
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01494722 0


A LECONTE,
Pharmacien
de 1re classe,
A ISSOUDUN.



ŒUVRES

DE

M. PALISSOT.

TOME SECOND.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. PALISSOT.

TOME SECOND
CONTENANT LES PIECES DE THÉATRE.



A LIEGE;
Et se trouve à PARIS,
Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire,
rue du Petit-Lion, Fauxb. S. Germain.

M. DCC. LXXVIII.

LE CERCLE
OU
LES ORIGINAUX,
COMÉDIE.

DIVERTISSEMENT,

Exécuté sur le nouveau Théâtre de Nancy, le jour de la Dédicace de la Statue de LOUIS *XV, par Ordre* DU ROI DE POLOGNE, *Duc de Lorraine & de Bar, le 26 Novembre 1755.*

AVERTISSEMENT.

UNe Scene de cette Pièce a été l'occaſion de la Comédie des *Philoſophes*. L'Auteur ne ſe permettra que peu de réflexions, à meſure qu'elles ſeront amenées par les faits. Il ſait avec quelle circonſpection il convient de parler de ſoi-même.

On verra combien la perſécution dont il s'eſt plaint, était réelle & ſérieuſe, & combien la calomnie s'eſt compromiſe en répétant dans pluſieurs libelles que la Comédie des *Philoſophes* n'était autre choſe que la Piece même repréſentée à Nancy.

On preſſait depuis long-tems l'Auteur de publier ces Anecdotes qui le juſtifient; mais avec le ſang froid que ſes ennemis n'ont pû lui faire perdre, il a vu que ce n'était point au milieu des nuages élevés par le menſonge, qu'il convenait de placer la vérité. Aujourd'hui, le calme qui a ſuccédé à ces tempêtes, ſemble avoir diſpoſé le plus grand nombre des eſprits à l'entendre. Il en eſt pourtant qui ſe refuſeront extérieurement à l'évidence même; mais ce n'eſt point pour eux que l'on écrit.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE,

Qui était joint à la Piece.

UN grand Roi a fait élever sa Statue de Louis XV, dans une Place qui est à la fois le monument de son goût pour les Arts, & de son amour pour ses Peuples. L'Antiquité n'offre point d'exemple d'un pareil trait. C'est la vertu qui rend hommage à la vertu ; c'est un Roi qui consacre, dans un Roi son contemporain, ce qui le rend lui-même si respectable & si cher au Monde.

Mes éloges peindraient mal ce que les traits éloquens de cette Statue attesteront à la postérité. On saura qu'il y eut, ailleurs que dans la Fable, un siecle heureux où deux Souverains se disputaient, pour ainsi dire, le cœur des Nations ; qu'il y avait entr'eux une espece de rivalité, non-seulement à qui ferait le bien, mais à qui perfectionnerait l'art de le faire ; qu'enfin de si grands modeles se reproduisaient aux yeux de l'Europe dans un jeune Prince,

l'unique héritier de leur gloire, & déjà les délices de la Patrie.

On ſaura que ces deux Monarques étaient unis, & qu'une Princeſſe auguſte, appellée par le Ciel pour être le gage de cette union ſacrée, donnait alors à ſa Cour le rare ſpectacle de la grandeur modeſte, & l'exemple de ces vertus d'autant plus reſpectées, qu'en modérant leur propre éclat, elles ſemblent vouloir ſe dérober à l'admiration.

Les ſiecles ſe ſont renouvellés pluſieurs fois dans les vaſtes révolutions du tems, & parmi ce Peuple de Rois qui n'ont exiſté que pour eux, à peine les noms de quelques Souverains vraiment dignes de l'être, ſont-ils arrivés juſqu'à nous. On croirait, à ces longs intervalles qui ſe retrouvent ſi conſtamment entre les grands hommes de tous les climats, qu'il en coûte un effort à la Nature pour les produire, & qu'elle a, comme les terres les plus fécondes, ſes tems de repos & de ſtérilité. Il n'appartenait qu'à notre âge de réunir tant de merveilles. Deux Rois contemporains, tous deux l'objet de l'amour des Peuples, & dont la poſtérité la plus reculée conſervera les noms à jamais comme les ſymboles de la félicité publique! l'éloquence n'a point d'ornemens qui ne fuſſent effacés par des faits ſi grands

par eux-mêmes. La ſimple dépoſition de l'Hiſtoire perpétuera mieux notre admiration dans les ſiecles à venir

La Piece que j'expoſe aux yeux du Public (ſi la circonſtance où elle parut peut me permettre d'en parler après de pareils objets) a fait partie d'un Divertiſſement que la ville de Nancy a donné à ſes concitoyens, le jour de la Dédicace de la Statue du Roi. L'honneur qu'on m'a fait de jetter les yeux ſur moi pour contribuer à cette Fête, prouve à la fois, & la bonté de mes compatriotes, & cette indulgence ſi rare, qui, dans les diſpoſitions les plus communes, croit devoir récompenſer l'émulation. Si j'ai faiblement répondu à cette diſtinction flatteuſe, du moins eſt-il conſolant pour moi d'être né dans une province où l'on eût pû ſi facilement, & au hazard, trouver tant de perſonnes capables d'honorer le choix de leurs concitoyens.

Cette Piece (ſi on la juge digne du nom de Comédie) eſt dans le genre épiſodique. C'eſt peut-être celui qui convenait le mieux pour une Fête. La variété des portraits qui ſe ſuccedent rapidement l'un à l'autre, multiplie, en quelque ſorte, la Comédie même, & ſoutient l'attention des ſpectateurs. Ce fut du moins dans une pareille occaſion que Mo-

liere ſe permit en ce genre la Piece *des Fâcheux*; mais quelle Piece, & qu'il eſt délicat de citer Moliere même comme autorité! Il n'était gueres poſſible d'ailleurs que, dans le court eſpace que mit la Ville entre ſa demande & l'exécution de la Fête projettée, j'euſſe entrepris de travailler ſur un plan plus régulier & plus vaſte. Un tableau eût exigé du tems: je me bornai à de ſimples eſquiſſes.

Plutôt que de faire une Comédie purement analogue à la cérémonie de ce jour mémorable, je me ſuis contenté de l'indiquer dans un Prologue, à l'exemple du même grand homme que je citais à l'inſtant. J'ai mieux aimé crayonner faiblement quelques ridicules, que de riſquer une froide allégorie : j'ai cru que l'imitation des mœurs convenait à tous les tems.

Dans la plûpart des Perſonnages que j'ai introduits ſur la Scene, j'ai eſſayé de peindre le ridicule avec les couleurs qui lui conviennent aujourd'hui. Cette nature que Moliere a ſi bien ſaiſie n'a point changé; mais les nuances ne ſont plus les mêmes. Elles ſont du reſſort de la mode, comme les plumets dont il chargeait ſes Marquis, & les chapeaux pointus qu'il donnait à ſes Médecins. Tout cela n'exiſte plus: on doit rendre les objets, non tels qu'ils

étaient; mais tels qu'ils ſont, & croire que l'Art n'eſt point épuiſé.

Ma femme ſavante, par exemple, n'eſt pas une bourgeoiſe qui ſe choquerait de ce qu'un mot que ſa ſervante eût dit devant elle, ne ſerait point approuvé par Vaugelas. On ne trouve plus de pareilles bourgeoiſes, dont le ridicule, cependant, ſe fait ſi bien ſentir dans la Comédie de Moliere. J'ai tâché de peindre une de ces femmes qui ont véritablement quelques connaiſſances, & dont le commerce n'en eſt que plus faſtidieux; une de ces femmes, en un mot (& j'en connais l'eſpece) qui compoſent l'eſprit de leur journée de tout ce qu'elles ont entendu la veille.

Nos Financiers importans (car il en eſt d'un autre genre) ſont auſſi loin de *Turcaret*, qu'ils ſont peut-être encore loin des graces.

On ne reconnaîtrait plus perſonne dans un Médecin tel que Monſieur *Purgon*.

C'eſt d'après ces obſervations que j'ai imité à peu près ce que j'ai vû; mais c'eſt arrêter trop long-tems les yeux du Public ſur un ouvrage que j'aurais voulu rendre meilleur, & qui même, dans des mains plus habiles, eût encore été ſi fort au-deſſous de l'auguſte cérémonie dont il eût fallu donner quelque idée. Les plus grandes choſes, les événemens les

plus glorieux ne ſont pas toujours les mieux célébrés. Des Héros fabuleux furent chantés par Homere ; l'heureux Octave trouva des Virgiles. Le génie des Romains avait baiſſé ſous Titus ; l'amour des Nations l'en a vengé.



ACTEURS.

DU PROLOGUE.

MINERVE.
LA GLOIRE.
SUITE DE MINERVE ET DE LA GLOIRE.

PROLOGUE.*

Le Théâtre repréſentait l'intérieur du Temple de la Gloire, décoré des Statues des Grands Hommes. On liſait ſur leurs piédeſtaux les noms de Titus, de Trajan, de Marc-Aurele, &c. On voyait dans le fond celles de Séſoſtris, de Bélus, d'Alexandre, qui déſignaient les Conquérans.

MINERVE, LA GLOIRE.

MINERVE.

OUi, c'eſt la Vérité, c'eſt elle qui m'inſpire:
Chaque jour, chaque inſtant voit tomber ſon
Empire;
Par la voix de Minerve elle s'en plaint à vous.
Gloire, partagez ſon courroux.
Je vois ici des noms célebres

* Ce Prologue, à l'aide de quelques changemens qui n'étaient pas de la main de l'Auteur, fut mis en Muſique par un jeune homme de Nancy, qui annonçait les talens les plus rares.

Qu'à l'immortalité l'erreur a consacrés ;
Mais combien de ces noms sur la terre adorés,
Ne méritaient que les ténebres
Dont vos fastes les ont tirés !
Pour la postérité quel plus funeste exemple
Que ces crimes brillans égalés aux vertus !
Et parmi les Héros rassemblés dans ce Temple,
Doit-on voir Alexandre à côté de Titus ?
Quoi ! ce Conquérant de l'Asie,
Né pour le malheur des humains,
Qui de leur sang trempa ses mains,
Pour prix de son audace impie,
A reçu les honneurs divins !
Lui dont la fureur vagabonde
Alluma le flambeau de la destruction,
Et dont l'aveugle ambition
Brûlait de s'élancer hors des bornes du Monde !
Comptez-vous parmi ses vertus
Des fleuves teints de sang, des murs réduits en cendre ?
O Gloire ! un seul jour de Titus
Eut terni tout l'éclat des beaux jours d'Alexandre.

LA GLOIRE.

Oui, leur regne est passé, qu'ils tremblent à leur tour
Ces Conquérans de sang avides ;
La terre a trop gémi sous leurs loix homicides :
Oui, vous m'ouvrez les yeux ; voici leur dernier jour.

L'éclat d'une injuſte victoire,
Des lauriers arroſés de pleurs,
N'uſurperont plus les honneurs.
A la ſeule vertu réſervés par la Gloire.
Diſparaiſſez, vains monumens,
Erigés par la crainte à l'orgueil des Tyrans;
Tombez avec leurs noms dans une nuit profonde.
Cédez, ſuperbes Conquérans,
Cédez aux bienfaiteurs du Monde.

(Les Statues des Conquérans s'abyment, on voit à leur place celles de LOUIS *XV & de* STANISLAS.

Sur ces bronzes nouveaux, voyez les traits chéris
Des Rois dont la Vertu conſacre la mémoire.

MINERVE.

Ah! je les reconnais.... STANISLAS ET LOUIS!
Je reconnais auſſi la Gloire.
Que livrée aux tourmens de ſes poiſons vengeurs
L'Envie exhale en vain ſon impuiſſante rage;
A ces Autels nouveaux, à ces Dieux bienfaiteurs,
Mortels, venez offrir un éternel hommage.
Que ſur ces bronzes révérés,
Entre ceux des Titus, des Trajans, des Aureles,
Leurs noms à l'Univers ſoient à jamais ſacrés,
Et qu'aux Rois à venir ils ſervent de modeles.

Ballet des Arts qui couronnent de guirlandes les ſtatues des deux Rois.

ACTEURS.

DE LA COMÉDIE.

ORPHISE.
ARISTE.
UN POETE.
UNE FEMME SAVANTE.
UN FINANCIER IMPORTANT.
UN PHILOSOPHE.
UN MÉDECIN.
LUSCINDE.
LINDOR.
PASQUIN.

La Scene est à Paris.





Meon inv... Therese Martinet

Ah! Monsieur le Philosophe, vous pretendiez à la consideration?

1755

LE CERCLE,

OU

LES ORIGINAUX;

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, ARISTE.

ORPHISE.

COnvenez que cela ſera plaiſant.

ARISTE, *d'un ton ſérieux.*

Ah ! très-plaiſant.

ORPHISE.

Et que c'eſt une idée délicieuſe.

ARISTE.

Admirable, en vérité, admirable.

ORPHISE.

Pour moi, je crois que nous allons nous divertir prodigieuſement.

ARISTE.

Oui, prodigieusement; c'est le mot.

ORPHISE.

Mais vous dites cela d'un ton bien sérieux, Ariste. N'allez-vous pas encore m'opposer des difficultés?

ARISTE.

Tenez, Madame, toutes ces parties dont on se promet tant de plaisir, finissent ordinairement par de l'humeur. Vous voyez ma répugnance, je jouerai mal mon rôle, dispensez-moi de m'en charger.

ORPHISE.

Et moi je vous réponds que vous le jouerez très-bien.

ARISTE.

Point du tout. Vous m'annoncez des Poëtes, des beaux esprits, des Auteurs, & soit préjugé ou non, je me fais conscience de m'amuser de ces Messieurs-là. J'aime les arts, je respecte ceux qui les cultivent, & je pense sérieusement que le peu de considération que l'on a pour eux dans le monde, est un reste de barbarie; une espece de vengeance que prennent les sots de la supériorité que les gens de mérite ont sur eux; & je ne conçois pas comment

ment la France, qui doit tant aux grands hommes qui l'ont éclairée, peut avilir elle-même ce qui la rend si considérable aux yeux des autres nations.

ORPHISE.

Vous n'y pensez pas, Ariste ; je fais autant de cas que vous des vrais talens ; mais il en est de subalternes qu'un esprit de vertige, ou de mode, a tirés de l'obscurité ; qui, à la faveur de la singularité ou du manege, sont parvenus à une réputation usurpée, dont ils abusent pour étouffer le vrai mérite, & je crois que, dans tous les Etats, il est permis de s'amuser des charlatans & du peuple.

ARISTE.

J'en tombe d'accord, Madame, & vous savez que je ne les épargne pas. Cependant le Public injuste, fait réjaillir indifféremment sur les uns, le mépris qu'on lui donne pour les autres. Insensiblement on l'accoutume à confondre....

ORPHISE.

Savez-vous bien, Ariste, que vous vous êtes rouillé dans ce long séjour que vous avez fait en province ? A vous entendre, on croirait qu'il n'est question ici que de gens de Lettres, & vous savez que je vous ai promis des

ridicules de plus d'un genre. Mais je ſuppoſe que nous ne nous amuſions pas autant que je l'imagine, avons-nous rien de mieux à faire?

ARISTE.

Et comptez-vous pour rien la malice de votre projet?

ORPHISE.

Ah! voici de la morale. Voyons pourtant, examinons bien la prétendue malice de ce projet. Mon mari a la fantaiſie de tenir Cercle trois jours de la ſemaine, de recevoir des ſavans, des beaux eſprits, des originaux de toute eſpece, & ce qui paraîtrait aux autres le plus ſingulier, ou le plus biſarre, eſt préciſément ce qui lui plaît davantage. J'ai la complaiſance de me prêter à ſon goût, & ſouvent de feindre beaucoup de gaîté au milieu de ces importuns qui m'excedent. Aujourd'hui qu'il eſt à la campagne, je me propoſe de me réjouir un peu aux dépens de ſa ſociété; je veux vous la faire connaître, jouir de la ſurpriſe que vous cauſeront certains ridicules que j'aurai ſoin de faire ſortir aſſez, pour qu'ils nous donnent la Comédie. Où donc eſt le crime de tout cela? Ne puis-je me venger une fois de toute l'humeur que m'ont donné ces originaux depuis deux ans que j'ai la générosité de m'ennuyer

avec eux ? En vérité, Arifte, vous avez des fcrupules qui ne vous vont point.

ARISTE.

Mais, Madame.

ORPHISE.

Oh ! vos mais ne finiraient pas : l'heure où je reçois du monde approche, & je vous promets que vous n'aurez perfonne de connaiffance. Vous n'en ferez que plus à votre aife pour remplir le rôle que je vous deftine. La beauté du jour nous invite à refter dans ce jardin, je vais donner mes ordres pour qu'on laiffe entrer ; mais fouvenez-vous que je veux que vous foyez plaifant.

ARISTE.

Bon moyen pour m'empêcher de l'être.

ORPHISE.

Et que vous ne vous refufiez aucune Épigramme : entendez-vous, Arifte ?

ARISTE.

Il faut vouloir tout ce que vous voulez.

ORPHISE.

Frontin ! Frontin !.. (*Frontin paraît.*) Vous laifferez entrer le monde ordinaire. Je voudrais cependant éviter la cohue. Je n'y fuis que pour une perfonne ou deux à la fois tout au plus....

Vous n'annoncerez que celles qui n'ont pas coutume de venir habituellement au Cercle.... Attendez. Si Lufcinde ou Lindor fe préfentent, dites-leur que je fuis ici.

ARISTE.

Quoi ! Lufcinde ? Cet aimable enfant qui promettait un fi bel avenir, lorfque je partis pour la province, & qui, je crois, vous eft un peu parente.

ORPHISE.

Elle-même. Un petit chagrin dont elle ne m'a pas encore fait la confidence, mais que je devine à peu près, doit l'amener tantôt ici. C'eft une affaire de cœur, une querelle de jeunes gens....

ARISTE.

Une affaire de cœur?

ORPHISE.

Oui, le choix qu'elle a fait eft convenable, & fi je réuffis, comme je l'efpere, à diffiper ce petit nuage, la fête dont je vous ai parlé fera pour elle. Allons Arifte ; je crois appercevoir une des perfonnes la plus affidue de notre fociété.

ARISTE.

Qui ! cet homme que je vois au bout de cette allée, dont la phyfionomie parait moitié fé-

rieuſe, moitié comique, qui marche d'un air diſtrait, & qui ſemble ne pas nous remarquer.

ORPHISE.

Préciſément. C'eſt un Poëte qui a fait autrefois quelque bruit ; mais avec qui ſes protecteurs viennent de s'abonner pour qu'il ceſſe d'écrire.

ARISTE.

Il n'a pas encore jetté les yeux ſur nous ; il paraît de mauvaiſe humeur, & ſi nous voulons en jouir, il faut le tirer un peu de cette rêverie.

ORPHISE.

C'eſt un petit reſſentiment qu'il a contre le Public, qui vient de ſiffler impitoyablement une de ſes pieces dont le ſuccès lui tournait la tête avant la repréſentation.

ARISTE.

Tant mieux, nous allons peut-être lui trouver de la modeſtie.

ORPHISE, *riant.*

Un Poëte médiocre, ſiflé & modeſte ! ah, ah, ah, ah, vous allez en juger, Ariſte. (*Au Poëte.*) Eh ! de grace, Monſieur du Volcan, un moment de treve à vos réflexions.

SCENE II.

LE POETE, ORPHISE, ARISTE.

ORPHISE.

JE parie que vous étiez assez bon pour vous occuper encore de la petite disgrace de la semaine passée ?

LE POETE, *d'un ton de modestie très-chargé.*

Non, Madame. J'avais tâché de plaire au Public ; je m'étais, autant que je l'avais pû, rapproché des grands modeles, que nous devons regarder comme nos maîtres. Je me suis trompé. Il faut bien que j'aye mérité mon malheur par quelque endroit, & que la prévention qu'il est si naturel d'avoir pour ses ouvrages, m'ait aveuglé sur mes défauts.

ARISTE, *à Orphise.*

Mais c'est parler on ne peut pas plus sensément, & je vois bien que vous avez voulu me surprendre....

ORPHISE, *au Poëte.*

Je vous avoue que je ne reviens pas de cette chûte. La piece avait pris une si grande faveur avant qu'on ne la jouât....

LE POETE, *du même ton ampoulé.*

Eh! voilà précisément ce qui nous perd, Madame! Des amis trop zélés nous étouffent en nous careſſant. On nous annonce comme des prodiges ; le Public n'en eſt que plus en garde contre nous, & malheureuſement ma piece démentait trop viſiblement les éloges faſtueux qu'on m'avait donnés.

ARISTE, *à Orphiſe.*

Oh ! pour le coup, je me déclare pour lui, &...

ORPHISE, *malignement au Poëte.*

Votre modeſtie, Monſieur du Volcan, ne peut me convaincre que l'on vous ait rendu juſtice. J'en appelle du Public au Public même ; car enfin de véritables connaiſſeurs m'ont aſſuré que le plan de votre piece était abſolument dans les regles, qu'il y avait de l'intérêt, des ſituations parfaitement deſſinées, une décoration merveilleuſe, des coups de Théâtre à chaque Scene....

LE POETE, *d'un ton précieux.*

Oh! pour le plan, j'avoue, Madame, qu'il était régulier s'il en fut jamais ; que le ſpectacle en était pompeux ; les ſituations neuves & frappantes. Quant à l'intérêt, comme il ne

dépend que du choix du ſujet, & que ſouvent on n'eſt redevable de ce choix, qu'au pur haſard, je crois pouvoir convenir, ſans orgueil, que le pathétique du mien s'eſt fait ſentir dès l'expoſition : auſſi, malgré le tumulte du parterre, on a remarqué des momens où le grand intérêt gagnait juſqu'au ſouffleur.

ARISTE.

Il faut croire que votre piece ne péchait apparemment que par les vers. Le ſtyle eſt en effet une partie bien eſſentielle....

LE POETE, *avec vivacité.*

Oh! pour les vers, Monſieur eſt excuſable d'en parler ainſi : il ne connaît pas l'ouvrage.

ORPHISE, *éclatant de rire.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

LE POETE, *un peu déconcerté.*

Quelques ennemis, Madame, peuvent vous avoir prévenue contre mes vers; mais ſi vous me permettiez ſeulement de vous réciter une tirade.... . .

ORPHISE.

Ah! Monſieur du Volcan.

LE POETE.

Une petite tirade.

ORPHISE.

Ah !

LE POETE.

De cinquante à ſoixante vers au plus.

ORPHISE.

Ah !

LE POETE.

Celle-ci, ſeulement, que le hazard me rappelle.

ORPHISE.

Eh ! de grace.

LE POETE, *déclamant avec enthouſiaſme.*

Aveugle ambition, cruelle politique....

ORPHISE.

Treve aux citations, je vous en prie, Monſieur du Volcan ; elles m'ennuyent à périr.

ARISTE.

A ce que je peux comprendre, Monſieur, votre piece était un chef-d'œuvre : qui peut donc l'avoir fait ſiffler ?

LE POETE, *très-vivement.*

La cabale ; car avec du mérite on a des flots d'ennemis : le mauvais goût ; on ne veut plus aujourd'hui que des miſeres, des brochures, des ſauts périlleux, de vils bouffons, de ridicules ariettes, & c'eſt ce qui déshonore la nation : le

Poëte *Capraro*, à qui l'impuissance de plaire a donné la fureur de nuire, & qui, de tems en tems, s'agite sous le mépris public dont il est couvert, pour tâcher d'en rejetter quelque partie sur les autres : les Acteurs enfin, qui ne savaient pas leurs rôles, qui ont joué faux d'un bout à l'autre de la piece : une Actrice, sur-tout, à qui j'avais refusé de faire une Épigramme contre sa rivale, & qui ne m'a jamais pardonné de l'avoir surprise dans son négligé. Mais je me flatte d'avoir imaginé un moyen de contenter le Public, malgré qu'il en ait.

ARISTE.

Vous cesserez d'écrire, peut-être?

LE POETE.

Je l'avais résolu d'abord par dépit; mais on ne se dérobe pas à l'impulsion du génie. J'ai remarqué qu'il est difficile que le François admire long-tems, sans qu'il lui prenne envie de rire. Il en saisit l'occasion avec une avidité qui prouve bien que c'est son goût dominant. Il conserve cependant quelque sensibilité pour les beautés vraiment touchantes : j'imagine donc de lui donner des pieces qui le fassent rire & pleurer en même-tems; des Comédies, par exemple....

ORPHISE.

Des Comédies qui fassent pleurer!

ARISTE.

Vous n'y pensez pas, Monsieur du Volcan!

LE POETE.

Et! oui, Madame, oui des Comédies. Cela vous paraît singulier! tant mieux, c'est un présage de réussite: aussi-bien, ne voyez-vous pas que Moliere ennuie, c'est qu'il est trop uniforme; il faut toujours rire avec lui; mais par le mélange que j'invente, on aura de plus le plaisir d'être attendri.

ORPHISE.

J'entends; vous voulez parler de ces pieces naïves, qui peuvent affecter le cœur par des peintures délicates & gracieuses....

LE POETE.

Non, Madame, non. Il n'y a pas le mot pour rire dans ces Comédies-là. Je veux bien qu'il y ait de l'intérêt dans les miennes; mais j'y veux de plus de bonnes plaisanteries, des Paysans, des Valets, des Crispins même, & je vous réponds que cela prendra.

ORPHISE, *ironiquement.*

Véritablement cette idée commence à me paraître très-comique.

LE POETE.

C'eſt de l'invention que cela !

ARISTE.

Oui. Quelques ſituations romaneſques que l'on trouve par-tout ; quelques portraits plaiſans d'originaux qui n'exiſtent pas ; des lieux communs de morale mis en rimes ; voilà de quoi ſe faire la réputation d'un génie du premier ordre. C'eſt ſavoir ſe placer que d'imaginer une reſſource comme celle-là, & je conçois que ce genre amphibie peut devenir très-plaiſant.

LE POETE.

Je brûle d'en être à l'eſſai. J'avais d'abord ſongé à relever l'Opéra ; mais les Muſiciens & le Public s'accoutument à ſe paſſer de paroles. Adieu, Madame, je ne me ſuis jamais ſenti l'imagination ſi brillante.

SCENE III.

ORPHISE, ARISTE,

ARISTE.

Je l'avais pris pour le plus ſenſé ; mais voilà bien le plus fou de tous nos Poëtes.

ORPHISE.

Parlez bas, Ariſte, je vois une perſonne qui ne vous pardonnerait jamais d'avoir trouvé Monſieur du Volcan ridicule.

ARISTE.

Cette femme qui vient à nous, & qui, ſi je ne me trompe, cache encore des prétentions ſous cette phyſionomie prude?

ORPHISE.

Elle-même; c'eſt la douairiere de nos femmes beaux-eſprits.

ARISTE.

De nos femmes beaux-eſprits?

ORPHISE.

Du moins elle a droit de paſſer pour telle. Phyſique, Géométrie, Beaux-Arts, tout eſt de ſon reſſort; & nous avons d'elle un Traité des forces mouvantes.

ARISTE.

Elle lit; apparemment elle étudie ſon livre?

ORPHISE.

Cela pourrait bien être; car, entre nous, je me défie beaucoup de ces femmes à ſciences profondes. Celle-ci d'ailleurs eſt ſi journaliere, qu'on la trouve, tour-à-tour, ingénieuſe, ou ſotte, ſelon les perſonnes qu'elle a vues la veille.

Elle a ſon jour de Belles-Lettres, ſon jour de Philoſophie, ſon jour de vapeurs enfin, qui eſt ordinairement celui où elle écoute tout le monde, pour avoir de l'eſprit le lendemain.

ARISTE.

Elle approche.

SCENE IV.

LA FEMME SAVANTE, ORPHISE, ARISTE.

LA FEMME SAVANTE.

PArdon, Madame; je croyois vous trouver ſeule; je crains d'être importune... je me retire.

ORPHISE.

Non, Madame. Une perſonne de votre mérite ne peut jamais être de trop. Je ne ſuis allarmée que de la diverſion que nous avons pu faire à vos ſavantes méditations. Tous vos momens ſont ſi précieux!

LA FEMME SAVANTE.

Oh! point du tout. Je n'étais occupée que d'un problême aſſez abſtrait, à la vérité; mais qu'il me ſera facile de réſoudre par la méthode des infiniment petits.

ORPHISE, *à Arifte.*

Ah! nous fommes perdus! elle eft dans fon jour d'érudition. (*Haut.*) Des infiniment petits, Madame?

LA FEMME SAVANTE, *du ton d'une perfonne qui reciterait de mémoire.*

Oui, Madame. C'eft par cette heureufe méthode que l'on eft parvenu à déterminer les quantités incommenfurables. Sans elle, nous irions encore à tâtons dans les fublimes myfteres de la Géométrie tranfcendante. Defcartes l'avait indiquée par fa méthode des Tangentes; le grand Newton la mit dans fon plus beau jour, quoique l'illuftre Leibnitz lui difpute l'honneur de cette découverte.

ORPHISE.

Ah! Madame, quelle profufion de fcience! que ne fuis-je digne de vous entendre?

LA FEMME SAVANTE, *avec emphafe.*

Vous vous moquez, Madame! ce n'eft là qu'une légere efquiffe d'un article que je deftine à l'Encyclopédie. Je pourrai bien y joindre auffi une nouvelle méthode d'opérer fur les Sections Coniques: cela fera lumineux, par exemple.

ARISTE.

Je vous admire, Madame; mais pardonnez à

mes préjugés. Ce langage si sublime, ne vous paraît-il pas à vous-même avoir quelque chose de bisarre dans la bouche d'une personne de votre sexe ?

LA FEMME SAVANTE.

Préjugés ridicules, puisés dans une Comédie de l'autre siecle ! Les Savans de nos jours pensent bien différemment. Ils sont convenus de déférer en tout au jugement des femmes, & ce n'est pas une légere preuve des progrès de l'esprit philosophique, dont s'honore la nation. C'est du moins ce que démontra parfaitement, il y a quelques jours, Monsieur du Volcan, dans un Cercle où je présidais. Il faut convenir que c'est un homme admirable que ce Monsieur du Volcan ! Il est si persuadé de cette vérité qu'il ne donnerait pas la plus petite brochure sans m'avoir consultée. Il est vrai que je lui communique aussi mes ouvrages, & il en est toujours si content ! si content !

ARISTE.

Et ses vers, sans doute, vous paraissent toujours les plus beaux du monde ?

LA FEMME SAVANTE.

Je n'en saisis pas toujours la pensée, & c'est ce qui me charme ! j'aime qu'elle soit assez adroitement enveloppée, pour laisser un mérite à la pénétration du Lecteur. Je vous avoue, qu'a-près

près les Mathématiques, ma paſſion eût été de deviner des Enigmes.

ORPHISE.

C'eſt un plaiſir délicieux, & que Monſieur du Volcan a pû vous donner quelquefois.

LA FEMME SAVANTE.

Vous me rappellez qu'il me doit la lecture d'un volume d'Odes, où l'Eſprit Géométrique brille dans toute ſa juſteſſe. C'eſt Euclide & Pindare, tout enſemble. Pardon, Madame, ſi je vous quitte pour aller l'entendre; & vous, Monſieur, ſongez qu'il y a de la barbarie à vouloir interdire aux femmes l'habitude des connaiſſances profondes.

ARISTE.

J'avoue que leur partage eſt de plaire; que leur ſentiment vif & délicat doit être conſulté, de préférence peut-être, dans les ouvrages d'agrémens; que les Savans mêmes ſont redevables à leur commerce de ce vernis de politeſſe, qui s'eſt répandu juſques ſur eux. Mais permettez-moi de croire (ne fût-ce que parce qu'elles y perdraient) qu'elles ne ſont pas nées pour ces ſciences abſtraites & ſauvages, qui ſubſtitueraient à leurs graces naturelles, le ridicule qui réſulte preſque toujours des demi-connaiſſances.

LA FEMME SAVANTE, *avec aigreur.*

Des demi-connaiſſances ! il faut eſpérer que l'on vous déſabuſera, Monſieur. Que n'ai-je exiſté du tems de cet impertinent de Moliere ! Il n'eût pas ſans doute oſé me confondre avec ces plates bourgeoiſes qui s'occupent à des diſſertations de Grammaire. Cet homme-là n'avait nulle idée du haut Comique, & je ſais bon gré à nos Auteurs d'avoir abandonné ſon genre. Mais je crains de me faire attendre. Adieu, Madame.

SCENE V.

ORPHISE, ARISTE.

ARISTE.

UN pédant, même en rabat, eſt à mon avis un étrange animal ; mais un pédant en cornettes confond toutes mes idées ! c'eſt un genre de ridicule ſi biſarre, qu'à peine je l'aurais cru poſſible.

ORPHISE.

C'eſt encore la plus raiſonnable de ſon eſpece. Heureuſement que cette manie n'entre gueres dans le ſyſtême d'une femme de vingt

ans. Avant que les ſciences paraiſſent un beſoin, il faut que les moyens de plaire ſoient bien épuiſés, & là-deſſus on ne s'en tient pas ordinairement à la première expérience.

SCENE VI.

LE FINANCIER *important*, ORPHISE, ARISTE.

LE FINANCIER, *entrant avec précipitation, & s'annonçant par l'étourderie.*

EH! bon jour, charmante Orphiſe; je ſuis comblé de vous rencontrer. J'ai les plus jolis bijoux du monde à vous faire voir. En vérité, ce *George* * eſt divin, ſublime, eſſentiel à l'État. Tout ce qui ſort de ſes mains eſt d'une élégance qui enchante. Je lui dois près de vingt mille écus.... Que dites-vous de cette bague?

ORPHISE.

Le travail en eſt ſurprenant.

---

* Fameux Bijoutier, & très-honnête homme.

LE FINANCIER, *d'un ton qui veut être Petit-Maître.*

Mais, peut-être, ai-je commis une indiſcrétion? Vous pouviez être en affaire, & je ſuis déſeſpéré quand je dérange. (*A Ariſte.*) N'admirez-vous pas l'émail de cette boëte, Monſieur; les facettes de ce diamant? Je crois cependant m'appercevoir qu'il eſt un peu louche. (*A Orphiſe.*) Qui eſt cet homme-là?

ORPHISE, *au Financier.*

C'eſt un de mes amis, Monſieur Liſidor; homme de goût, de bonne compagnie.

LE FINANCIER.

Connaiſſeur, par conſéquent? Tant mieux. Je veux que Monſieur juge de toutes mes emplettes. C'eſt mon faible à moi que les gens de goût; ceux, ſurtout, qui ont l'Epigramme leſte. Vous ſavez, Madame, que je me pique un peu d'y réuſſir. J'ai chez moi deux ou trois Poëtes, ſur leſquels je tire à bout portant, & que je paye exprès pour ſe déchirer les uns les autres. Mon cuiſinier me les a fait connaître. Vous ſavez, Madame, que c'eſt un homme divin que ce cuiſinier-là! je veux que Monſieur en décide, & je me flatte que ce ſoir...

ARISTE.

J'avoue que la décision est intéressante; mais...

LE FINANCIER, *sans attendre de réponse.*

Ce sera dans ma petite maison. Vous la connaissez, Madame, n'en rougissez pas. Plus d'une femme de la Cour, si j'étais indiscret... Mais on se doit des égards à soi-même. Je veux voir un peu Monsieur en prise avec mes Poëtes. Je lui détacherai l'invulnérable *Capraro*, cela sera plaisant. Je prétends aussi qu'il voye ma bibliotheque. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un Relieur comme le mien : il faut qu'il ait employé chez moi tout le maroquin du Levant; mais c'est son travail dont il faut juger. Des filets, des bordures d'un goût qui étonne! En vérité, ce n'est qu'à regret que j'ouvre mes Livres.

ORPHISE.

C'est en faire un très-bon usage.

LE FINANCIER.

Vous riez, Madame? Mais vous avez tort, & d'honneur! vous en serez enchantée vous-même. A propos, j'ai fait l'acquisition du plus joli sujet du monde. Une Cantatrice Italienne qui n'entend pas encore le Français, & qui le chante à miracles! C'est une Divinité que

cette fille-là. Elle ſe nomme la Signora Olympia, & réellement, on eſt dans l'Olympe quand on l'entend. Nous nous ſommes arrangés d'hier au ſoir. Elle ſera du ſoupé, Monſieur; & vous auſſi, Madame. (*En bâillant.*) Convenez que nous nous amuſerons prodigieuſement.

ORPHISE.

Non, Monſieur Liſidor, c'eſt chez moi que l'on ſoupe ce ſoir, & je compte donner un Bal. Vous y figurerez ſans doute?

LE FINANCIER.

Un Bal! Mais c'eſt où je triomphe. De ſon aveu, Marcel * n'a pas fait de meilleur éleve que moi. Un Bal! (*Il bat un entrechat.*) Vous m'y verrez, Madame, ſous un déguiſement d'une eſpece neuve, dont l'idée m'appartient, & qui, le Carnaval dernier, me réuſſit à faire envie. La *Duchapt* **, vaincue dans ſa propre ſcience, eſt venue me demander des modeles. C'eſt par moi que la Finance a commencé, dans les choſes de goût, à prendre inſenſiblement le pas ſur la Cour; & c'eſt une juſtice

---

* Fameux Maître à danſer qui attachait à ſon métier autant d'importance que celui du *Bourgeois Gentilhomme*.

** Marchande de modes très-connue.

que doit me rendre publiquement un de mes Poëtes dans ſa premiere Dédicace.

ARISTE.

Eh! oui, voilà ce qui s'appelle du goût. Mais pourquoi ne pas me prévenir auſſi que Monſieur était Financier? Qui diable l'eût jamais deviné!

ORPHISE.

Et comment vous repréſentiez-vous donc un homme de finance?

ARISTE.

Je l'avouerai: ſur le préjugé que les faveurs de la fortune ſont ordinairement très-gratuites; qu'elle eſt d'ailleurs preſque toujours ſuivie de la flatterie qui la careſſe, & de l'ignorance, fille du luxe & de l'oiſiveté, j'enviſageais ces Meſſieurs en gros, comme des êtres néceſſairement maſſifs, lourds, épais, n'exiſtant qu'en eſtomac, enſevelis dans un volume de matiere groteſquement taillée....

ORPHISE.

Eh! fi donc, Ariſte, vous ne connaiſſez que la vieille finance.

LE FINANCIER.

Il eſt vrai que le portrait de Monſieur eſt d'une décrépitude!... il faut qu'il ſache ſon *Turcaret* par cœur.

ARISTE.

Oh ! voilà de l'Epigramme, Monſieur Liſidor ! Eh ! bien, je réformerai mes idées ; & je conçois à préſent que mon premier portrait n'était pas aſſez ridicule pour être reſſemblant.

LE FINANCIER, *un peu déconcerté, tirant ſa montre.*

Adieu, Madame ; voici l'heure des Boulevards, & je dois au Public le ſpectacle d'une caleche d'un nouveau genre, attelée de ſix chevaux Anglais, uniques dans leur eſpece. C'eſt ma paſſion que de mener. Nos plus habiles cochers, nos jeunes Seigneurs mêmes, ne me le diſputeraient pas.

SCENE VII.

ORPHISE, ARISTE.

ORPHISE.

Eh ! bien, Ariſte, votre pénétration était en défaut.

ARISTE.

Je ne m'attendais pas, je vous l'avoue, à ce perſonnage de ſous-Seigneur. Quel alliage, quelle métamorphoſe !... Mais quelqu'un vient.

ORPHISE.

C'eſt un homme d'un genre ſi nouveau dans la ſociété, que je n'ai pas encore eu le tems de l'approfondir.

SCENE VIII*.

LE PHILOSOPHE, ORPHISE, ARISTE.

LE PHILOSOPHE.

VOus voyez, Madame, un homme déſeſpéré. La ſituation où je me trouve exige les remedes les plus prompts, & je crains de ne pouvoir en ſortir ſans un ſecours ſurnaturel.

---

* Voici la Scene qui attira ſur l'Auteur la premiere perſécution qu'il ait éprouvée. Si l'on veut bien conſidérer que le Philoſophe qu'on crut y reconnaître, avait affiché le plus profond mépris pour notre Muſique, pour les Arts, pour les Grands en particulier, pour l'eſpece humaine en général, & qu'il n'avait jamais employé ſes rares talens qu'à renverſer toutes les notions communes; ſi l'on veut bien ſe ſouvenir qu'il avait déclaré la guerre ouverte entre le public & lui, en diſant » qu'il » ne s'était jamais propoſé que de ſe plaire à lui-même » dans ſes ouvrages, & que perſonne ne ſavait mieux que » lui comment ils devaient être faits pour remplir cet

ORPHISE.

Eh! de quoi vous plaignez-vous donc, Monſieur?

LE PHILOSOPHE.

D'être devenu Philoſophe, Madame.

ORPHISE.

Comment! d'être devenu Philoſophe? Mais en effet c'eſt la maladie épidémique : jamais on ne vit tant de Philoſophes.

ARISTE.

Vous me ſurprenez, Monſieur. Quoi! vous avez du regret d'être Philoſophe?

LE PHILOSOPHE.

Oui, & mon malheur veut que je ne puiſſe plus m'en dédire.

» objet ; » enfin ſi l'on ſe rappelle encore que cet homme ſingulier, ſa Miſantropie amere, ſes paradoxes inſultans avaient été plus d'une fois livrés au ridicule ſur les Théatres de Paris, alors on pourra juger ſi le badinage de cette ſcene paſſait les bornes de la vraie Comédie, & s'il convenait, en faveur d'un homme qui n'a rien ménagé, de perſécuter l'Auteur avec tant de violence. Plus occupé de ſes travaux littéraires, lorſqu'il donna cette piece, que de la foule d'écrits philoſophiques dont on était inondé, il ne prévoyait gueres que pour ſe défendre, il ſerait un jour dans la malheureuſe néceſſité de les lire.

ORPHISE.

Je n'y conçois rien ; mais ne vous tromperiez-vous pas, Monſieur ? êtes-vous bien ſûr d'être Philoſophe ?

LE PHILOSOPHE.

Ah ! ſi je le ſuis ? s'il ne faut que faire mes preuves, Madame, il me ſera facile de vous perſuader. Premiérement, j'ai donné quelques ouvrages au Public, & tandis qu'on voit tant d'Auteurs qui rougiſſent de leur nom, parce qu'ils ne le trouvent pas aſſez noble, j'ai eu le courage d'afficher le mien, & d'apprendre à qui l'a voulu que je m'appelle Blaiſe-Gille-Antoine, le Coſmopolite.

ORPHISE.

Blaiſe-Gille-Antoine ! il faut en effet de la philoſophie pour porter un nom comme celui-là.

ARISTE.

Paſſons à la ſeconde preuve.

LE PHILOSOPHE.

J'ai fait des Préfaces où j'ai dit tout naturellement au Public que je me moquais de lui.

ARISTE.

Et ſans doute il vous l'a bien rendu ?

LE PHILOSOPHE.

Il m'a ſifflé ; mais j'ai dit que j'en étais bien aiſe.

ORPHISE.

Voilà une modération tout-à-fait philoſophique.

LE PHILOSOPHE.

Ah ! Madame, vous n'êtes pas encore au bout. J'ai publié que ce que tous les hommes avaient eſtimé juſqu'à préſent, n'avait ſervi qu'à les rendre fripons, & que, tout calcul fait, il valait mieux parier pour la probité d'un ſot que pour celle d'un homme d'eſprit.

ARISTE.

Vous feriez la preuve du contraire ; mais pourquoi, Monſieur Blaiſe-Gille-Antoine, avez-vous débité toutes ces gentilleſſes-là ?

LE PHILOSOPHE.

Parce que je voulais être Philoſophe.

ARISTE.

Et vous n'avez pas trouvé d'autres moyens ?

LE PHILOSOPHE.

J'aurais tort de m'en plaindre ; on ne me connaiſſait pas : depuis ce tems-là chacun me montre au doigt, & je doute fort que Diogene ait fait plus de bruit chez les Athéniens.

ARISTE.

Mais ne pouviez-vous pas travailler plus heureusement à découvrir des vérités neuves, qu'à soutenir ainsi des paradoxes bisarres?

LE PHILOSOPHE.

Eh! qu'importe, si par-là je me suis fait une réputation? Pensez-vous, lorsque j'ai débuté dans le monde, que je n'aye pas ri moi-même de me trouver des partisans; mais enfin c'est tout ce que je desirais. Et pourquoi préférer une route difficile à des chemins plus aisés? Le Philosophe, ainsi que la Nature, doit toujours aller à l'épargne de la peine.

ARISTE.

J'entends.

ORPHISE.

Quel motif avez-vous donc d'être affligé? Vous vouliez être Philosophe ou le paraître; on vous a pris au mot, il me semble que vous devriez être content.

LE PHILOSOPHE.

Ah! voici ce qui m'afflige, Madame: j'ai débité toutes ces belles choses-là sans les croire, dans l'idée qu'un Philosophe devait penser, parler, écrire, & même s'habiller autrement que le Vulgaire. J'ai refusé jusqu'à de l'argent pour

ne reſſembler à perſonne. A la faveur de mes opinions ſingulieres, je prétendais à la conſidération; j'ai réuſſi d'abord au-delà de mes eſpérances, tout concourait à ma célébrité; mais l'eſtime ſe perd par l'habitude. J'aurais dû paraître moins encore que je ne l'ai fait, & ne pas familiariſer le Public avec mes manieres. La facilité avec laquelle je me ſuis fait des partiſans m'a ſéduit, & il y a bien autant de monde qui me prend aujourd'hui pour un fou, qu'il y en avoit autrefois qui me prenait pour un ſage.

ORPHISE.

Ah! Monſieur le Philoſophe, vous prétendiez à la conſidération?

LE PHILOSOPHE.

Pour l'honneur de la Philoſophie, Madame.

ORPHISE.

Eh bien, Monſieur Blaiſe-Gille-Antoine, le Coſmopolite, il faut que la vraie philoſophie vous conſole & que vous reveniez tout naturellement à vous reconcilier avec le ſens commun.

LE PHILOSOPHE.

Et! quel avantage trouverais-je à penſer comme tout le monde?

ARISTE.

D'inſpirer, peut-être, moins de curioſité; mais d'éviter le ridicule.

LE PHILOSOPHE.

Non, Monsieur, non. Je ne compromettrai pas ainsi l'honneur de la philosophie ; & puisque vous n'avez rien de mieux à me conseiller, je vais m'égayer dans quelque brochure nouvelle aux dépens de la Nation, de la Noblesse, & de l'Académie Royale de Musique.

(Il sort en chantant.)

Quand on sait aimer & plaire,
A-t-on besoin d'autre bien ?

ORPHISE.

Vous allez achever de désabuser le Public sur votre compte, & peut-être y réussirez-vous assez bien pour vous corriger.

SCENE IX.

ORPHISE, ARISTE.

ARISTE.

Voilà des Philosophes dont je n'aurois jamais imaginé l'espece ; mais je crois appercevoir Luscinde.

ORPHISE.

C'est elle-même.

SCENE X.

LUSCINDE, ORPHISE, ARISTE.

ORPHISE.

Comment! ma chere Luſcinde! ceci devient ſérieux. De la langueur, des yeux chargés, une phyſionomie abattue, un négligé de convaleſcente. Voilà qui devient reſpectable, & ſi je ne m'étais arrangée pour être gaye toute la journée, j'aurais toutes les peines du monde à ne pas m'affliger avec vous. L'intérêt a déja gagné le cœur d'Ariſte! mais il a beau faire, l'exemple n'opérera pas ſur moi. Lindor ſerait trop flatté s'il était témoin de ce petit déſordre, & s'il eſt dans ſon tort, comme je le penſe, il ne mérite pas de déranger nos plaiſirs.

LUSCINDE.

Ah! s'il eſt dans ſon tort, Madame? Quel ſouvenir me rappellez-vous!

ARISTE.

Ce ton ſérieux va mal avec tant d'attraits. Un caprice, une fauſſe apparence, peut-être, a pu vous donner des ſoupçons contre votre amant. Rendez-vous juſtice, belle Luſcinde, vos charmes vous défendent de le croire infidele.

ORPHISE.

ORPHISE.

Ma chere Lufcinde, un moment de treve à vos douleurs. Ceci ne finira pas auffi mal que vous le penfez : fiez-vous à mon expérience. J'apperçois quelqu'un qui peut faire diverfion à votre trifteffe ; gardez-vous de vous laiffer deviner. J'exige, au contraire, que vous vous faffiez quelque violence pour prendre part à nos amufemens. Je veux vous le faire connaître, Arifte ; il approche, c'eft mon Médecin.

ARISTE.

Un Médecin ? Je ne m'en ferais pas douté.

SCENE XI.

UN MÉDECIN *du bel air*, ORPHISE, LUSCINDE, ARISTE.

ORPHISE.

Ah! bon jour, cher petit Docteur, vous êtes charmant d'être venu. Je vous demande, Arifte, votre confiance pour Monfieur.

ARISTE.

Monfieur eft un éleve d'Hypocrate?

LE MÊDECIN, *d'un ton précieux.*

Je fuis Médecin, Monfieur ; je fais qu'Hypo-

crate était un fort bon-homme, plein de bon ſens, & voilà tout.

ARISTE.

On me l'avait peint comme un Philoſophe reſpectable, dont les mœurs étaient ſimples, & qui guériſſait.

LE MÉDECIN.

Il guériſſait, oui; mais ſi *mauſſadement!*

ORPHISE.

Comment?

LE MÉDECIN.

Mais, oui, ſans doute; y a-t-il rien, par exemple, de plus ridicule, de plus inſupportable que ſon *eau blanche?* J'oſe à peine en prononcer le nom. Quel triſte régime pour les malades!

ORPHISE.

Mais s'ils s'en portaient mieux?

LE MÉDECIN.

C'eſt au moins ſe bien porter, d'une façon très-malhonnête. Le bon-homme allait fort terre à terre. Il en était encore aux ſeules maladies du corps: pour nous, nous avons ſauté, par-deſſus tout cela, aux maladies de l'eſprit.

ARISTE.

Aux maladies de l'eſprit? c'eſt avoir fait du

chemin; mais j'interromps l'hiſtoire d'Hypocrate.

LE MÉDECIN.

C'eſt pitié de voir combien il ſe donnait de peine pour obſerver les maladies! A ce métier, il eût fait ici très-mauvaiſe figure : il y perdait un tems infini.

ORPHISE.

Appellez-vous cela perdre ſon tems pour un Médecin ? Eh! que faites-vous donc, Meſſieurs?

LE MÉDECIN.

Nous, Madame? nous voyons des malades : pour des maladies, c'eſt autre choſe.

ORPHISE.

Et quelle différence faites-vous entre voir des malades & des maladies?

LE MÉDECIN.

Oh! je vous réponds qu'il y en a une très-grande pour le malade & pour le Médecin. Mais, (*montrant Luſcinde.*) Mademoiſelle pourra vous faire juger de la différence. Cet air abattu, ce négligé annoncent ſûrement quelque indiſpoſition.

ORPHISE, *bas à Luſcinde.*

N'allez pas le contredire. (*Haut.*)

LE MÉDECIN, *d'un ton mignard.*

A travers ce léger désordre, elle a pourtant l'air d'une très-*belle santé*, & ce négligé-là *lui réussit à miracle.* De quoi vous plaignez-vous, ma belle Demoiselle? Avec une physionomie si intéressante, peut-on savoir....

LUSCINDE, *embarrassée.*

Monsieur....

ORPHISE, *avec vivacité.*

C'est son estomac dont elle se plaint. (*Bas à Luscinde.*) Prêtez-vous donc à sa manie.

LE MÉDECIN

C'est une petite *tracasserie* que cela, & qui n'est pas sans doute fort ancienne?

LUSCINDE.

Depuis deux mois, elle me tourmente.

LE MÉDECIN.

Deux mois! voilà qui est d'une *opiniâtreté choquante.* Il y a comme cela des estomacs qui ont des *fantaisies.* Apparemment, vous n'avez qu'un *extrait d'appétit?*

LUSCINDE.

Je dévore.

LE MÉDECIN.

Le petit cœur, quelquefois, *mal à son aise?*

LUSCINDE.

Jamais.

LE MÉDECIN.

La tête ne *vous dit rien ?* Point de *disparates ?*

LUSCINDE.

Mais, ne me dit rien.... Je n'y ressens point de mal.

LE MÉDECIN.

Quoi ! rien de tout cela ?

LUSCINDE.

Rien absolument.

LE MÉDECIN.

Je l'avais précisément deviné. J'ai le coup d'œil d'une justesse !... Vapeurs que cela.

LUSCINDE.

Comment ! des vapeurs !

LE MÉDECIN, *d'un ton capable, mais toujours précieux.*

Le terme vous choque ! C'est plus honnêtement, l'esprit éthéré, le fluide nerveux, devenu de nos jours électrique, qui vous cause des gripemens de nerfs, des agacemens, des mouvemens spasmodiques...

ORPHISE.

Il est savant, du moins le petit Docteur!

ARISTE.

C'eſt ce qu'il me ſemble.

LE MÉDECIN.

Ma belle malade, je vais vous ordonner de la poudre tempérante, *un joli petit julep*, une liqueur anodine....

LUSCINDE, *avec impatience.*

Eh! Monſieur, je ſuis nourrie de tout cela.

LE MÉDECIN.

Ceci deviendrait ſérieux; voyons donc (*Il lui tâte le poulx.*) Oh! oh! il y a de la *fréquence* dans ce poulx-là. Mais la nuit, avez-vous le *ſommeil doré*?

LUSCINDE.

Le ſommeil doré? Il me ſemble que je repoſe fort bien.

ORPHISE.

Le ſommeil doré! c'eſt qu'il eſt charmant avec ces petites phraſes! je ne connais perſonne qui parle comme lui. Le ſommeil doré!

ARISTE.

Effectivement, les malades de Monſieur doivent mourir le plus gaîment du monde.

ORPHISE.

Ce ſont ſes buletins qu'il faut voir! en véri-

té, cela ſe lit avec autant de plaiſir qu'un joli Madrigal. Mais revenons à la malade.

LE MÉDECIN.

Tout bien peſé, je croirais à propos qu'elle ſe fit *éventer* la veine. (*A Luſcinde.* N'auriez-vous pas ceci *météoriſé* ?

(*Il approche ſa main en minaudant ſous l'eſtomac de Luſcinde.*)

LUSCINDE.

Météoriſé ? Je ne vous entends pas.

LE MÉDECIN.

Oui, météoriſé, votre poulx l'indique, & votre maladie m'eût donné le change, ſi la *Pneumatopatologie*, découverte de nos jours, ne me marquoit la route que je dois ſuivre : prenez donc du *miel aërien*, des *ſiliques Égiptiaques*....

ORPHISE.

Voilà des remedes que je ne me rappelle pas d'avoir entendu nommer.

LE MÉDECIN.

Ce ſont de nouveaux mots que nous avons réſolu d'adopter, pour nous exprimer avec plus de décence. Le miel aërien, c'eſt de la manne : les ſiliques Égyptiaques, de la Caſſe. Les Apothicaires ſont prévenus,

ORPHISE.

J'entends.

LE MÉDECIN.

Oh! nous ne reſſemblons plus à ces Médecins de l'autre ſiecle, & nous avons mis la Médecine ſur un ton d'élégance, qui ne laiſſe plus de priſe au ridicule.

ORPHISE.

Vous en êtes la preuve. Actuellement, je ſuis au fait de la différence qu'il y a entre voir un malade & une maladie. Ici vous avez vû la malade, & même de très-près; pour la maladie....

LE MÉDECIN.

J'avoue que je l'ai un peu *tirée au juger.* Il y a cependant beaucoup de vraiſemblance que ce ne ſont que des vapeurs. (*Il regarde ſa montre.*) Comment! déjà ſix heures! j'ai cent viſites encore à faire avant la nuit. Il faut que je vole au Marais, chez la Préſidente *Béliſe*: c'eſt aujourd'hui ſon jour de migraine. On m'attend à une conſultation au Fauxbourg, pour tâcher de faire dormir une jeune Ducheſſe, dont l'inſomnie a tenu bon contre un Roman de ſentiment en douze volumes. De-là, le Marquis *Mondor* m'a fait promettre de paſſer chez cette petite Danſeuſe qui le ruine,

& qui m'a recommandé la ſanté d'un jeune Abbé, qui garde l'*incognito* chez elle depuis ſix ſemaines. En vérité, je ſuis excédé, je n'ai pas un moment à moi, & je ne conçois pas comment nos vieux Médecins pouvaient ſe paſſer d'équipage. Adieu, Madame; & vous, Mademoiſelle, obſervez le régime que je vous ai preſcrit.

SCENE XII.

ORPHISE, LUSCINDE, ARISTE.

ORPHISE.

Ce n'eſt point là le Médecin qu'il vous faut, ma chere Luſcinde. Mais je vois Lindor. Quand on ne s'évite pas plus que cela, on n'eſt pas loin de ſe rapprocher.

LUSCINDE.

Ciel! où fuirai-je?

SCENE XIII.

LINDOR, ORPHISE, LUSCINDE, ARISTE.

ORPHISE.

APprochez, Lindor, approchez. Nous parlions de vous, & nous avons un ſujet de querelle.

LINDOR, *d'un ton de dépit.*

Non, Madame, non; c'eſt une perfidie qui n'a point d'exemple, & vous aurez beau me parler en ſa faveur....

LUSCINDE, *piquée.*

En ma faveur, Monſieur! eh! qui vous dit que Madame en ait la moindre idée?

LINDOR.

Je ne doute pas, ingrate, du ſoin que vous aurez pris de prévenir ici tout le monde contre moi; mais j'aurai du moins la conſolation de publier une inconſtance qui vous.... déshonore, oui, qui vous déshonore : le terme eſt fort, je l'avoue; mais il eſt placé.

LUSCINDE.

Et moi, Monſieur, dans la crainte de m'abaiſſer à vous faire des reproches...

LINDOR, *vivement.*

A me faire des reproches ! à moi ? à l'amant le plus tendre, & le plus outragé ?

LUSCINDE.

Madame ne m'obligera pas à souffrir plus longtems votre humeur. Adieu, Monsieur, je vous laisse le champ libre ; je me retire.

LINDOR, *l'arrêtant.*

Vous voyez, Madame, qu'elle ne peut supporter ma présence ; c'est un témoin qui l'accuse, & une confusion que je veux bien encore lui épargner.

(Il veut sortir.)

ARISTE.

Non, Monsieur, vous ne nous échapperez pas : je suis bien aise de voir le dénouement de tout ceci.

LINDOR.

C'est vous, Luscinde, qui m'y forcez !

ORPHISE.

Expliquez-vous, je le veux.

LINDOR.

Vous le voulez, Madame ? eh ! bien, Luscinde, je ne vous reprocherai pas d'abord cette indolence de l'ame, cette froideur dont je me suis plaint mille fois. Je croyais, parce que

vous me l'aviez dit, que vous ne m'en aimiez pas moins, & que cet air d'indifférence n'était en vous que l'effet du caractere. Je feignais de le croire du moins! & quelquefois, je l'avoue, j'imaginais vous avoir trouvée plus ſenſible. Mais après ce que j'ai vû, il ne m'eſt plus permis de douter de la vérité de cette indifférence. Que dis-je, indifférence! on ne pouſſe pas le mépris plus loin.

LUSCINDE, *à part, avec douleur.*

Le mépris! ah, ciel!

LINDOR, *avec feu.*

Oui, le mépris: ne diſſimulez plus; jugez-en, Madame. Je rends, en ſa préſence, pendant un Bal entier, les ſoins les plus décidés à Cydaliſe. Je me fais violence pour lui dire les choſes les plus flatteuſes & les plus tendres, de maniere que Luſcinde les entendit. J'étais bien aiſe d'éprouver enfin ſi ce cœur qu'on m'avait peint ſi naturel & ſi vrai, répondait en effet à tout l'amour dont je l'avais cru digne, & l'inſenſible n'en perdit pas un moment de gaîté! pas le moindre trouble! pas l'ombre de la jalouſie! eſt-ce ainſi que l'on aime, Madame? je vous le demande, eſt-ce ainſi que l'on aime? Mais j'ai découvert enfin d'où partait ce fond d'indifférence pour moi, & l'entretien ſe-

cret qu'elle eut pendant le même Bal, avec Dorante, ne m'apprend que trop de quoi je dois me plaindre.

LUSCINDE.

Et fîtes-vous paraître, Monſieur, moins de gaîté, plus de trouble, plus de jalouſie, pendant cet entretien avec Dorante?

LINDOR.

Non, Mademoiſelle, non. Je ne voulus point vous donner le triomphe de paraitre affligé. C'était tout ce que vous deſiriez, ſans doute, pour jouir avec mon rival des coups que vous me portiez l'un & l'autre : mais il n'y a que moi qui ſache ce que j'ai ſouffert. J'ai renfermé mon dépit, au point de vous inquiéter peut-être; & j'ai pris, à mon tour, cet air de froideur que je vous avais tant de fois reproché.

LUSCINDE, *tendrement.*

Vous n'aimez donc point Cydaliſe, Lindor?

LINDOR.

Moi? l'aimer! je le voudrais, ingrate. Ma vengeance en ferait plus complette; mais eſt-on le maître de diſpoſer ſi facilement d'un cœur où vous avez regné? Ah! Luſcinde, je ne méritais pas un pareil traitement. Il n'y a que vous, dans le monde, capable d'une in-

conſtance ſi prompte ; ſi c'eſt une inconſtance encore ? Car vous ne m'avez jamais aimé, & vous n'avez que le choix de la légéreté ou de la coquetterie.

LUSCINDE, *naïvement.*

Vous avez donc beaucoup ſouffert, Lindor ?

LINDOR.

Si j'ai ſouffert ? Cruelle !

LUSCINDE.

Eh ! bien, je ſouffrais auſſi tandis que vous parliez à Cydaliſe, & j'avais les mêmes raiſons que vous pour cacher mon trouble.

LINDOR, *tendrement.*

Vous n'aimez donc pas Dorante, Luſcinde ?

LUSCINDE.

Non ; mais je ſens que je devrais vous haïr. Je voulus me venger d'une épreuve que je ne méritais point, & que je prenais pour une perfidie. Ce n'était pas de vous que je devais apprendre à me faire une violence ſi cruelle.

LINDOR, *pénétré.*

Vous n'aimez point Dorante ?.... Ah ! belle Luſcinde ; comment pourrai-je expier mon injuſtice ?

(Il tombe à ſes genoux.)

LUSCINDE.

Une autre ſerait tentée de jouir de votre confuſion ; mais non, Lindor, je veux achever de vous rendre inexcuſable, je vous pardonne.

LINDOR.

Adorable Luſcinde, puis-je me juſtifier à mes propres yeux ?

ORPHISE.

Vous vous êtes trompés tous deux par une fauſſe inconſtance. Je n'aurais peut-être pas été ſi facile à vous pardonner, Lindor; mais les fautes de l'amour portent leur excuſe avec elles. Allons, Ariſte ; c'eſt une ſcene de plus à notre Comédie ; & les folies de deux jeunes amans ne ſont pas ſi déplacées qu'on le croirait, dans un cercle d'originaux.

SCENE DERNIERE.

FRONTIN, *& les Acteurs précédens.*

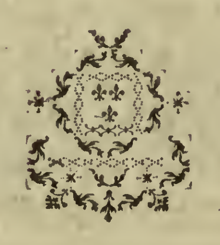
FRONTIN.

MAdame, les Muſiciens que vous avez mandés, viennent d'arriver, avec une ſuite aſſez nombreuſe, & ſont là bas à vous attendre.

ORPHISE.

Que cette petite fête, ma chere Luſcinde, ſerve de prélude à votre bonheur; & vous Ariſte, venez m'aider à en faire les honneurs.

Fin de la Comédie.



MÉMOIRES



MÉMOIRES

POUR SERVIR A UNE ÉPOQUE

De notre Histoire Littéraire.

CEtte Piece, jouée devant le Roi de Pologne par son ordre, & approuvée par le Magistrat chargé de la police, venait à peine d'être représentée, lorsqu'il parut contre l'Auteur un Mémoire adressé au Roi lui-même, par lequel on lui demandait vengeance de cette Comédie, comme d'un *attentat* commis en sa présence.

Rien ne contribuera mieux que ce Mémoire, à caractériser l'esprit qui régnait alors, & c'est un monument qui peut servir à l'Histoire Littéraire de notre siecle.

L'enthousiasme de la nouvelle philosophie était porté si loin, que l'on traitait de crime irrémissible la plus légere plaisanterie que l'on pût se permettre sur aucun de ses adeptes. L'intolérance la plus cruelle allait s'établir par des gens qui font profession, en qualité de Philosophes, de condamner toute persécution.

On fut prêt à voir renouveller pour M. *Rousseau*, ce qui était arrivé pour *Aristote*, à l'Université, du tems du célebre *Ramus*. Ceux mêmes qui sont accoutumés à parler avec le plus d'indignation, de ces excès du fanatisme, imitaient, sans y prendre garde, les pédans du XVI siecle : tant il est vrai que l'esprit de parti reproduit, dans tous les âges, les mêmes scenes d'aveuglement & de ridicule. Cet enthousiasme de philosophie est, à la vérité, bien tombé; mais il a subsisté plus longtems qu'on n'aurait pu l'imaginer, chez une nation brillante, à qui l'agrément est plus naturel, que la manie du raisonnement, qui est une folie triste, & quelquefois dangereuse *.

Par une de ces contradictions qui étonnent au premier coup d'œil, l'auteur de cet étrange Mémoire contre la piece que l'on vient de lire, est un homme généralement estimé par ses mœurs douces, par les graces de son esprit, enfin par l'étendue de ses connaissances, qui lui mériteraient la considération publique, quand elle ne lui serait pas dûe à beaucoup d'autres titres. Mais ceux qui se rappelleront

---

* C'est ce délire que Moliere a si heureusement exprimé dans ce vers :

Et le raisonnement en bannit la raison.

quelle était alors la fermentation générale en faveur de la nouvelle philoſophie ; ceux qui ſe ſouviennent de l'emphaſe avec laquelle certains écrivains parlaient d'eux-mêmes & de leurs ouvrages ; ceux qui connaiſſent l'aſcendant que prennent inſenſiblement ſur nous les ſociétés dans leſquelles nous vivons ; ceux qui ſavent, en un mot, que tout eſt échange dans le monde ; que les ſociétés particulieres ne placent leur eſtime qu'en raiſon des louanges qu'on leur rend, & du degré d'empire qu'elles uſurpent ſur les perſonnes qui ont la bonne foi de s'y livrer ; ceux-là, dis-je, feront moins étonnés qu'un homme de beaucoup d'eſprit, animé par les paſſions de pluſieurs autres, ait pu écrire l'ouvrage violent que l'on va mettre ſous les yeux du public.



MÉMOIRE
DE M. LE COMTE DE TRESSAN AU ROI DE POLOGNE.

SIRE,

Plusieurs Lettres que j'ai reçues de Paris, me déterminent à renouveller à Votre Majesté les mêmes plaintes que je lui ai déjà portées contre la Comédie qu'on ose jouer en sa présence. Ceux qui sont aujourd'hui à la tête des Lettres, de l'aveu de tous les gens qui pensent, regardent comme un attentat d'avoir essayé de tourner en ridicule un Citoyen généralement estimé. Ce Citoyen, SIRE, est sûr de l'immortalité par l'honneur insigne qu'il a reçu, lorsqu'un grand Roi a daigné combattre ses opinions *. Quelle bonté, quelle politesse, quel agrément Votre Majesté n'a-t-elle pas répandu dans sa critique? Tout annonce, dans

* Le Roi de Pologne a écrit contre le fameux discours du Citoyen de Géneve sur les Arts & les Sciences.

cet ouvrage, l'eſtime qu'elle a pour l'Auteur qu'elle combat. Telles ſont les armes dont les Philoſophes dignes de diſcuter les intérêts de la vérité, doivent ſe ſervir. Mais comment eſt-il poſſible que la ſatyre la plus odieuſe ait oſé ſe montrer à découvert, & dans ce même jour dont tous les momens ſont marqués par des traits mémorables à jamais?

Toutes les villes de Grece reprocherent, avec raiſon, aux Athéniens d'avoir ſouffert la licence d'*Ariſtophane* *, lorſqu'il oſa jouer *Socrate*, dans une Comédie intitulée les *Nuées*. On s'écria que tout ſpectacle où l'honneur d'un Citoyen eſt compromis, ne convient qu'à des ſiecles de barbarie. Votre Majeſté connaît quelle eſt, ſur ce point, la ſageſſe & la ſévérité qui veille ſur le Théâtre Français. Très-certainement, SIRE, la Piece de M. Paliſſot n'eût point paſſé à la Police de Paris, & ſi, par haſard, elle eût échappé à ſon exactitude, l'Auteur & les Comédiens euſſent été ſéverement punis.

M. Paliſſot manque eſſentiellement aux Statuts de la Société Royale de Lorraine : il eſt donc de votre honneur de ſoutenir des Sta-

* On voit que l'application du nom d'*Ariſtophane* à l'Auteur, date de plus loin qu'on ne penſe.

tuts ſi ſages, & prononcés par la bouche de Votre Majeſté.

Je la ſupplie, en conſéquence, de me permettre de dénoncer l'ouvrage de M. Paliſſot à la Société Royale de Lorraine, & de lui demander un jugement auſſi public, que l'a été l'infraction à nos loix que cet Auteur vient de commettre. Jaloux de la gloire des établiſſemens de Votre Majeſté, & ſurtout de celui auquel elle m'a fait l'honneur de m'appeller; ami & admirateur d'une Société qui travaille à un ouvrage * preſque auſſi immortel que ceux de Votre Majeſté, je croirais me manquer à moi-même, ſi je ne demandais juſtice pour M. Rouſſeau.

En vain, SIRE, la Critique avec ſes attributs les plus odieux, oſe-t-elle ſe parer de l'Epigraphe :

Parcere perſonis, dicere de vitiis **;

Elle ne peut cacher ni retenir l'envie & le venin qui la ronge. Elle le répand avec fureur, ſur tous ceux qui portent de nouvelles richeſſes dans le tréſor des Sciences & des Lettres :

---

* Le Dictionnaire de l'Encyclopédie.

** Eh! qu'avait de commun M. Paliſſot avec l'Epigraphe de l'Année Littéraire?

trifte reffource & caractere certain d'un efprit ftérile, qui ne peut rien produire. Je me tais, SIRE ; j'attends avec foumiffion & refpect la décifion de Votre Majefté ; mais je lui avoue que ce ne fera qu'avec l'affliction la plus vive, que je verrai déformais, fur la même lifte, mon nom & celui d'un particulier qu'il me ferait odieux d'avoir à préfent pour mon Confrere. La Comédie eft imprimée ; le tems de punir eft arrivé, quelque rares que puiffent être ces momens, dans la belle & glorieufe vie de Votre Majefté.

IL parvint une copie de ce Mémoire à M. Paliffot, qui était alors à deux cents lieues du Théâtre de cette querelle, qu'il était bien éloigné de prévoir. Il crut devoir prendre la liberté d'écrire au Roi de Pologne, & il joignit à fa Lettre une courte apologie que les circonftances rendaient néceffaire.



LETTRE
DE M. PALISSOT
AU ROI DE POLOGNE.

SIRE,

Dans la retraite où j'étois occupé à justifier l'honneur que m'a fait Votre Majesté en acceptant l'hommage de mon histoire des premiers siecles de Rome * ; lorsque je ne pensais qu'à la finir, & à tâcher de la rendre plus digne de vous être présentée, j'apprends avec douleur que l'on vient d'adresser à Votre Majesté un Mémoire, contre un ouvrage d'une autre espece, dans lequel je n'avais encore d'autre objet que sa gloire.

On m'accuse d'avoir compromis l'honneur d'un Citoyen de Geneve, comme si j'avais attaqué sa probité, ou ses mœurs. On affecte d'oublier que le même Citoyen, ou plutôt ses paradoxes singuliers que Votre Majesté a

* Cette Histoire forme le cinquieme volume de cette collection.

combattus avec des raiſons, ont été plus d'une fois livrés au ridicule ſur les Théâtres de Paris.

C'eſt un Académicien, qui oſe prendre, contre un de vos Sujets, le parti d'un Etranger, qui n'eſt célebre que pour avoir écrit contre les Sciences, les Arts, & la Société Civile, & dont les ouvrages prouveraient que, depuis Auguſte juſqu'à vous, SIRE, tous les protecteurs des Arts ont été des ennemis de l'Humanité.

On veut feindre d'ignorer que ces traits de Comédie qui ne frappent que ſur le ridicule, ont été non-ſeulement permis de tout tems ; mais qu'ils ſont même indiſpenſables dans ce genre d'ouvrages. J'oſe demander à Votre Majeſté, non pas des récompenſes ; (le zele peut les mériter, & non les prévoir :) mais une juſtice ; mais une marque de bonté, qui impoſe ſilence à mon accuſateur, & qui conſole un de vos Sujets perſécuté, pour avoir tenté d'ériger un faible monument à vos vertus.

LETTRE

A MONSIEUR

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE *

DE NANCY,

Pour servir de Réponse à un Mémoire adressé au Roi de Pologne contre la Comédie jouée le 26 Novembre. (Cette Lettre était jointe à la précédente.)

ON m'adresse de Paris, Monsieur, une Lettre attribuée à M. le Comte de Tressan, & qu'il a, dit-on, adressée au Roi de Pologne, contre mon petit ouvrage.

Cet écrit où l'on affecte de traiter de Libelle une piece qui a passé sous les yeux du

* M. Thibault, depuis Conseiller d'Etat, & Procureur-Général de la Chambre des Comptes de Lorraine. Il faisait pour la police de Nancy, à l'époque dont nous parlons, ce que le célebre M. d'Argenson avait fait pour celle de Paris : c'est-à-dire, qu'il y donnait la forme qu'il est à souhaiter qu'elle conserve toujours.

Roi, avant que d'être repréſentée, & qui n'a pu être imprimée ſans votre approbation, attaque à la fois, & le jugement du Roi, & l'autorité qu'il vous a confiée, comme Cenſeur de notre Académie, & comme Magiſtrat. Je ne puis donc le croire de M. de Treſſan, &, à l'examiner de près, je ne le crois même d'aucun Membre de quelque Société Littéraire que ce puiſſe être ; voici mes raiſons que je vous prie de vouloir bien rendre publiques.

Tout Académicien, tout homme de Lettres, & par conſéquent M. le Comte de Treſſan ſaurait qu'il y a une très-grande différence entre les traits d'une Critique un peu libre, tels que la Comédie les permet, & ces traits odieux connus ſous le nom de Libelle, de Couplets, de Vaudevilles, &c. genre juſtement proſcrit, & qui eſt auſſi loin de la critique admiſe ſur nos Théâtres, que celle-ci l'eſt effectivement de la licence. On penſe que tout Auteur qui ſe fait imprimer, ſe ſoumet en quelque ſorte à la voix publique, & qu'il était permis à Boileau de faire rire Louis XIV, & les honnêtes gens de ſa Cour, aux dépens de quelques écrivains, qui cependant pouvaient être d'ailleurs des Citoyens très-eſtimables.

Tout Académicien fauroit que le ridicule eft effentiellement l'objet de la Comédie, & qu'elle ne peut le faifir que dans la Société même, dont elle doit être une image fidele.

Il saurait que dans la piece des *Femmes Savantes*, Moliere joua les Cercles de l'hôtel de Rambouillet, auxquels préfidait une grande Princeffe qui n'eut garde de s'en fâcher, & que dans la même Comédie, Cotin & Ménage furent joués fous les noms de Triffotin & de Vadius.

Il saurait que feu M. le Duc de Montaufier ne rougiffait point de fe reconnaître à quelques traits du *Mifanthrope*, & que dans ce chef-d'œuvre, la plaifanterie du *grand flandrin de Vicomte, qui s'amufe à cracher dans un puits pour faire des ronds*, eût paru bien froide, fi elle n'eût tombé fur perfonne.

Il saurait que le *Tartuffe* reffemblait à tant de gens, qu'il fe trouva nombre de délateurs qui le dénoncerent à Louis XIV, comme un ouvrage puniffable; mais que ce Monarque ne les écouta pas.

Il saurait que Bourfault fut nommé dans *l'Impromptu de Verfailles*, repréfenté devant ce Prince, qui n'en fit que rire.

Il saurait que le même Monarque ne dédaigna pas de fournir à Moliere un des origi-

naux de ſa Comédie des *Fâcheux*, en lui montrant la perſonne qui devait lui ſervir de modele.

Il saurait que le trait de la *Comteſſe d'Eſcarbagnas*, qui reproche à M. *Bobinet* d'apprendre des ſottiſes en Latin à ſon fils, était une anecdote connue d'un femme de ce tems-là, qui trompée par la reſſemblance du nom de *Ninus*, à l'accuſatif, avec celui de la fameuſe *Ninon*, imagina que le gouverneur de ſon fils l'entretenait de la paſſion de ſon pere pour cette fille célebre dont elle était jalouſe.

Il saurait que Cotin, de Viſé, & leurs ſemblables, étaient les ſeuls qui fiſſent un crime à Moliere de ces traits naturels qu'il ſaiſiſſait partout, & il ſe garderait bien de ſe confondre avec de pareils Critiques.

Il saurait que tel ou tel Médecin, viſiblement joué par Moliere, & reconnu de ſon tems, n'était pas moins reſpectable comme Citoyen, qu'un Philoſophe étranger à la tête d'un parti de Bouffons, qui écrit contre les Sciences, & qui dit ſérieuſement : *que l'homme qui réfléchit eſt un animal dépravé.*

Il saurait que cette liberté néceſſaire à la bonne Comédie, n'était pas réſervée au ſeul Moliere ; mais que Racine, par exemple, dans la Scene *des Plaideurs*, entre *Chicanneau*

& la *Comtesse*, n'avait fait que mettre en action une aventure toute récente, dont le hazard l'avait rendu témoin; que dans la même piéce, c'était la femme du Lieutenant Criminel Tardieu, qui était désignée par ces vers :

Elle eût du buvetier emporté les serviettes, &c.

IL SAURAIT que la *Métromanie* n'est fondée que sur l'anecdote très-connue d'un Poëte de Bretagne, qui reçut de grands éloges de tous les beaux esprits de son tems en prenant le nom de Mademoiselle de Malcrais, & qui fut sifflé par eux dès qu'il s'appella Des forges Maillard.

IL SAURAIT que le Théâtre entier de Dancourt, que plusieurs pieces de M. de Boissi, ne sont que des Vaudevilles, & que la plûpart des portraits de Destouches, surtout ceux de son *Médisant*, étaient des originaux peints d'après nature, & dont quelques-uns sont encore vivans.

Il SAURAIT que la Comédie de *Momus fabuliste* était une satyre continuelle des fables de la Motte, qui n'en était pas moins un Citoyen digne d'égards.

IL SAURAIT qu'à ce Théâtre de Paris, dont il vante la police & la sévérité, & qui est réellement assujetti à des loix très-sages, on joua

dans la petite piece de la *Nouveauté*, non feulement la perfonne, mais la mifere de l'Abbé Pélégrin : c'était peut-être contre un abus fi cruel, qu'il eût été convenable de s'élever.

Il saurait qu'à ce même Théâtre, dans un Vaudeville inféré, l'année paffée, dans la Comédie des *Fées* de Dancourt, on chanfonna également & le Philofophe de Geneve & les Bouffons qu'il protégeait; que le même Philofophe fut encore joué dans le cours de cette année fur les deux Théâtres *, & qu'enfin le gouvernement avait cru qu'il était permis à la nation de rire d'un Philofophe qui s'était moqué d'elle.

Il saurait qu'une accufation, comme la fienne, ne devrait pas même être un objet d'apologie; que le plus grand tort d'un Auteur comique ferait de faire des portraits qui ne reffembleraient à rien; que l'attentat eft dans celui qui fait les applications, en matiere grave, & qu'il n'appartient à perfonne de deviner le fecret d'un Auteur. Il apprendrait, en un mot, l'hiftoire du Théâtre, ou du moins il fe gar-

* Aux Français, dans une piece de feu M. Patu, appellée les *Adieux du Goût* : aux Italiens, dans je ne fais quelle farce, qui n'eut aucun fuccès.

derait bien de parler d'un art dont il connaîtrait ſi peu les privileges.

Il saurait que le ſiecle d'Ariſtophane ne fut point un ſiecle de barbarie ; que l'érudition dans laquelle il s'épuiſe eſt abſolument déplacée. Ariſtophane avait attaqué les mœurs de Socrate, & j'ai fait préciſément une exception en faveur de celles de M. Rouſſeau.

Il saurait (s'il avait lu la vie de Socrate) * qu'à la probité près, qui peut être égale, ſon parallele entre le Philoſophe d'Athenes, & celui de Geneve, n'eſt guere mieux fondé. Socrate vivait dans ſa patrie, & s'appliquait à lui former de vertueux Citoyens ; il ſauvait la vie dans un combat au jeune Alcibiade, & lui cédait en même-tems le prix de la valeur ; il l'inſtruiſait dans le grand art de l'adminiſtration publique ; il n'écrivait ni contre les Sciences, ni contre les Muſiciens, ni contre le peuple d'Athenes ; il ne protégeait pas de bouffons, & recevait les manteaux qu'on voulait bien lui donner.

Il saurait qu'on ne doit pas s'ingérer à demander vengeance pour un homme qui ne ſe plaint point, & que M. Rouſſeau a déclaré lui-

* L'auteur ſe conforme ici aux idées communes : ailleurs il s'eſt permis d'approfondir l'opinion qu'on doit avoir du caractere de Socrate : Voyez le vol des *Mêlanges.*

même la loi du Talion permiſe entre le Public & lui.

IL SAURAIT qu'il étoit de la Majeſté du Roi de ne répondre à des paradoxes que par des raiſons; mais qu'il pouvait être du reſſort de la Comédie de les attaquer par le ridicule.

IL SAURAIT qu'il n'y a point de ſtatut Académique qui défende de faire rire les honnêtes gens à la Comédie, aux dépens de quelque travers biſarre de l'eſprit; mais qu'il y aurait certainement un ſtatut contre un Académicien qui ne ſerait pas mieux inſtruit.

IL SAURAIT que les gens dont il parle, & qui ſelon lui, ſont à la tête de la Littérature, ne ſont que des écrivains comme les autres; que la République des Lettres ne reconnaît pas de ſouverain, & qu'on ne décide par autorité qu'en matiere de Religion.

IL SAURAIT que ce n'eſt pas ſeulement à des Philoſophes, ou (ce qui eſt bien différent) à des pédans de Philoſophie, qu'il appartient de diſcuter les intérêts de la vérité; mais que ce droit convient à tout homme qui réfléchit, *& qui n'eſt pas un animal dépravé.*

IL SAURAIT que ce titre faſtueux de Philoſophe, dont on couvre aujourd'hui tant de ſottiſes, n'en impoſe plus, & que dans le monde on eſt bien revenu de tant de Philoſophes.

IL SAURAIT que loin de compromettre, comme il le dit, l'honneur de M. Rousseau, dont il n'a pas été question, on croit bien sérieusement que ce Philosophe n'a pas rendu justice à ses talens, en se réduisant, pour être célebre, à la petite ressource de la singularité.

Voilà, comme vous le voyez, Monsieur, trop de choses que saurait un Académicien. Il saurait encore que l'on n'en impose pas facilement à un grand Prince, & qu'une Académie ne donne pas dans un piege aussi grossier que celui que l'on ose tendre à la Société Royale de Lorraine.

On a vu l'Académie Française assemblée pour faire des observations judicieuses sur le Cid; on l'a vu exclure de son corps l'Abbé de Saint Pierre qui avait eu le malheur de déplaire au Gouvernement; on l'a vu donner la même exclusion à un de ses * Membres qui s'était approprié le travail de ses Confreres; mais on n'a jamais vu d'Académie flétrir un ouvrage approuvé par un de ses Censeurs; représenté devant un Souverain par ses ordres, & consacré par un juste éloge de ses vertus.

On rioit à Paris, lorsque la Lettre de l'Anonyme y courait, du degré de démence qu'il osait supposer à une société de gens de Lettres; on

* Furetiere.

riait de voir l'ennemi des Sciences & des Arts toujours protégé par des Académies, ou par des gens qui ſe diſent Académiciens; mais on était indigné de l'affront fait à votre Société Littéraire, en lui propoſant de flétrir un de vos compatriotes, appellé par le Roi à l'honneur d'être admis parmi vous; & cela, pour avoir joué dans une Comédie quelques ridicules d'un Citoyen de Geneve

Il eſt donc bien ſûr, Monſieur, qu'un pareil piege ne vous a point été tendu par la perſonne eſtimable dont on a uſurpé le nom. Lorſque vous me fites l'honneur de m'inſcrire dans vos faſtes, M. le Comte de Treſſan fut le premier qui m'en félicita par écrit, & je conſerve encore ces marques de ſon attention avec reconnaiſſance. Il faut eſpérer qu'un jour tout ce myſtere s'éclaircira.

J'ai l'honneur d'être, &c.

D'Aix en Provence ce 28 Janvier 1756.

P. S. Il m'eſt revenu que l'on m'accuſait encore d'avoir voulu jetter du ridicule ſur une femme reſpectable, morte depuis long-tems, & que je regrette avec toute l'Europe. Je croirais, même en la nommant, me rendre complice de l'injuſtice qu'on lui fait.

Je proteſte que je n'ai jamais eu l'honneur de

connaître, ni de voir même cette reſpectable perſonne; que par conſéquent je n'ai pu la peindre. Ce n'eſt qu'à des yeux deſtitués de toute raiſon, que le portrait qui ſe trouve dans ma Comédie, a pu paraître reſſemblant à cette femme, véritablement ſavante, & qui n'avait point pris les ſciences, comme une reſſource de la vieilleſſe & du déſœuvrement.

Peut-être quelque autre perſonne à qui ce portrait eût mieux reſſemblé, s'eſt-elle hâtée d'en faire l'application, pour en éviter une beaucoup plus naturelle.

Ce n'était pas dans une Province où la mémoire de cette femme célebre eſt ſi juſtement en vénération, que j'aurais eſſayé de la peindre ſous de ſi fauſſes couleurs. Je ne ſuis point capable de troubler la cendre des morts. Je n'aurais pas cru même une pareille noirceur poſſible, ſi je n'en voyais un exemple dans ceux qui, par une application ſi odieuſe, font en effet un libelle très-condamnable contre la mémoire d'une femme qui a fait tant d'honneur à ſon ſexe.

Je me ſouviens que, lorſqu'on donna la Comédie du *Méchant*, quelques perſonnes qui auraient dû ſervir de modele à la piece, affectaient d'y reconnaître tout Paris; on me fait l'honneur de me traiter comme on traitait alors l'Auteur célebre de cette Comédie; on me traite même

un peu plus mal : je me consolerais si j'avais fait *le Méchant.*

Monsieur le Chevalier de Solignac, Secrétaire des Commandemens du Roi de Pologne, écrivit à M. Palissot de la part de ce Prince, que Sa Majesté était fort revenue des mauvaises impressions qu'on lui avait données contre la Comédie représentée devant elle; qu'elle avait eu la complaisance d'entendre d'un bout à l'autre la lecture de l'apologie de cette piece; qu'enfin M. Palissot devait connaître, par la façon dont le Roi en avait agi à son égard, l'estime que Sa Majesté avait pour lui, & dont elle espérait qu'il tâcherait toujours de mériter la continuation. Cette Lettre est du 26 Janvier 1756.

L'Auteur consolé par ce témoignage de la bonté du Roi, fit à M. le Chevalier de Solignac la Réponse suivante :

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien témoigner au Roi toute ma reconnaissance. Je ne pouvais craindre dans le monde que le malheur de lui déplaire, & je serais éternellement à l'abri de cette crainte, si mon cœur osait lui marquer tous les sentimens dont il est pénétré pour

ſa gloire. La grace qu'il m'a faite de m'aſſurer par vôtre main qu'il n'avait eu de moi aucun mécontentement, me venge aſſez de la perſécution de mes ennemis, & de tous les propos que je n'ignore pas qu'ils répandent.

En vérité, Monſieur, voilà une querelle bien étrange. Cette haine pour les Comédies, qui, malheureuſement, n'ont déjà que trop dégénéré, annonce un amour-propre d'une ſenſibilité bien extraordinaire.

Cette perſécution me rappelle ces jolis vers de la Fare :

Ah! ſi ce peuple important,
Qui ſemble avoir peur de rire,
Méritait moins la ſatyre,
Il ne la craindrait pas tant.

Il eſt vrai que l'amitié & les ſuffrages d'un homme comme vous, me conſoleraient de bien d'autres diſgraces.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 20 Février 1756.

On voit que le Roi de Pologne avait eu la bonté de s'expliquer ouvertement ſur l'injuſtice que l'on faiſoit à l'Auteur. Alors, on ſe hâta de faire écrire une Lettre par M. Rouſſeau, dans laquelle, pour ſoutenir ſon perſon-

nage de Philoſophe, il affectait de déſavouer le zele de ſes amis, & juſtifiait lui-même M. Paliſſot. Cette Lettre vint, à la vérité, un peu tard; mais c'était du moins donner un dénouement ingénieux à une perſécution qui commençait à indiſpoſer les honnêtes gens. Voici la piece dont on garantit l'authenticité.



LETTRE

DE M. ROUSSEAU

A M....

JE vous honorais, Monsieur, comme nous faisons tous ; il m'est doux de joindre la reconnaissance à l'estime, & je remercierais volontiers M. Palissot de m'avoir procuré, sans y songer, des témoignages de votre bonté qui me permettent de vous en donner de mon respect. Si cet Auteur a manqué à celui qu'il devait, & que doit toute la terre au Prince qu'il voulait amuser, qui plus que moi doit le trouver inexcusable ? Mais si tout son crime est d'avoir exposé mes ridicules, c'est le droit du Théâtre ; je ne vois rien en cela de répréhensible pour l'honnête homme, & j'y vois pour l'Auteur le mérite d'avoir su choisir un sujet très-riche. Je vous prie donc, Monsieur, de ne pas écouter là-dessus le zele que l'amitié & la générosité inspirent à M. d'Alembert, & de ne point chagriner pour cette bagatelle un homme de mérite qui ne m'a fait aucune peine, & qui porterait avec douleur

la diſgrace du Roi de Pologne & la vôtre, &c.

M. Paliſſot n'apprit que par cette Lettre que M. d'Alembert avait eu part à cette querelle. On lui confirma bientôt cette nouvelle affligeante en lui envoyant la copie d'une Lettre de M. d'Alembert lui-même, & cette copie eſt encore entre ſes mains. Il ne diſſimule pas qu'il en fut extrêmement affecté ; il ſentait qu'il allait être dans la dure néceſſité de ſe défendre contre un homme d'une réputation diſtinguée.

Si M. Paliſſot eut alors des motifs de conſolation, c'eſt qu'il regarda la Lettre de M. d'Alembert comme un de ces torts que l'amitié fait quelquefois contracter aux ames honnêtes ; c'eſt que n'étant pas connu de lui, même de vûe, il pouvait ſe flatter que, s'il avait eu cet avantage, il eût inſpiré à M. d'Alembert d'autres ſentimens : mais ce qui ſert à le conſoler ſurtout, c'eſt que ſa ſenſibilité ne l'a jamais emporté juſqu'au point de ſe manquer à lui-même, en ne rendant pas une entiere juſtice aux talens de cet homme célebre.

CONCLUSION DE CES MÉMOIRES.

TEl était, en 1756, l'eſprit d'une Secte qui n'avait pas encore éprouvé des revers ; mais enfin le tems des humiliations arriva pour elle. Dès cette année là même, les petites Lettres ſur de grands Philoſophes parurent, & le Public, qui finit toujours par s'indigner contre les perſécuteurs, commençait à ouvrir les yeux, lorſque la Comédie des Philoſophes, repréſentée avec un concours prodigieux, en 1760, amena cette révolution, ſi douloureuſe pour leur orgueil, qui les rendit le jouet de la Nation, dont il s'étaient flattés de devenir les tyrans.

De tous les ſuffrages qui s'élevoient alors en faveur de cette Comédie, le plus inattendu, & le plus flatteur, peut-être, fut celui de M. le Comte de Treſſan lui-même. La Lettre ſuivante, qu'il écrivit, en 1763, à M. Paliſſot, prouvera combien il ſe repentoit d'avoir participé aux injuſtices d'une Secte, qui n'avait plus que des Partiſans auſſi décriés qu'elle.

LETTRE
DE M. LE COMTE DE TRESSAN
A L'AUTEUR.

M. le Procureur Général de Lorraine m'eſt témoin, Monſieur, que je n'ai reçu que depuis peu de jours, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & l'exemplaire de vos ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne peux, Monſieur, qu'être extrêmement ſenſible à la politeſſe, & aux ſentimens avec leſquels vous avez traité d'une affaire *dans laquelle je n'ai paru qu'avec regret, & dont le ſouvenir m'afflige.* Je vous jure, Monſieur, que perſonne ne rend plus de juſtice que moi aux talens aimables & à l'eſprit qui regne dans tous vos ouvrages. Il faudrait avoir une ame inſenſible pour n'être pas touché juſqu'aux larmes, des vers ſublimes & pathétiques que vous avez faits ſur la Dame la plus reſpectable, & la plus digne d'être regrettée. *

* Ces vers dont M. de Treſſan parle avec tant d'indulgence, ſe trouvent dans l'avis qui précede les *Petites Lettres ſur de grands Philoſophes.*

Je n'ai ſu que trop tard bien des choſes qui ſe ſont paſſées, & qui vous ont animé juſtement à défendre une cauſe que tout homme qui penſe, ſe ferait honneur de ſoutenir. Vos Lettres à M. de Voltaire, ſont, comme tout ce que vous écrivez, Monſieur, pleines d'eſprit, de politeſſe, & tout ce qui eſt diſcuſſion y eſt traité d'une maniere auſſi ſage qu'agréable. Soyez perſuadé qu'en toute occaſion, je me ferai honneur & plaiſir de répondre aux ſentimens dont vous voulez bien m'aſſurer. La premiere fois que j'irai à Paris, je ſerai charmé de vous y aſſurer moi-même, de tous ceux d'eſtime & de conſidération avec leſquels j'ai l'honneur d'être &c.

M. le Comte de Treſſan parut conſerver pour l'Auteur les mêmes ſentimens, dans une occaſion où l'on avait eſſayé d'indiſpoſer la Cour de Luneville contre ſa Dunciade.

Enfin le Roi de Pologne, à qui, dans cette même année, M. Paliſſot avait pris la liberté d'adreſſer la collection de ſes œuvres, daigna lui écrire auſſi cette lettre honorable.

LETTRE
DU ROI DE POLOGNE
A L'AUTEUR.

A la Malgrange ce 3 Juillet 1763.

MONSIEUR,

J'ai reçu avec beaucoup de plaiſir le recueil de vos ouvrages, & la Lettre qui les accompagnait. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je connais l'honneur que vous faites à votre patrie. Mon eſtime pour vous eſt telle que le méritent vos talens, vrais enfans de la nature, & déjà perfectionnés par la réflexion & admirés dès votre aurore même. Je ſuis véritablement, Monſieur, votre bien affectionné,

Signé STANISLAS ROI.

Tel fut le dénouement d'une perſécution, qui n'a ceſſé d'être odieuſe, que pour devenir ridicule. Découragée de cette longue ſuite d'intrigues inutiles, la Cabale prétendue philoſophique, eut recours aux libelles les plus atroces, & les Editeurs de l'Encyclopédie ſe reſ-

pecterent aſſez peu, pour s'aſſocier eux-mêmes à ces honteuſes manœuvres. Ils firent inſérer, en 1765, dans leur compilation, un de ces libelles, qu'ils ne craignirent pas d'attribuer à M. le Comte de Treſſan : ſoit qu'en effet ils l'euſſent ramené à leur parti, ſoit qu'ils ayent oſé le calomnier eux-mêmes, en lui prêtant une conduite non moins abſurde qu'inconſéquente. On trouvera ſur ce dernier fait des éclairciſſemens dans le Volume des *Mélanges*. L'auteur n'a rien négligé pour donner au Public une idée juſte de l'étrange philoſophie du dix-huitieme ſiecle.



PETITES

LETTRES

SUR DES GRANDS

PHILOSOPHES.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

CEs Lettres furent adreſſées, dans leur origine, à Madame la Princeſſe de Robecq.

Cette femme illuſtre, qui par l'élévation de ſon ame, rappelloit l'idée de tous ſes ancêtres, accordoit aux Arts cette protection éclairée, dont la célebre MADAME les avoit honorés dans l'autre ſiecle.

Elle fut enlevée au monde en 1760, par une mort prématurée. Tous ceux qui ont eu le bonheur de la connoître, ne liront pas, ſans quelque attendriſſement, ces vers inſpirés par la reconnoiſſance & par la douleur :

Moment du déſeſpoir! ſouvenir trop funeſte!
O jour à nos regrets pour jamais conſacré!
Il eſt donc vrai!.. cette urne eſt tout ce qui nous reſte
D'un objet adoré.

Muſes, vous la perdez. Vos lyres ſuſpendues
Ne rendront déſormais que des ſons de douleurs:
A vos triſtes accens les graces éperdues
Viendront mêler des pleurs.

Ah! ſi de ſes deſtins ſurmontant l'inclémence,
Elle eut franchi l'inſtant marqué par leur courroux,
Vos ſublimes accords, dont s'honorait la France,
Revivraient parmi nous.

Au matin de ſes jours la mort nous l'a ravie ;
Les talens, la beauté la ſuivent au cercueil ;
Et l'ennemi des Arts, le démon de l'envie
Triomphe avec orgueil !

Mais j'oſerai chanter ſes vertus immortelles ;
Je veux dans tous les cœurs conſacrer ſes bienfaits :
Son nom, vainqueur du tems & des parques cruelles,
Ne périra jamais.

Plaignons cet univers : hélas ! il l'a perdue,
Sans connaître le prix d'un ſi rare tréſor ;
Mais plaignons bien plutôt qui peut l'avoir connue,
Et lui ſurvivre encor ! *

---

* Non la counobe il mundo, mentre l'ebbe :
Counobill' io c'ha piangu qui rimaſi !
Petrarque.





PETITES LETTRES SUR DE GRANDS PHILOSOPHES.

LETTRE PREMIERE.

DEpuis quelques années, Madame, il s'est formé dans cette Capitale, une aſſociation entre pluſieurs gens de Lettres, les uns d'un mérite reconnu, les autres d'une réputation plus conteſtée, qui travaillent à ce fameux Dictionnaire de toutes les connaiſſances ; ouvrage qui en ſuppoſe beaucoup à ceux qui le rédigent. Perſonne n'a peut-être plus de vénération que moi pour les mains laborieuſes qui conſtruiſent ce pénible monument à la gloire de l'eſprit humain. Tous ces Meſſieurs ſe diſent Philoſophes, & quelques-uns le ſont.

Mais parmi ceux mêmes d'entr'eux à qui l'on

accorde le plus de talens, on eſt fâché d'avouer qu'il s'en trouve qui ont preſque rendu le mérite & la raiſon haïſſables dans leurs écrits. Ils ont annoncé la vérité, ou ce qu'ils ont pris pour elle, avec un faſte qu'elle n'eut jamais. On vit à la tête de quelques productions philoſophiques un ton d'autorité & de déciſion, qui, juſqu'à préſent, n'avait appartenu qu'à la Chaire. On tranſporta à des Traités de Morale, ou à des ſpéculations métaphyſiques, un langage que l'on eût condamné, par-tout ailleurs, comme celui du fanatiſme. *J'ai vécu*, diſait l'un *; *j'écris de Dieu*, diſait faſtueuſement l'autre **; *jeune homme, prends & lis*, écrivait-il encore ***; *ô homme! écoute, voici ton hiſtoire*, s'écriait un troiſieme ****.

Ce ton d'inſpiration dans les uns, d'emphaſe dans les autres, ſi éloigné de celui de la raiſon qui doute, ou de la vérité qui perſuade, révolta

---

* Voyez les *Conſidérations ſur les Mœurs*. Lorſque cet ouvrage parut, un homme d'eſprit, choqué de ce début, dit que ce n'était pas l'Auteur; mais ſon Livre mort né qui diſait: j'ai vécu.

** Les *Penſées Philoſophiques*.

*** Le Livre obſcur intitulé : *Penſées ſur l'interprétation de la Nature*.

**** Le *Diſcours ſur l'inégalité des conditions*.

quelques gens ſenſés. En examinant de près des ouvrages qui promettaient de ſi grandes choſes, ils trouverent que les uns étaient ſervilement copiés de Bacon, ſans que l'on ait jugé à propos d'en prévenir le Public, & que d'autres ne contenaient que des penſées mille fois rebattues; mais rajeunies, ou par un tour épigrammatique & de mauvais goût fort à la mode aujourd'hui, ou par un certain ton d'audace bien propre à ſéduire les ſimples.

On donna de nouvelles définitions de quantité de choſes déja très-bien définies. On affecta, pour jouer la conciſion & le ſtyle nerveux, d'embrouiller ce qui était clair. On confondit tous les genres, & cet étrange bouleverſement dans les idées & dans le ſtyle parut à quelques eſprits vulgaires la preuve d'un ſiecle abondant en génies lumineux & hardis, digne d'être appellé *ſiecle philoſophique*.

On déclara que l'*on eſtimait très-peu le Public* *; que l'on n'écrivait plus pour lui, & que *des penſées qui pourroient n'être que mauvaiſes, ſi elles ne plaiſaient à perſonne, ſeraient déteſtables, ſi elles plaiſaient à tout le monde* **. On oublia que, malgré ce petit nombre de connaiſ-

* L'*Epitre au Public* à la tête du *Conte d'Acajou*.

** Les *Penſées Philoſophiques*.

ſeurs tant de fois exagéré, le meilleur livre eſt, à la longue, celui qui eſt le plus répandu, où ſe trouvent des beautés proportionnées à toutes les claſſes des lecteurs, des connaiſſances utiles à tous les hommes; en un mot, qui contient le plus de vérités univerſellement entendues & ſenties. C'eſt-là ce qui diſtingue nos bons ouvrages du ſiecle de Louis XIV, & la très-petite quantité de ceux qui leur reſſemblent.

Le Public fut donc outragé dans des Préfaces. On témoigna beaucoup d'indifférence pour cette ſublime chimere que l'on appelle *gloire*, & cependant on écrivait, on cabalait, & l'on tâchait de ſe rendre intéreſſant en affectant de s'attendre à des perſécutions qui n'arriverent point. Mais il eſt ſi doux de jouer le mérite perſécuté, ou prêt à l'être ! On ſe rend ſi conſidérable, en renonçant à la conſidération! Ce charlataniſme a quelque choſe de ſi ſéduiſant pour ce même Public que l'on mépriſe ! Il eſt ſi naturellement dupe de tous ces ſtratagêmes, qu'en vérité ces Meſſieurs ont prouvé que leur indifférence pour lui ne les avait pas empêchés de bien étudier ſa nature, & les moyens de le ſubjuguer.

Comme il eſt des Grands qui ſont *peuple*, il fallut bien auſſi leur dire des vérités dures, & rappeller cette puérile & dangereuſe queſ-

tion de l'égalité primitive. Il eſt des gens du caractere des femmes Moſcovites, qui n'aiment que lorſqu'elles ſont battues. Cette manœuvre fit encore ſon effet, & quelques Grands accorderent de la conſidération, préciſément parce qu'on leur en refuſait. C'eſt une nouvelle preuve de la vieille maxime : que, pour réuſſir dans le monde, le choix eſt aſſez indifférent entre la flatterie & l'audace.

On était inſenſible à la gloire ; cependant on formait des partis, même pour des bouffons ; & tandis que l'on affichait une égale inſenſibilité pour la critique que l'on affectait de mépriſer, on ſollicitait des ordres pour l'interdire à ceux qui l'exerçaient avec le plus de ſuccès. On tâchait de donner le change au Public, en réuniſſant ſous une même idée les noms de critique, de ſatyre, de perſonnalité, de libelle ; à force de crier à la perſécution, on devenait effectivement perſécuteur, & l'intolérance, incommode par-tout ailleurs, allait ſe placer dans le ſanctuaire des Muſes.

Quelques perſonnes éclairées riaient de voir des Philoſophes qui auraient dû pardonner des libelles, montrer un amour propre ſi délicat, ſi ſuſceptible, & s'efforcer cependant de maſquer leur reſſentiment & leur crainte ſous l'apparence du mépris.

Leur ſenſibilité ſe trahiſſait quelquefois tout-à-fait. Venait-on, par exemple, à revendiquer pour Bacon le plan de l'Encyclopédie, il paraiſſait une petite Lettre contre le Journaliſte de Trévoux ; mais mille fois plus ſanglante, plus amere, plus atroce, que tant de critiques que l'on eſſayait de rendre odieuſes, & qui ne l'étaient point *.

Souvent même on ne ſe contentait pas de ces réponſes injurieuſes à de bonnes raiſons. On ſe mettait, ſans néceſſité, au rang de ces mêmes critiques ſi mépriſés, & l'on prêtait ſa plume à un Peintre pour diſputer à un homme ** vraiment reſpectable le fruit de ſes recherches, la découverte d'un ſecret des Anciens deviné ſur un paſſage obſcur de Pline, le ſecret de la peinture encauſtique. Mais toutes les idées des choſes variaient au gré de ces Meſſieurs.

Ce qui indiſpoſait le plus ce petit nombre de perſonnes ſenſées, qui dans le ſilence péſent & apprécient les réputations, c'était cette eſpece de thrône littéraire que ces Meſſieurs s'érigeaient, & la convention ſourde qui tranſ-

---

* La *Lettre au P.* Berthier.

** M. le Comte de Caylus.

pirait de leur ſociété dans le monde, & qui voulait dire :

Nul n'aura de l'eſprit hors nous & nos amis.

On commença d'abord par s'arroger le droit de louer tous les grands hommes ; mais de maniere à faire croire que l'on avertiſſait le Public de les admirer. Liſez l'Eloge de M. de *Monteſquieu*, il y regne un ton qui révolte. C'eſt moins l'expreſſion de l'admiration publique, qu'un ordre à la nation de croire au mérite de cet illuſtre Ecrivain ; lui, qui tempérait par ſa ſimplicité ce que la ſupériorité de ſon génie pouvait avoir de trop humiliant pour le reſte des hommes.

On parle beaucoup dans ce Panégyrique d'un petit nombre de Cenſeurs qui s'éleverent contre l'immortel ouvrage de *l'Eſprit des Loix*, qui pouvait effectivement eſſuyer quelques critiques, puiſqu'enfin l'Auteur était homme ; mais on n'exagere ces critiques, que pour ſe placer, modeſtement, dans *cette partie du Public qui forme, à la longue, les jugemens de la poſtérité.* On ne dit pas un mot de ce cri général qui s'éleva en faveur de cet ouvrage dès l'inſtant de ſa naiſſance. On ſe tait ſur quantité de gens * de Lettres qui, dans ce

* S'il eſt jamais permis de ſe citer, je répondis moi-

moment-là même, écrivirent avec ſimplicité, à l'occaſion de ce monument de génie, des choſes que ces Meſſieurs ont redites avec faſte. Il fallait bien humilier de pauvres Critiques qui ont eu le malheur de remarquer auſſi quelques fautes dans les Ecrits de nos Philoſophes, & laiſſer ignorer des jugemens qui avaient dévancé leurs éloges, pour ſe conſerver un air d'arbitres de la littérature, & de dépoſitaires des ſceaux de l'immortalité.

S'ils parlaient d'un autre homme bien ſupérieur encore, parce qu'il eſt plus univerſel, ils ſe faiſaient les Députés de la Nation auprès de lui. *Nous rappellerons à M. de* Voltaire, *diſaient-ils, au nom de la Nation, les engagemens qu'il a pris avec nous* *.

Il fallait louer pour obtenir des éloges. Eh! comment ne pas louer un Voltaire, un Monteſquieu, un Rameau, qui depuis.... Ces Meſſieurs l'admiraient alors; c'était avant la *Lettre ſur la Muſique Françaiſe.* Mais à quoi le Public ne s'attendait pas, c'eſt à ce refrein de louanges faſtidieuſes que ces Meſſieurs ſe ren-

même, en 1751, à quelques critiques qui avaient paru contre cet ouvrage célebre, & l'Auteur voulut bien m'en témoigner ſa reconnaiſſance.

* Voyez la Préface du tome IV. de l'*Encyclopédie.*

voyent les uns aux autres, & à ces Brevets de célébrité qu'ils se distribuent tour-à-tour dans leurs ouvrages.

Le Philosophe de Geneve donnait-il ce Livre où il met l'homme au rang de la brute: *ah! si l'on eût fait voyager*, disait-il, des hommes tels que les MONTESQUIEU, *les* DUCLOS, &c. *chez les Hurons ou chez les Iroquois, combien de merveilles ils nous auraient apprises* *! Cet éloge lui était exactement rendu dans la premiere brochure de ces Messieurs; & avec beaucoup de mérite, ils ne laissaient pas de rappeller une Fable très-plaisante & très-connue ** : tant un seul ridicule peut nuire même à des talens supérieurs.

Le Public n'était pas moins excédé d'un autre refrein qui menaçait de devenir éternel. Comme ces petites Lunes que le Télescope a fait découvrir, & qui sont emportées par le tourbillon d'une grande Planette, il est dans le Tourbillon de ces Messieurs un Essain de petits *Sous-Philosophes* qui pensent de bonne foi participer à leur célebrité, & qui sont dans le parti ce que des enfans perdus sont dans une armée. Ces Insectes Philosophiques,

* Voyez le *Discours sur l'inégalité parmi les hommes*.

** C'est la fable V. du Livre XI. de La Fontaine.

que l'on pourrait encore comparer à ces pailles qui s'amaſſent autour d'un corps électrique, ſe jettent quelquefois dans la mêlée au nom de leurs Maîtres ; ils perdent le ſentiment de leur nullité par l'appui auquel ils ſe ſentent attachés, & prennent leur bourdonnement pour du bruit. Diviſés en deux bandes, ils partageaient Paris entr'eux, & ſemblaient former un Motet à deux Chœurs. On entendait d'un côté *l'heureux ſiecle qui a produit la Henriade & l'eſprit des Loix !* & de l'autre ; *l'heureux ſiecle qui a produit cet immortel Dictionnaire de l'Encyclopédie !* Ces trois ouvrages *, dans un degré bien différent, feront ſans doute l'éloge de leurs Auteurs ; mais ſi le dégoût des bonnes choſes eſt quelquefois naturel, ce ſerait peut-être à cette maniere de les préſenter qu'il faudrait s'en prendre. A combien de rôles ſinguliers n'expoſe pas ce prétendu mépris de la gloire, qu'il faut cependant concilier avec les intérêts de l'amour-propre !

Enfin ce peuple, cette multitude, ce vulgaire, qui pourtant a quelquefois les yeux aſſez perçans, crut entrevoir que ces Meſſieurs avaient trouvé le ſecret de ramener tout à

---

* Le premier, ſurtout, qui a vengé la France des reproches de ſtérilité que lui faiſaient les autres Nations.

eux dans des ouvrages mêmes qui ſemblaient faits pour louer les autres. On était, par exemple, ſurpris de rencontrer dans l'éloge de M. de Monteſquieu celui d'un Peintre célebre * loué préciſément ſur ſon attention à conſerver à la poſtérité la figure des grands hommes; mais on ſe rappella que certains Philoſophes s'étaient faits peindre; on ſe rappella l'éloge plus délicat que le même Peintre avait fait de l'*Encyclopédie*, en plaçant cet ouvrage dans un tableau ſous les yeux de cette Protectrice des Arts, digne de réunir à la fois les attributs de Minerve & des Graces; & l'on crut retrouver cette navette de louanges données & rendues.

Un autre éloge d'un grand Prince ** inconſidérément amené aux dépens de toute une Nation ***, laiſſait douter encore s'il en rejailliſſait plus d'éclat ſur le Souverain que ſur le Philoſophe qu'il a penſionné. Ce n'eſt pas aſſurément que l'on croye la reconnaiſſance au-deſſous d'un Philoſophe; ni que, d'après certains écrits, on imagine que l'Hiſtoire des Bienfaiteurs ajouterait un beau Chapitre à celle

* M. de la Tour.

** Le Roi de Pruſſe.

*** L'Allemagne.

des Tyrans. Mais on voudrait que l'on évitât cette reconnaiſſance faſtueuſe, qui a plutôt l'air d'annoncer le bienfait qui honore, que le ſentiment modeſte d'un cœur pénétré.

Vous ne croirez pas, Madame, (ce que vous entendrez bientôt dire ſans doute) que quelques-unes de ces vérités ſoient échappées par l'envie de nuire, ou par cette baſſe jalouſie qui naît du ſentiment de ſa médiocrité. On reſpecte ſincérement les talens & les écrits vraiment eſtimables de quelques-uns de ces Meſſieurs. On voudrait plus, on ſouhaiterait de les aimer. On leur eût peut-être accordé tout naturellement ce qu'ils n'obtiendront jamais pour avoir tenté de l'uſurper. Ce ne ſont ni les cabales, ni l'enthouſiaſme, ni le manege, ni l'audace, ni la ſingularité, qui donnent aux réputations cet éclat durable qui s'accroît par les tems. Tel homme élevé trop haut par de petites intrigues, a fini par n'être pas même placé dans ſon rang.

On ne diſputera point à ces Meſſieurs que le projet de l'Arbre Encyclopédique des connaiſſances humaines, ne fût une idée ſublime digne d'être miſe en œuvre par eux, puiſqu'ils l'ont découverte dans Bacon, & qu'ils n'ont pas été effrayés d'un travail immenſe, & peut-être utile. Mais on ſe réſerve la liberté

de penser qu'un Dictionnaire, quelque bon qu'il puisse être, ne fut jamais un ouvrage de génie.

La juste réputation de quelques-uns des Chefs de cette grande entreprise, ne donnera pas le moindre degré de valeur à ces Listes d'éloges de leurs Associés qu'ils impriment à la tête de chacun de leurs volumes.

On ne les croira point les dispensateurs de l'immortalité, & certains noms, pour être cités avec honneur, ou dans quelques Préfaces, ou dans quelques articles de leur Dictionnaire, ne seront point pour cela réputés à l'abri des injures du tems; de même que certains Auteurs qu'ils n'aiment point, pour raisons, & dont ils disent & écrivent le plus de mal qu'ils peuvent, ne seront point pour cela ensevelis dans l'obscurité où ils croyent bonnement les plonger.

Il sera permis de trouver des fautes, même dans ce grand Dictionnaire qui est leur ouvrage de prédilection, & de ne pas croire, par exemple, sur leur parole, que les Cerfs * atteignent, au bout d'un certain tems, l'âge de raison, &c. &c. &c.

---

* Voyez le Dictionnaire Encyclopédique, Article *Cerf.*

LETTRE SECONDE

LE FILS NATUREL.

Fabula nullius veneris, ſine pondere & Arte.
Horat.

AVIS.

Ces obſervations ſur une Piece qui ne fut ſinguliere, que par l'emphaſe avec laquelle elle fut annoncée, précéderent de quelques mois tous les écrits qui parurent à ſon occaſion.

L'Auteur de cette Lettre ne ſerait pas cru, s'il rappellait à préſent les propos ſurprenans que l'enthouſiaſme rendait alors très-communs. Phédre, Athalie, Alzire, *n'étaient rien au prix de ce phénomene que dans quelques maiſons on appellait* le Livre *par excellence.*

On invite ceux qui pourraient douter de ces étranges Anecdotes, à lire ſeulement ce que l'Auteur de cette Piece écrivait lui-même dans les Réflexions qui terminent ce rare ouvrage: alors tout paraîtra vraiſemblable.

SI Meſſieurs de l'Encyclopédie s'étaient bornés, Madame, à leurs travaux philoſophiques: plus

plus admirés que lus : mais placés dans leur véritable ſphere, environnés de leurs ſavantes ténebres, ils pouvaient, ſans doute, parvenir à la conſidération dont ils ſemblent ſi jaloux. Quelques articles de leur Dictionnaire, toujours préconiſés d'avance, ſuffiſaient à leur réputation, & perſonne n'eût ſongé à leur diſputer une gloire achetée par tant de volumes, & miſe en quelque ſorte à couvert ſous leur immenſité

Eh! qui ne les eût point appréciés à leur gré? Comment ne les pas croire ſur leur parole? Ils ont opéré tant de prodiges avec la ſimple méthode de ſe donner pour ce qu'ils veulent être, & d'aſſocier modeſtement à ce privilege quiconque a la bonté de penſer comme eux! La raiſon y a ſi viſiblement gagné, l'honnêteté, les mœurs ont fait de ſi grands progrès, le ſiecle enfin a pris un eſſor ſi ſublime, que nous avons vu tout-à-coup des femmes qui dans leur jeuneſſe liſaient des Contes de Fées, & des importans qui ne liſaient rien; ſe mettre à portée de faire Secte avec ces Meſſieurs; ſe réveiller Philoſophes; protéger l'Encyclopédie & la juger; décider de tout avec tant de fineſſe; analyſer le ſyſtême moral, l'*utile*, le *beau*, l'*honnête*, avec tant d'intelligence; remplacer de vieux préju-

gés par de ſi plaiſans paradoxes, l'ancienne ignorance par un pédantiſme ſi délicat ; débrouiller avec tant de ſuccès le cahos de la Métaphyſique ; raiſonner ſi deſpotiquement & ſi juſte ; devenir en un mot des *Etres* ſi décens, ſi profonds, ſi univerſels, que Diogene, les yeux bandés, trouverait ici plus de Philoſophes, plus de Sages, qu'il ne fit de pas inutiles avec ſa lanterne pour en chercher un dans Athenes.

D'où naiſſent dans la Littérature tant d'hommes nouveaux ? On ne les ſoupçonnait pas. Qui les a jettés dans le monde ? Où ſont leurs preuves ? Quelques brochures ignorées ? Mais la célébrité coûterait-elle aujourd'hui ſi peu ? Comment donc ces *petits Prophetes* ſe ſont-ils établis Juges dans Iſraël ? Voici leur ſecret. Ecoutez & profitez, Auteurs infortunés, que vingt ans de travaux obſcurs n'ont point encore tirés de l'oubli. Sortez de vos Cabinets ; devenez Encyclopédiſtes ; attelez-vous au Char de la nouvelle Philoſophie ; colportez ſeulement quelques ouvrages de ces Meſſieurs ; rompez des lances, & faites confeſſer aux paſſans que le *Fils Naturel* eſt un chef-d'œuvre, une merveille, une découverte plus précieuſe au Monde Littéraire, que ne le fut à l'Europe celle de l'Amérique ; & vous voilà célebres ; im-

mortels, & peut-être un jour Académiciens.

Vous pourrez, à la vérité, en impoſer plus difficilement ſur cette Piece que ſur les autres productions de ces Meſſieurs. Il n'eſt point ici queſtion de ces rapports ſecrets & cachés que toutes les ſciences peuvent avoir entr'elles ni de ces méditations abſtraites & profondes où l'imagination plane à vuide & s'égare impunément dans le rien. C'eſt un ouvrage de goût, ſoumis aux lumieres de tout le monde, fait pour la repréſentation, ſi l'on en juge par les noms des Acteurs imprimés avec ceux des Perſonnages, & par quelques flatteries adreſſées de tems en tems aux Comédiens *. Le droit de critiquer, de ſiffler même, eſt ici par conſéquent dans toute ſa force. N'importe ; ne vous découragez point : vous ſerez appuyés, ſoutenus par une infinité de perſonnes de toute condition, qui ont

* Pages 181. & 182. où le Philoſophe *Dorval* avoue qu'il a voulu être Comédien, & qu'il le ſerait demain, ſi on lui répondait du ſuccès. Page 183. il les compare à des Prédicateurs, & voudrait aller fonder, loin de la Terre, au milieu des flots de la Mer, un petit peuple d'heureux, qui n'auraient d'autres Miniſtres que des Comédiens, & d'autres Sabbaths que des Spectacles.

NB. Que la Piece fut préſentée en effet à quelques Comédiens, qui n'en connurent pas le mérite.

bien voulu compromettre leur jugement dans l'ef-pérance de quelques éloges promis ou déjà don-nés. Vous ferez aggrégés à ce petit troupeau qui fe connaît à tout, *que la Nation honore, & que le Gouvernement doit protéger plus que jamais* *. On impofera filence à quiconque oferait vous contredire, &, comme l'a dit un vrai Philofo-phe, on intéreffera les Dieux dans la guerre des rats & des grenouilles. S'il en revient quelque ridicule à la Nation, il fe trouvera des plumes toutes prêtes pour répéter en mille manieres que l'attention du Gouvernement doit fe porter, non pas à faire fleurir les Lettres en général, ni à leur conferver quelque liberté; ce qui ferait trop fimple : mais à protéger exclufivement tels ou tels Elus, telle ou telle Secte, comme fi la vérité pouvait en faire, & s'appuyait jamais du manege & de l'intrigue.

Pour moi, Madame, que la célébrité ne tente pas, au point de me faire déroger au fens com-mun; moi qui penfe de bonne foi que l'efprit humain a fes bornes, & qu'il eft un terme au-quel néceffairement il s'arrête; moi qui regarde la fureur d'innover comme une marque déjà trop fenfible de décadence, & qui crois difficilement

---

* Page 103.

aux nouvelles découvertes dans un ſiecle où des hommes qui s'appellent eux-mêmes * des hommes de génie, ne ſont occupés que d'un Dictionnaire; moi à qui cette manie de traiter en abrégé toutes les ſciences ne paraît propre qu'à faire des demi-ſavans & à diſpenſer de recourir aux ſources; moi, Madame, enfin qui ſuis fortement convaincu que dans un ſiecle où l'on penſerait beaucoup, on travaillerait moins ſur ce que les autres ont penſé; que l'on y verrait plus de productions & moins de Légiſlateurs : j'en demande pardon à ces Meſſieurs; mais le ſentiment de M. Diderot ne balance point du tout à mon égard celui de M. de Voltaire. Je crois, avec ce grand homme, ſi capable d'en prévoir & d'en éloigner le moment, que preſque tous les genres de Littérature ſon épuiſés, & qu'il reſte peu de choſes à faire, même au génie. J'ai pour moi l'expérience de tous les ſiecles où l'on a vu les Arts fleurir, & tomber après de certaines périodes. Il me ſemble, Madame, que depuis long-tems nous ſommes fort loin d'atteindre nos grands modeles, & j'ai la faibleſſe d'en conclure que vraiſemblablement nous ne les ſurpaſ-

* Page 275. Des hommes de génie ont ramené de nos jours la Philoſophie du monde intelligible dans le monde réel, &c.

ſerons jamais. Le *Fils Naturel* me confirme encore dans cette penſée. En effet quelle Piece! Qu'elle ſerait au-deſſous de la critique, ſi le nom de l'Auteur n'y donnait un certain poids, ſi toute la Secte ne s'était pas réunie pour l'élever aux dépens des plus belles productions de l'eſprit humain, & s'il ne devenait important d'affaiblir enfin le crédit d'une cabale puiſſante!

Peut-être tant d'efforts en faveur de cette Piece ne ſont-ils, Madame, qu'un aveu de ſa médiocrité. Les enfans les plus diſgraciés ſont quelquefois les plus chéris. Mais il eſt tems d'analyſer cette merveille.

Je crois entrer dans une place publique; je vois une foule de peuple qui ſe précipite tumultueuſement autour d'un Théâtre. J'entends une voix bruyante: » Accourez, paſſans, jeu- » nes Médecins, écoutez. Vos *Vernage*, vos » *Lorry* *, ſont d'habiles gens, ſi vous vou- » lez; mais ils ont fait trop de progrès dans » l'Art de guérir; il faut reſter au-deſſous » d'eux, ou quitter leur Méthode. Venez à » moi, j'ai des ſecrets univerſels dont je fais » bon marché, « Je m'approche & j'apperçois un Charlatan qui montre un ſinge, & qui diſtribue quelques boëtes d'orviétan.

* Célebres Médecins.

La comparaiſon pourra faire ſourciller nos Philoſophes, & j'avoue qu'à beaucoup d'égards elle ſerait injuſte ; mais ici c'eſt un tableau fidele. Auſſi pourquoi ces Meſſieurs ſont-ils ſortis de leur genre ? Ils ne ſont pas heureux en Comédies, ni même en Romans. L'Auteur du *Fils Naturel* en a donné un où la Philoſophie s'était encore plus compromiſe. Elle eut beau ſe traveſtir en courtiſanne, elle n'étrenna point.

La Comédie, au contraire, prend ici le maſque le plus décent & le plus grave. Les perſonnages ſont fondus dans un même moule, & ſont tous des *Êtres* ſérieux, moraux, & métaphyſiques. L'*humanité*, les *mœurs*, la *Vertu*, le *goût de l'ordre*, &c. ces mots combinés en mille manieres, répétés en lieux communs, à chaque ligne, cette ſuperfétation philoſophique tient ici lieu d'intérêt, de ſtyle, & même d'eſprit.

Qu'eſt-ce en effet, Madame, que cette burleſque Pantomime du Théâtre, ſi fidélement notée à toutes les pages de la Piece, dans un jargon où la langue eſt ſi cruellement outragée ? » Après un moment de ſilence, *Dorval* » ſe leve ; *mais avec peine.* Il s'approche *lentement* d'une table ; il écrit *quelques lignes* » *pénibles* ; mais *tout au travers de ſon écri-*

» *ture*, arrive *Charles* en criant, &c. Et ce ſont-là les expreſſions de M. Diderot! Qu'eſt-ce qu'un homme qui ſe couvre le viſage *avec ſes mains, qui eſt comme un fou, qui va, qui vient, qui s'arrête, qui ſoupire de douleur, de fureur, s'appuye les coudes ſur le dos d'un fauteuil, la tête ſur ſes mains, & les poings dans ſes yeux, qui pouſſe l'accent inarticulé du déſeſpoir?* & c'eſt-là ce que M. Diderot appelle des tableaux!

Qu'eſt-ce qu'un Clairville qui paraît *ſur un canapé* dans l'attitude d'un homme déſolé, & qui enſuite ſe leve & s'en va *comme un homme qui erre?*

Qu'eſt-ce enfin qu'un vieillard qui vient à la fin de la Piece, ſe faire reconnaître de ſes enfans, qui s'approchent de lui *gravement*, à qui il *impoſe les mains* en verſant des larmes de plaiſir, & s'eſſuyant les yeux *avec ſa main?* Qui croirait, Madame, que c'eſt-là le ſecret de cette merveilleuſe Pantomime, que l'Auteur nous annonce comme une découverte? Ces puérilités, priſes à la lettre, ne feraient-elles pas de notre ſcene un ſpectacle digne de *Bedlam* *?

C'eſt pourtant ce tableau d'un vieillard qui

---

* Les Petites-Maiſons de Londres.

reconnaît ses enfans, & *qui leur impose les mains*, que M. Diderot trouve d'un intérêt si touchant, qu'il assure que l'on ne pourrait qu'à peine en soutenir la Représentation. Vous connaissez trop bien, Madame, & le Théâtre & notre Littérature pour ignorer que rien n'est plus vulgaire que ces sortes de reconnaissances. Il en est peut-être trois ou quatre de génie dans nos Auteurs Dramatiques, & le succès qu'elles ont eu a tellement affriandé (si j'ose employer ce mot) le Troupeau servile des imitateurs, elles sont devenues si fréquentes, qu'il faut les regarder à présent comme un de ces lieux communs que le bon goût doit proscrire & reléguer à jamais dans la poussiere des Colleges. D'ailleurs où ne trouverait-on pas le modele de ce Vieillard tombé des nuës pour reconnaître ses enfans. Une situation toute pareille termine, si je ne me trompe, la Piece de *Cénie* Nous en avons cent exemples, ou dans nos Tragédies, ou dans nos Romans ; & ce qui prouve le plus la petitesse du moyen, c'est qu'il a réussi non-seulement aux Auteurs célebres qui s'en sont servis en hommes de génie, mais aux Ecrivains les plus médiocres.

Rien de plus facile en effet que d'exciter un attendrissement momentané par des tableaux de cette espece, amenés presque tou-

jours aux dépens de la vraiſemblance, & rien de plus inſipide ſur-tout dans ces tragédies bourgeoiſes qui ne peuvent être ſoutenues, comme la grande Tragédie, de la magie des grandes paſſions, de l'illuſion du merveilleux & de la pompe du ſtyle.

Cette machine n'eſt pas le ſeul moyen trivial auquel l'Auteur ait eu recours. Vous vous rappellerez, Madame, quelle fut notre ſurpriſe en ne trouvant dans ſa Piece que de ces reſſorts uſés & rebattus juſqu'au dégoût. Elle redoublait encore au ton de confiance des réflexions qui terminent l'ouvrage, & qui feraient penſer, ou que M. Diderot n'eſt pas ſincere, ou qu'il n'a pas la moindre idée du genre qu'il a voulu traiter.

Auteurs que l'émulation excite, ne faites pas, comme on ſemble vous le preſcrire, des Comédies ſérieuſes, ou des Tragédies domeſtiques. Peignez ſeulement les paſſions que vous avez ſenties; exprimez-en toute l'énergie; que chaque ſpectateur retrouve ſon propre cœur dans vos perſonnages; que ſur-tout ils ne diſent dans la ſituation où vous les repréſentez que ces choſes ſimples qu'une même ſituation arracherait à tous les hommes; mais qu'ils les diſent avec nobleſſe; & les applaudiſſemens vous attendent. Voyez *Mérope*, qui croit re-

trouver quelques traits de ſon fils dans un malheureux qu'on lui préſente. Qui n'imaginerait s'exprimer comme elle? C'eſt la nature dans ſa plus grande naïveté ; mais qu'elle eſt ſublime !

Tendons à ſa jeuneſſe une main bienfaiſante;
Il ſuffit qu'il ſoit homme & qu'il ſoit malheureux.
Mon fils peut éprouver un ſort plus rigoureux.
Il me rappelle *Egiſte*, *Egiſte* eſt de ſon âge;
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, & par-tout rebuté,
Il ſouffre le mépris qui ſuit la pauvreté, &c.

Si *Mérope*, à la place de ces expreſſions ſi vraies & ſi touchantes, analyſait ſa compaſſion pour cette infortuné; ſi elle diſait, *qu'une ame tendre n'enviſage point le ſyſtéme général des Êtres ſenſibles, ſans en déſirer fortement le bonheur* *, n'entendez-vous pas le bruit des ſifflets s'élever de tous côtés, & pourſuivre l'Héroïne Métaphyſicienne juſques dans les couliſſes ?

Quelle ingrate organiſation, Madame, que celle de ces gens qui vont chercher ſi loin, au lieu des mouvemens que leur indiquerait leur propre cœur, de froides moralités, enfi-

---

* Page 104.

lées faſtidieuſement les unes aux autres, & qui, dans un ouvrage où la converſation devrait être imitée, terminent ſymétriquement chaque phraſe par une ſentence, ou par une épigramme. Je vous en rapporterais cent exemples dans la Piece que j'examine, ou plûtôt, elle n'eſt, d'un bout à l'autre, qu'un tiſſu de ces vicieuſes ſuperfluités. Qui s'exprima jamais, en effet, comme *Dorval*, ou comme *Conſtance*? Eſt-ce donc dans le tumulte des paſſions, que l'on differte ſur les notions du juſte & de l'injuſte; ſur *ce goût de l'ordre plus ancien dans nos cœurs, qu'aucun ſentiment réfléchi* * ? Doit-on rechercher dans une action théâtrale, *ſi c'eſt ce goût qui nous rend ſenſibles à la honte, & ſi la honte nous fait redouter le mépris?* Enfin eſt-ce la place de ces maximes lancées avec tant de confiance, & qui, toutes priſes à part, auraient beſoin d'être éclaircies ou prouvées?

Quel eſt donc cet abus inſenſé de vouloir traveſtir tous les hommes en Philoſophes, & quels Philoſophes encore! La vraie Philoſophie n'eſt-elle pas depuis long-tems au Théâtre? Ne ſuffit-il pas d'inſtruire par l'action, ſans l'enſevelir ſous un fatras de déclamations pédan-

* Page 101.

tesques, aussi tristes qu'elles voudraient être sublimes ?

Voilà donc, immortel Corneille, tendre Racine, divin Moliere, ce que l'on se propose de substituer à vos savantes productions ! Ce n'est plus une femme agitée par une passion malheureuse & coupable, que les remords déchirent dans le sein même de cette passion ; tableau si touchant & si vrai de nos faiblesses & de leurs ravages. Ce ne sont plus ces chefs-d'œuvre du *Misanthrope* & de l'*Avare*, tableaux non moins frappans des ridicules que nous avons sous les yeux. Ce sont des *Dorval*, des *Constance* que l'on va nous donner. Mais dans quelle société trouvera-t-on le modele de ces êtres de raison, de ces Philosophes en cornettes, dont on veut affubler nos Théâtres ? Qui n'irait s'ensevelir dans quelque désert, si des *êtres* de cette nature devenaient jamais communs parmi nous ? L'Auteur a-t-il voulu, en nous peignant tous ces personnages vertueux avec faste, en leur prêtant des caracteres qu'il croit si parfaits, des mœurs si graves, a-t-il voulu, dis-je, nous représenter tels que nous devrions être, & remplacer la piquante vérité de la Nature par ces romans fastidieux du cœur humain ? Voici ce que lui répondrait le célebre Rousseau.

Eh! ventrebleu! Pédagogue infidele,
Décris-nous-en l'Hiſtoire naturelle.
. . . . ;
Expoſe-nous nos délires frivoles,
En actions, & non pas en paroles;
Et ne viens plus m'embrouiller le cerveau
De ton ſublime auſſi triſte que beau.
L'Art n'eſt point fait pour tracer des modeles,
Mais pour fournir des exemples fideles
Du ridicule & des abus divers
Où tombe l'homme en proie à ſes travers.
Quand, tel qu'il eſt, on me l'a fait paraître,
Je me figure aſſez quel je dois être.
Sans qu'il me faille affliger en public
D'un froid Sermon paſſé par l'alambic.
Loin tout *Auteur* enflé de beaux paſſages,
Qui ſur lui ſeul moulant ſes perſonnages,
Veut qu'ils aient tous autant d'eſprit que lui,
Et ne nous peint que ſoi-même en autrui, &c.

Ne croirait-on point, Madame, que ce Légiſlateur du goût avait prévu l'ouvrage dont je vous parle; & s'il ne l'a point prévu, de quel front oſe-t-on nous donner, comme une découverte, ce genre ſérieux déjà connu dans l'ancienne Rome, mais traité par des mains habiles, & tant de fois ébauché ſans ſuccès parmi nous.

Ce n'eſt pas que je prétende exclure d'une Comédie ces Scenes intéreſſantes où le cœur eſt ému par la naïveté des paſſions, & par des ſituations naturelles & touchantes. Loin de nous

l'idée de borner nos plaiſirs. Il eſt dans Térence des Scenes qui arrachent des larmes. Il en eſt dans l'*Enfant Prodigue* qui équivalent preſque à tout ce que M. de Voltaire a donné de plus pathétique au Théâtre. Mais qu'alors l'intérêt naiſſe, non pas d'un échaffaudage romaneſque & ſans vraiſemblance, non pas de ces lieux communs rajeunis, & qui ne doivent plus trouver place que ſur des écrans; mais de ces événemens ordinaires dans la vie, que les ames ſenſibles ſavent ſaiſir, & rendre avec le coloris qui leur convient.

M. Diderot, en indiquant à chaque page le jeu pantomime de ſes Acteurs, & tous les endroits où les perſonnages doivent pleurer, frémir, ou *pouſſer l'accent inarticulé du déſeſpoir*, penſe-t-il avoir rempli ſon objet par ces indications frivoles? En ferait-il beſoin ſi l'objet était rempli? Tout Comédien, tout lecteur ne ſe ſentirait-il pas ému, ſans qu'on l'avertît qu'il doit l'être? N'eſt-ce pas reſſembler à ce peintre dont parle Sancho, qui croyait avoir peint un coq, lorſque ſous une figure de fantaiſie; il avait écrit : *C'eſt un coq.*

Que cet Auteur n'imagine donc plus avoir fait une découverte par ce prétendu genre ſérieux, dont ſa piece lui paraît un modele. Qu'il ceſſe de l'annoncer dans ſes Réflexions avec

tant d'enthousiasme. *Mélanide*, *Cénie*, la *Gouvernante*, tous ces Romans dramatiques, aujourd'hui si communs, déposeraient trop visiblement contre lui.

N'y aurait-il donc rien d'original dans sa piece? Je vous demande pardon, Madame; & c'est précisément ce qu'il y a de plus minutieux, ou de plus mauvais. C'est ce jargon philosophique & glacial, mis toujours à la place de ce que les personnages devraient dire. C'est un Dialogue symétriquement uniforme, où tous les Acteurs se repliquent par sentences, & dès-lors ce n'en est plus un : car on n'entend nulle part de pareils entretiens. C'est un sallon où l'on doit voir un *clavecin*, *des chaises*, *des tables de jeu*; *sur une de ces tables un trictrac*, *des brochures*; *un métier à tapisseries*, *un canapé*, &c. Enfin, c'est du thé que l'on apporte & que l'on prend sur le Théâtre; ce qui serait neuf sans l'Opéra-Comique du *Chinois*. Voilà, Madame, les merveilles dont Moliere ne s'était point douté. C'est par ces détails, apparemment sublimes & philosophiques, que l'on se propose de perfectionner nos spectacles.

Une des singularités de ce chef-d'œuvre; c'est son titre. Cela s'appelle *le Fils Naturel*, on ne sait pourquoi. Vous connaissez la mar-

che

che de la piece. La condition de *Dorval* influe-t-elle en rien dans l'ouvrage? Y fait-elle un événement? Amene-t-elle une ſituation? Fournit-elle, ſeulement, un rempliſſage? Non. Quel peut donc avoir été le but de l'Auteur? De renouveller des Grecs deux ou trois réflexions ſur l'injuſtice des préjugés de naiſſance? Mais, qui ne ſait que l'homme ſage ne compte point parmi les vrais biens les hazards de la fortune?

Je vous ai dit, Madame, que tous les caracteres de cette piece ſemblaient fondus dans le même moule. En effet, nul contraſte : le vieux *Lyſimond*, *Dorval*, *Conſtance*, *Roſalie*, & juſqu'au valet *André*, ſont tous les plus honnêtes gens du monde. A peine y remarquerait-on les plus légeres différences. *Roſalie* eſt, à la vérité, un peu naïve dans ſa premiere Scene; mais dans celles qui ſuivent, elle eſt comme les autres perſonnages. C'eſt toujours M. Diderot, un Philoſophe, un Métaphyſicien, qui parle à ſa place.

Cette uniformité de caracteres eſt la ſource d'un grand défaut. Rien ne fonde l'inconſtance de *Roſalie* en faveur de *Dorval.* Entre des perſonnages ſi reſſemblans, le choix eſt impoſſible, ou l'avantage ſerait même du côté de *Clairville.* Auſſi vertueux que *Dorval*, il eſt

plus jeune, plus aimable ; sa philosophie paraît moins sombre, moins austere, moins sauvage. *Dorval*, (si l'on peut se servir de ce mot) est un pédant de sagesse, amer d'un bout à l'autre, ne parlant que de malheurs, qu'il a, dit-il, essuyés ; mais dont il ne rend jamais compte.

Cependant ce *Dorval*, ce sévere *Dorval* tient dans la piece une conduite bien inconséquente. Il semble justifier cet Aphorisme placé si convenablement dans la bouche du valet *Charles* : *Les conduites bisarres sont rarement sensées* *. En effet, pourquoi ne pas exécuter le dessein qu'il a pris de partir ? Ne doit-il pas craindre le naufrage de sa Philosophie, lui qui traite si délicatement l'amour de *Sophiste dangereux ?* Il est retenu par l'amitié, j'y consens ; mais il s'expose au risque de la trahir. Enfin ce Philosophe scrupuleux, qui analyse tous les devoirs avec la précision d'un Traité de Morale, ne laisse pas d'être faux envers *Clairville*, & plus encore envers *Constance.*

Quelles mœurs, quel ton, quel langage, Madame, que celui de cette précieuse *Cons-*

---

* *NB.* Que c'est-là une proposition d'éternelle vérité.

tance! je dis précieuse, & dix fois plus que toutes celles de Moliere. Ce n'est pas toutefois dans la déclaration d'amour qu'elle fait elle-même à *Dorval*; les précieuses y font plus de façon. Au reste ce *Dorval* est heureux en déclarations. L'ingénue *Rosàlie* lui en fait une à son tour. L'Auteur a beau vouloir justifier ces mœurs étranges * en opposant *Constance* à ces femmes perdues qui font volontiers des déclarations; je conseille toujours, même aux plus honnêtes femmes, d'attendre qu'on leur en fasse, & elles s'en trouveront bien. Les préjugés qui ont fixé les regles des bienséances entre les deux sexes, sont encore de ces préjugés que la Philosophie doit endurer.

Constance n'a pas aussi la répugnance des précieuses pour la conclusion du Roman. Elle s'occupe de bonne foi du mariage, & c'est elle qui vient presser *Dorval* de lui donner la main. Mais tout ce jargon si finement joué dans la Comédie de Moliere, est beaucoup au-dessous du sien. Relisez, Madame, relisez, si cela se peut, la longue Scene du quatrieme Acte. Tout le Dictionnaire du Néologisme ne comprendrait pas celui de cette Scene. Je la

---

* Page 130.

choiſis exprès comme le morceau que l'Auteur affectionne le plus.

Dorval convient qu'il a de la vertu, *mais* elle eſt auſtere; des mœurs, *mais* ſauvages... une ame tendre, *mais* aigrie par de longues diſgraces. Il peut encore verſer des larmes, *mais* elles ſont *rares & cruelles*... abandonné preſque en naiſſant *entre le déſert & la ſociété*, il errait depuis trente ans parmi les hommes, iſolé, inconnu, négligé, ... lorſque *Clairville* vint à lui. Mon ame, dit-il, attendait la ſienne.

Conſtance reconnait qu'il a été malheureux, mais lui repréſente que tout a ſon terme.

Nous nous ſommes, lui répond-il, *aſſez éprouvés le ſort & moi.* Il ne s'agit plus de bonheur. Il veut finir ſes jours dans une retraite. Que ces *Etres*, lui dit *Conſtance*, qui ſe meuvent dans la ſociété ſans objet, & qui l'embarraſſent ſans la ſervir, s'en éloignent, s'ils veulent: mais vous, vous ne le pouvez ſans crime. C'eſt à *Conſtance à conſerver à la vertu opprimée un appui; au vice arrogant un fléau; un frere à tous les gens de bien; à tant de malheureux un pere qu'ils attendent, au genre humain ſon ami; à mille projets honnêtes, utiles & grands, cet eſprit libre de préjugés, cette ame forte qu'ils exigent, & que vous ayez....*

Vous, renoncer à la société ! j'en appelle à votre cœur : interrogez-le, il vous dira *que l'homme de bien est dans la société, & qu'il n'y a que le méchant qui soit seul.*

Que signifie cette derniere maxime si enveloppée ou si fausse ? Qui peut être cet appui de la vertu, ce fléau du vice, ce frere de tous les gens de bien, ce pere que les malheureux attendent, cet ami du genre humain, &c. ? Est-ce un Souverain de qui le bonheur d'un grand peuple va dépendre, ou du moins son premier Ministre ? Non, c'est *Dorval*, fils naturel du négociant *Lysimond*; mais Philosophe comme M. Diderot, & tout cela par conséquent.

Dorval répete encore qu'il est malheureux. *Constance* lui répete aussi que tout a son terme. Le ciel s'obscurcit quelquefois, & si nous sommes *sous le nuage*, un instant l'a formé *ce nuage*, un instant le dissipera; mais quoi qu'il arrive, l'homme sage *reste à sa place.*

Enfin *Dorval* avoue qu'il n'est point trop *étranger à cette pente si générale & si douce qui entraîne tous les Êtres, & qui les porte à éterniser leur espece*... que dans ses accès de mélancolie il *appellait* une compagne. Et le ciel vous l'envoye, lui répond avec résignation *Constance*, qui n'est pas plus étrangere que lui

à cette pente ſi générale & ſi douce, &c.

Où ſommes-nous, Madame? Que deviennent les bienſéances? Voilà donc le langage philoſophique que doit parler l'Amour ſur nos Théâtres. C'eſt l'amour enviſagé comme le beſoin de multiplier l'eſpece, mis ſur la Scene, comme il eſt peint dans le *Tableau de l'Amour conjugal.* Oui, Madame, & c'eſt encore une des ſingularités brillantes de cet ouvrage. C'eſt l'homme ramené à l'état de pure nature, l'homme deſſiné dans le nud, qu'on nous préſente. *Je ſerais pere.... j'aurais des enfans*, dit *Dorval*.... des *enfans!*.... Il craint pour eux ce cahos de préjugés, d'extravagance, de vices & de miſere où nous ſommes jettés en naiſſant.

Vous êtes obſédé de phantômes, lui réplique la ſublime *Conſtance. L'hiſtoire de la vie eſt ſi peu connue, celle de la mort eſt ſi obſcure, & l'apparence du mal dans l'Univers eſt ſi claire**... *Dorval*, vos enfans ne ſont point deſtinés à tomber dans ce cahos que vous redoutez. Ils paſſeront ſous vos yeux leurs premieres années.... Ils tiendront de vous ces *notions ſi juſtes que vous avez de la grandeur*

* *NB*. Qu'elle n'acheve pas la phraſe par l'impoſſibilité de ſortir de ce pompeux galimathias.

& de la baſſeſſe réelles, *du bonheur véritable & de la miſere apparente.* Ils nous verront agir : ils m'entendront parler quelquefois. *Dorval, vos filles ſeront honnêtes & décentes : vos fils ſeront nobles & fiers : tous vos enfans ſeront charmans* *.

Ce ſont donc ces enfans à venir qui forment le ſujet d'une immenſe converſation. Pour comble de ridicule, le ſpectateur ſait que cette femme qui ſe propoſe ſi modeſtement de faire avec *Dorval* ces *filles honnêtes & ces fils nobles & fiers*, le ſpectateur ſait, dis-je, que cette femme qui ſe jette ainſi à la tête, n'eſt point aimée de ce *Dorval.* M. Diderot a bien raiſon de dire dans ſes Réflexions que pour les genres qu'il voudrait introduire, *il faudrait des Auteurs*, *des Acteurs*, *un Théâtre & peut-être un peuple* **. En effet, je doute que des ſauvages mêmes ſouffriſſent rien d'auſſi révoltant.

A la fin *Dorval*, apparemment pour ſe défendre d'épouſer une femme qu'il n'aime point, (car ces réflexions ne lui viennent jamais à pro-

* Voilà ce que l'Auteur croit entendre de la bouche de Mlle Clairon, & ce qu'il appelle dans ſes Réflexions, un trait ſublime.

** Page 201.

pos de *Rosalie*) se souvient de sa condition, & assure que sa fortune vient d'être réduite à la moitié. Rien ne rebute *Constance*. La naissance nous est donnée, dit-elle. Pour les besoins, ceux de la fantaisie sont sans bornes : mais les réels ont une limite. Quelque fortune que vous accumuliez, *Dorval*, si la vertu manque à vos enfans, ils seront toujours pauvres.

DORVAL.

La vertu ? On en parle beaucoup.

CONSTANCE.

C'est la chose dans l'univers la plus connue & la plus révérée. Malheur à celui qui ne lui a pas assez sacrifié pour la préférer à tout, ne vivre, ne respirer que pour elle ; *s'enyvrer de sa douce vapeur*, & trouver la fin de ses jours dans cette *yvresse*.

Je m'arrête, Madame. J'ai voulu vous analyser cette Scene pour vous donner une idée des mœurs & du style. *La douce vapeur de la vertu!* Quel langage! est-ce donc là l'ouvrage d'un siecle éclairé? Si la Nation pouvait admirer de telles inepties, ne devrions-nous pas nous regarder comme replongés dans la plus profonde barbarie?

J'ai pourtant abrégé cette Scene, & ce n'est pas, à beaucoup près, le morceau le plus négligé

de la piece. Je laisse à faire à d'autres une critique plus étendue encore que la mienne. Je vous fais grace, Madame, d'une infinité de fautes; car mes observations formeraient bientôt un volume plus considérable que l'ouvrage. Je vous l'ai dit; il serait au-dessous de l'examen sans le bruit qu'a fait l'Auteur appuyé de ses partisans. Je me contente de remarquer que le style est en général embarrassé & contraint; que les mêmes tours reparaissent fréquemment; que les pensées en sont communes & monotones comme les caracteres; qu'il y a une foule de mots parasites, tels que ceux d'*êtres*, de *préjugés*, de *vertu*, d'*accent inarticulé*, &c. qui reviennent à chaque page; que la langue y est souvent maltraitée. J'ai pu vous en donner quelque idée dans les phrases mêmes que j'ai empruntées de l'Auteur lorsqu'il établit sa merveilleuse pantomime. Il en est de purement Germaniques. Le Néologisme & l'obscurité * sont presque par-tout. Enfin je

---

* En voici quelques exemples. Page 140. *J'écris des lignes faibles, tristes & froides.*

Page 168. Je commençais à partager son transport, lorsque je m'écriai, presque sans le vouloir : *il est sous le charme.*

Page 180. On a une idée juste de la chose; elle est présente à la mémoire : cherche-t-on l'expression; on ne la trouve pas. On combine les mots de grave & d'aigu,

vous envoye, Madame, un exemplaire de la piece où vous trouverez environ deux cens notes qui tombent toutes ſur des expreſſions louches, précieuſes, déplacées, ou peu Françaiſes. Les mêmes défauts ſont, avec plus de profuſion encore, dans les réflexions.

Pour atteindre au plus grand ridicule, figurez-vous, Madame, l'Auteur dont je viens de parler contrefaiſant le Légiſlateur, & créant exprès une poétique pour louer ſon ouvrage, y faiſant modeſtement remarquer des traits de génie *, propoſant aux Auteurs de nouvelles vues, & leur promettant de la gloire s'ils les adoptent.

Ce qu'il y a de mieux, Madame, dans ces réflexions, eſt tiré mot à mot de M. de Voltaire.

---

de prompt & de lent, de doux & de fort; *mais le réſeau, toujours trop lâche, ne retient rien.*

Page 213. Nous empruntons nos idées des perſonnes avec leſquelles nous vivons... *Notre ame prend des nuances plus ou moins fortes de la leur* : mon caractere a du *refléter* ſur celui de *Conſtance*, & le ſien ſur celui de *Roſalie.*

Page 298. Un cri porté à des oreilles *dans toutes ſes nuances.*

Page 261. Un muſicien ſaiſira le cri de la nature, lorſqu'il ſe *produit violent & inarticulé.* Il en fera la baſe de ſa mélodie. C'eſt ſur *les cordes de cette mélodie* qu'il fera gronder la *foudre*, &c. &c. &c.

* Page 162.

Ce ſont des ſouhaits pour que la Nation ſe donne enfin un Théatre plus vaſte, plus étendu, où l'illuſion ſoit mieux conſervée, & qui prête à des ſituations plus fortes, plus tragiques, plus terribles. Liſez la Préface de la belle Tragédie de *Sémiramis*. Liſez dans les Mêlanges philoſophiques un Chapitre des *Embelliſſemens de Cachemire*. Liſez-en un autre intitulé : *Sur ce qu'on ne fait pas, & ſur ce qu'on pourrait faire.* Vous verrez, Madame, que M. Diderot n'a fait que tranſcrire.

C'eſt *Sylvie*, piece ſifflée il y a douze ou quinze ans, que l'Auteur propoſe comme le modele inconnu du genre ſérieux à perfectionner. Eh! pourquoi citer des modeles ſi obſcurs? N'avons-nous pas, *Cénie*, *Mélanide*, &c. L'Auteur de *Sylvie* eſt apparemment quelque Encyclopédiſte ignoré que l'on a voulu charitablement retirer de l'oubli. Ces Meſſieurs perdent ſi peu d'occaſion de ſe rappeller. Ne voilà-t-il pas que l'on cite ici le ballet du *Devin du Village* *, pour donner l'idée d'une prétendue découverte en ce genre? Eh bien, Madame, ce ballet ſi neuf, dont on prend la peine de deſſiner un plan, eſt préciſément ce que nous voyons tous les jours

* Page 279.

à nos Théatres, au point qu'en le liſant, je me ſuis trouvé compoſiteur moi-même, & que j'aurais pu dire comme le *Correge : Son pittor anche io ;* tant les idées qu'il a réveillées chez moi ſont communes.

Toutes les nouveautés que l'Auteur propoſe ſont à peu près de cette force. Il voudrait bannir la fable de l'Opera, pour y placer la vraie Tragédie ; mais n'avons-nous pas une infinité de Poëmes Lyriques où le merveilleux n'eſt qu'un acceſſoire ? La belle reconnaiſſance d'*Iphigénie* & d'*Oreſte*, les Scenes touchantes de *Sangaride* & d'*Atis*, de *Renaud* & d'*Armide*, prouvent bien que l'Auteur n'a pas eu beſoin d'exalter prodigieuſement ſon imagination * pour propoſer cette réforme.

Le célebre Métaſtaſio a enrichi la Scene Lyrique Italienne d'un grand nombre de Tragédies ; mais en attendant que nos Auteurs l'imitent, ſongeons que l'Opera Français, bien exécuté, eſt une merveille pour tous les ſens ; que tous les Arts concourent à l'embellir ; que ces chan-

---

* *Adducite mihi pſaltem*, dit l'Auteur dans l'enthouſiaſme de ſa rare découverte. Eh ! quoi ! n'avons-nous plus de muſiciens, parce que le grand Rameau a pris la liberté de relever un nombre prodigieux de bévues dans le Dictionnaire Encyclopédique ?

gemens ſubits de décorations, qui ſuppoſent un pouvoir ſurnaturel ſont le charme des yeux, & qu'il y aura de l'intérêt autant qu'il en faut dans nos Opera, toutes les fois que le merveilleux y ſera ménagé par une main habile.

Gardons-nous de croire, comme on veut nous le perſuader, que le merveilleux de l'ancienne Mythologie n'ait pas une poétique fixe & déterminée. Ces Êtres créés par les Poëtes ont un vrai caractere qu'ils doivent à l'imagination même de leurs inventeurs. *Jupiter*, *Apollon*, *Mars*, *Vénus*, les *Parques*, les *Furies*, ont leurs différences auſſi marquées que le *Miſanthrope*, le *Jaloux*, l'*Avare*, &c. & ces différences ſont fondées ſur des principes d'une convention générale dans toute l'Europe. Gardons-nous bien auſſi de confondre les immortelles fictions d'Homere, de Virgile & d'Ovide, avec l'impertinent conte de la *Barbe-Bleue*, & de dire, après l'Auteur, que dans le genre merveilleux, il n'y a pas d'ouvrage où l'on ne * *trouve quelques poils de cette barbe.* Rien ne peut affaiblir le ridicule d'une expreſſion d'auſſi mauvais goût.

Enfin l'Auteur veut que nous ayions les Tragédies bourgeoiſes. Pourquoi pas, pourvu qu'el-

---

* Page 267.

les ne reſſemblent point au *Fils Naturel?* Les Anglais en ont bien. *Mélanide* en eſt une, ou peu s'en faut. Que l'on en faſſe où le tragique domine encore davantage, j'y conſens. Mais que l'Auteur ne ſe donne point l'honneur de l'invention, & qu'il ne propoſe pas ſérieuſement dans ces Tragédies * *un lit de repos; une mere, un pere endormi; un crucifix, un cadavre*, &c. ou qu'il aille faire repréſenter ſes pieces dans ſa petite Iſle de *Lampedouſe* **.

Qu'il ne banniſſe pas nos Valets de Comédie, ſous prétexte qu'ils ſont toujours plaiſans, & que c'eſt une preuve qu'ils ſont froids ***. Ce n'eſt pas être froid que d'être plaiſant dans une Comédie, & l'Auteur nous permettra de croire que les Valets de Moliere & de Regnard valent bien ſon *Charles* & ſon *André*.

Une idée qui eſt entiérement de l'Auteur, mais qui eſt bien auſſi la choſe la plus ſinguliere que l'on ait dite, c'eſt ce qu'il appelle des Comédies *de Condition*. Juſqu'à préſent on a fait, dit-il ****, des pieces de caracteres, & les caracteres ſont épuiſés. Nous avons des

* Page 201.
** Page 182.
*** Page 148.
**** Page 262.

financiers dans nos Comédies, mais le financier n'eſt pas fait. Il y a des peres de famille au Théâtre, mais le pere de famille reſte à faire, & l'Auteur part de-là pour nous donner libéralement vingt ſujets de Comédies : *L'homme de Lettres*, le *Philoſophe*, le *Commerçant*, le *Juge*, l'*Avocat*, le *Politique*, le *Citoyen*, le *Magiſtrat*, le *Financier*, le *Grand Seigneur*, l'*Intendant*, le *Pere de Famille*, l'*Epoux*, la *Sœur*, les *Freres*, &c.

En vérité je ne ſais plus de quel nom appeller ce délire d'imagination. Si je choiſis un de ces ſujets, le Magiſtrat, par exemple, il faudra bien que je lui donne un caractere : il ſera triſte ou gai, grave ou frivole, affable ou bruſque, & ce ſera ce caractere qui en fera un perſonnage réel, qui le tirera de la claſſe des abſtractions métaphyſiques. Voilà donc le caractere qui redevient la baſe de l'intrigue & de la morale de la piece, & la condition qui n'eſt plus que l'acceſſoire. Il en eſt de même de tous les ſujets propoſés. Le projet de l'Auteur n'eſt donc qu'une chimere, & l'une des plus biſarres peut-être qui ait jamais pris naiſſance dans une tête humaine.

En honneur, Madame, je penſe que M. Diderot s'eſt moqué de nous; car il n'eſt pas poſſible qu'il ait écrit ſérieuſement ces choſes

étranges. C'eſt une expérience qu'il a voulu faire ſur le degré d'aſcendant que la qualité de Philoſophe peut lui donner ſur le Public.

Non, Madame, non. Les caractères ne ſont point auſſi épuiſés qu'il le dit. Ecoutez parler Moliere lui-même dans une de ſes Comédies. Voici comme il répond à quelqu'un qui penſait, comme M. Diderot, que les ſources du comique allaient lui manquer. Remarquez combien ce grand homme était loin de deviner les Comédies de condition. » Eh ! mon » pauvre Marquis, nous lui fournirons tou- » jours aſſez de matiere, & nous ne prenons » gueres le chemin de nous rendre ſagés par » tout ce qu'il fait & tout ce qu'il dit. Crois- » tu qu'il ait épuiſé dans ſes Comédies tous » les ridicules des hommes, & ſans ſortir de » la Cour, n'a-t-il pas encore vingt caracteres » de gens où il n'a pas touché? N'a-t-il pas, » par exemple, ceux qui ſe font les plus gran- » des amitiés du monde, & qui, le dos tour- » né, font galanterie de ſe déchirer l'un l'au- » tre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, » ces flatteurs inſipides qui n'aſſaiſonnent d'au- » cun ſel les louanges qu'ils donnent, & dont » toutes les flatteries ont une douceur fade qui » fait mal au cœur à ceux qui les écoutent? » N'a-t-il pas ces lâches courtiſans de la fa-

„ veur,

» veur, ces perfides adorateurs de la fortu-
» ne, qui vous encenſent dans la proſpérité,
» & vous accablent dans la diſgrace? N'a-t-il
» pas ceux qui ſont toujours mécontens de la
» Cour, ces ſuivans inutiles, ces incommo-
» des aſſidus, ces gens, dis-je, qui pour ſer-
» vices ne peuvent compter que des importu-
» nités, & qui veulent que l'on les récompenſe
» d'avoir obſédé le prince dix ans durant?
» N'a-t-il pas ceux qui careſſent également tout
» le monde, qui promenent leurs civilités à
» droite, à gauche, & courent à tous ceux
» qu'ils voient avec les mêmes embraſſades &
» les mêmes proteſtations d'amitié? &c... Va,
» va, Marquis, Moliere aura toujours plus de
» ſujets qu'il n'en voudra, & tout ce qu'il a
» touché n'eſt que bagatelle au prix de ce qui
» reſte *.

Eſt-il bien poſſible, Madame, que M. Diderot ne voye que des Comédies de condition où Moliere a vu ſi rapidement tant de choſes? La Philoſophie rétrécirait-elle les idées au lieu de les étendre? Moliere, à la vérité, pouvait avoir quelque génie; mais ſon ſiecle avait-il les lumieres du nôtre? De ſon tems

---

* *Impromptu de Verſailles*, Scene 3.

ſongeait-on à l'Encyclopédie ? M. Diderot n'eſt-il pas un des chefs de cette grande entrepriſe, & ce mérite ne renferme-t-il pas tous les autres ?

S'il était permis d'ajouter aux idées du grand homme que je viens de citer, je ne ſais, Madame, ſi cette Lettre n'indiquerait pas un ſujet de Comédie même aſſez piquant.

Je croirais en trouver encore un dans ce vers du *Méchant* :

Des protégés ſi bas, des protecteurs ſi bêtes,

L'homme déplacé ; l'homme fin, dont la fineſſe échoue toujours contre la naïveté d'un homme ſimple ; le faux Philoſophe ; l'homme ſingulier, manqué par Deſtouches * ; le Tartuffe de ſociété, comme on a fait celui de religion : voilà, ce me ſemble, des ſujets qui n'attendent que des hommes & qui valent

---

* On y trouve pourtant ces vers ſi ſenſés :

. . . . Je vois ſouvent de ſublimes eſprits,
Des ſavans dont le monde admire les écrits ;
Mais je ne leur vois point affecter de manieres
Qu'on puiſſe, avec raiſon, prendre pour ſingulieres :
. . . .
Et ſi chez les Anciens, de doctes fanatiques
Ont cru ſe diſtinguer ſous les haillons cyniques,

bien le *Frere*, la *Sœur*, l'*Epoux*, &c. Ce ſont eux, Madame, que je propoſerais modeſtement, & non comme des découvertes. Il eſt trop triſte d'annoncer la pierre philoſophale avec des haillons, & l'Auteur du *Fils Naturel* me corrigerait de l'égoïſme, ſi j'avais quelque pente à m'y livrer. Ses réflexions, dont vous avez un précis, & juſqu'à ſa courte préface, tout en eſt rempli. *Le ſixieme volume de l'Encyclopédie venait de paraître*, dit-il, *& j'étais allé chercher à la campagne du repos & de la ſanté*, &c. Quel début, Madame! quelle emphaſe dans ce peu de mots : *le ſixieme volume de l'Encyclopédie venait de paraître?*

Dans ſes Dialogues imaginaires avec *Dorval*, tout eſt marqué au coin du même amour-propre. Il y manque même de l'adreſſe. L'Auteur fait des objections contre ſa piece, & Dieu ſait s'il fait patte de velours. Le prétendu *Dorval* y répond d'une maniere ſi ſatisfai-

---

Les plus ſages mortels ont toujours mépriſé
Les écarts ſinguliers d'un orgueil déguiſé.
Et Socrate, & Platon, & les Sages de Grece
D'un doux extérieur ont orné la ſageſſe.
On ne les a point vus, par ſingularité,
Rompre tous les liens de la ſociété,
Affecter des façons qui n'ont point de ſemblables,
Et pour ſe diſtinguer, ſe rendre inſupportables.

ſante, que M. Diderot eſt toujours obligé d'être de ſon avis. Eſt-ce donc là ce ton de ſimplicité & de *bonne-hommie* dont il ſe gratifie ſi modeſtement à la fin de ſa piece * ?

Voilà pourtant les petites mortifications auxquelles on s'expoſe en voulant ſortir de ſon genre ; en ſe faiſant annoncer, ou plutôt en s'annonçant ſoi-même ſi impérieuſement ; en affectant la tyrannie dans une carriere qui doit tout ſon éclat à la liberté. On s'expoſe en donnant un ouvrage de cette nature, un ouvrage à la portée de tout le monde, à faire conclure que, puiſqu'il eſt ſi mal écrit d'un bout à l'autre, on pourrait bien trouver les mêmes fautes dans les productions que l'on admire, & qu'on ne lit point. On compromet dans un jour une réputation de pluſieurs années. On indiſpoſe des Savans modeſtes, & qui vont prouver que l'*Eſſai ſur le mérite & ſur la vertu* n'eſt pas, comme on l'a dit, une imitation, mais une traduction ſervile & fautive de Mylord Shaftersbury ; que les *Penſées Philoſophiques* ſont preſque mot pour mot tirées du même Auteur ; que *l'interprétation de la nature* eſt toute entiere dans Bacon ; que le *Fils Na-*

* Page 199.

turel lui-même n'eſt qu'une copie défigurée du *Vero Amico*, de Mr. Goldoni * ; enfin que l'Encyclopédie, au lieu de former un corps de Doctrine, n'eſt qu'un cahos de contradiction, où l'on trouve autant de ſyſtêmes & de principes différens, qu'il y a d'Auteurs qui ont fourni des articles. Tout cela eſt d'une digeſtion dure pour l'amour propre. Il eſt vrai qu'on a la reſſource de ſe faire louer dans le Mercure.

---

* *NB.* Que çet Auteur a fait auſſi un *Pere de famille.*



LES
PHILOSOPHES,
COMÉDIE.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

LA vraie philoſophie ne peut avoir d'ennemis qu'aux petites maiſons : auſſi ce n'était pas elle que l'Auteur avait prétendu jouer. Ceux qui ont affecté de s'y méprendre, prouvaient, par cette équivoque même, qu'ils n'étaient pas véritablement philoſophes ; mais ils ſe permettaient une abſurdité, pour tâcher de rendre odieuſe une Comédie qui les démaſquait. C'était l'expédient qu'on avait employé contre le Tartuffe. On reprochait à Moliere d'avoir joué la religion, tandis qu'il n'avait joué que les Faux dévots.

L'accuſation contre Moliere, était même, à quelques égards, moins abſurde : car enfin, avec beaucoup de talens & de génie, on pourrait avoir le malheur de n'être pas convaincu de la néceſſité d'une révélation ; mais, on le répete, il faudrait avoir perdu le ſens commun pour attaquer cette philoſophie bienfaiſante, ſans laquelle il ne peut exiſter de bonne légiſlation ; qui eſt, à la fois, la Sauve-Garde des mœurs, & l'unique barriere que la religion elle-même puiſſe oppoſer aux attentats de la ſuperſtition & du fanatiſme ; cette philoſo-

phie, en un mot, qui n'eſt que la raiſon perfectionnée, & qui a été regardée, dans tous les tems, comme un des plus ſolides appuis de la félicité publique.

L'Auteur ſe croit diſpenſé d'une apologie plus longue contre une accuſation qui n'a pas été faite ſérieuſement, quoiqu'elle ait été renouvellée ſans pudeur dans une foule de libelles. C'eſt à ſes ouvrages, c'eſt à ſa Comédie même qu'il oſe en appeller. Il ſe flatte, quoiqu'il ait tâché de les y répandre ſans affectation, que tout lecteur impartial y trouvera des témoignages ſuffiſans de ſon amour pour la vraie philoſophie. Peut-être, ſi cet amour eut été moins ſincere, eut-il ménagé davantage ceux qui n'abuſent de ce nom reſpectable, que pour les déshonorer.

Mais, pour ôter à cette miſérable équivoque tout prétexte de ſe reproduire, il va prouver, par des autorités, que ſes ennemis mêmes ne recuſeront pas, qu'il n'a pris le mot de *Philoſophe*, que dans une acception que lui ont donnée ſouvent les plus diſtingués de ceux à qui la voix publique en accorde aujourd'hui le nom.

PORTRAIT D'UN PHILOSOPHE

Par M. de Voltaire.

„ Celui qui ménagea toute cette intrigue,
„ fut l'Abbé Dubois, devenu archevêque de
„ Cambray, il eſpérait la dignité de Cardi-
„ nal. C'était un homme d'un eſprit ardent,
„ mais fin & délié. Il avait été quelque tems
„ précepteur du Duc d'Orléans, enfin *de Mi-*
„ *niſtre de ſes plaiſirs*, il était devenu Miniſ-
„ tre d'Etat. Le Duc de Noaïlles & le Mar-
„ quis de Canillac, en parlant de lui au Ré-
„ gent, ne l'appellaient jamais que l'Abbé
„ *Friponneau. Ses mœurs, ſes débauches, ſes*
„ *maladies qui en étaient la ſuite*, ſa petite
„ mine & ſa baſſe naiſſance jettaient ſur lui
„ un ridicule ineffaçable; mais il n'en devint
„ pas moins le maître des affaires.

„ Il avait pour la bulle *Unigenitus* plus de
„ mépris encore que les Evêques appellans,
„ & que tous les parlemens du Royaume;
„ *mais il aurait eſſayé de faire recevoir l'Al-*
„ *coran, pour peu que l'Alcoran eut contribué*
„ *à ſon élévation.*

„ *C'était un de ces philoſophes dégagés des*
„ *préjugés*, élevé dans ſa jeuneſſe auprès de la

„ fameuſe Ninon l'Enclos *. *Il y parut bien à „ ſa mort*, qui arriva deux ans après. Il avait „ toujours dit à ſes amis qu'il trouverait le „ moyen de mourir ſans les Sacremens de l'E- „ gliſe, *& il tint parole.*

. . . .

„ Après Dubois *qui mourut en Philoſophe*,... „ le Duc d'Orléans.... daigna être premier „ Miniſtre lui-même.

PORTRAIT DES PHILOSOPHES

Par M. Rouſſeau de Geneve.

„ Je conſultai les Philoſophes ... je les „ trouvai tous, fiers, affirmatifs, dogmatiques „ même dans leur ſcepticiſme prétendu, n'igno- „ rant rien, ne prouvant rien, ſe moquant les „ uns des autres, & ce point commun à tous, „ *me parut le ſeul ſur lequel ils ont tous rai- „ ſon.* Triomphans quand ils attaquent, ils ſont „ ſans vigueur en ſe défendant. Si vous peſez

---

* Ce trait rappelle ce vers mis récemment, par M. Dorat, ſous un portrait de M. de Voltaire :

Il vit le dernier ſiecle expirer chez Ninon.

„ leurs raiſons, ils n'en ont que pour détruire ; *
„ Si vous comptez les voix, chacun eſt réduit
„ à la ſienne ; ils ne s'accordent que pour diſ-
„ puter.... Fuyez ceux qui, *ſous prétexte*
„ *d'expliquer la nature* **, ſement dans les
„ cœurs des hommes de déſolantes Doctrines,
„ & dont le ſcepticiſme apparent eſt cent fois
„ plus affirmatif & plus dogmatique que le ton
„ décidé de leurs adverſaires. Sous le hautain
„ prétexte *qu'eux ſeuls* ſont éclairés, vrais, de
„ bonne foi, ils nous ſoumettent impérieuſe-
„ ment à leurs déciſions tranchantes, & pré-
„ tendent nous donner, pour les vrais prin-
„ cipes des choſes, les inintelligibles ſyſtêmes
„ qu'ils ont bâtis dans leur imagination : du
„ reſte renverſant, détruiſant, foulant aux pieds
„ tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent

---

* Ils ont l'art de détruire ;
Mais ils n'élevent rien, & ce n'eſt pas inſtruire.
Les Philoſophes, Acte 2. Scene 5.

On voit, & on prouverait encore par d'autres paſſages de M. Rouſſeau, tous poſtérieurs à la Comédie de l'Auteur, qu'il eſt au moins, du même avis que lui ſur de certains Philoſophes ; & l'on ſait que M. Rouſſeau eſt connaiſſeur.

** Ceci ſemblerait déſigner l'Auteur de l'*interprétation de la Nature.*

„ aux affligés la derniere consolation de leur „ misere ; aux puissans & aux riches le seul „ frein de leurs passions ; ils arrachent du fond „ des cœurs les remords du crime, l'espoir de „ la vertu, *& se vantent encore d'être les bien-„ faiteurs du genre humain !* Jamais, disent-„ ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : „ je le crois comme eux ; *& c'est, à mon „ avis, une des preuves que ce qu'ils enseignent „ n'est pas la vérité.*

AUTRE PORTRAIT

D'après un Fragment du même.

„ Oui, si pour être Philosophe, il faut noir-„ cir la réputation de mes semblables, pu-„ blier, aux yeux de l'univers, des choses qui „ devraient rester ensevelies dans un éternel „ silence, tramer & conduire de sourds com-„ plots, y présider ; en un mot, si pour être „ Philosophe, il faut renoncer à l'humanité, „ à la justice, à la bonne foi, je renonce à „ la philosophie, & à la dénomination de Phi-„ losophe, & *j'en laisse le titre à tant de four-„ bes dignes de le porter.*

REFLEXIONS JUDICIEUSES DE M. DIDEROT, *

Qui s'appliquent, d'elles-mêmes, à tous les murmures que la Comédie des Philosophes a excités, & qui deviennent la préface indispensable de cette même Comédie.

„ Je sais qu'on dit des ouvrages où les Au-
„ teurs se sont abandonnés à toute leur indig-
„ nation : cela est horrible ! on ne traite point
„ les gens avec cette dureté-là ! ce sont des
„ injures grossieres qui ne peuvent se lire, &
„ autres semblables discours, qu'on a tenus
„ dans *tous les tems*, & *de tous les ouvrages*
„ où les ridicules & la méchanceté ont été
„ peints avec le plus de force, & que nous
„ lisons aujourd'hui avec le plus de plaisir.
„ Expliquons cette contradiction de nos ju-
„ gemens. Au moment où ces redoutables
„ productions furent publiées, tous les mé-
„ chans allarmés craignirent pour eux. Plus
„ un homme était vicieux, plus il se plai-
„ gnait hautement. Il objectait au satyrique,

* Elles sont tirées du Dictionnaire Encyclopédique, au mot *Encyclopédie*.

„ l'âge, le rang, la dignité de la perſonne, „ & une infinité de ces petites conſidérations „ paſſageres qui s'affaibliſſent de jour en jour, „ & qui diſparaiſſent avant la fin du ſiecle. „ Les circonſtances momentanées s'oublient, „ la poſtérité ne voit plus que la folie, le ri„ dicule, le vice & la méchanceté, couverts „ d'ignominie, & elle s'en réjouit comme d'un „ acte de juſtice.... C'eſt une faibleſſe répré„ henſible que celle qui nous empêche de „ montrer pour la baſſeſſe, l'envie, la du„ plicité, cette haine vigoureuſe & profonde „ que tout honnête homme doit reſſentir.



ACTEURS.

CYDALISE.
ROSALIE.
DAMIS.
VALERE.
THÉOPHRASTE.
DORTIDIUS.
MARTON.
CRISPIN.
M. PROPICE, *Colporteur.*
M. CARONDAS.

La Scene est à Paris.

LES



Sur ces quatre piliers mon corps ſe ſoutient mieux,
Et je vois moins de ſots qui me bleſſent les yeux.

1760

LES PHILOSOPHES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON.

DAMIS.

NOn, je ne reviens pas d'un ſemblable vertige.
Rompre un hymen conclu!

MARTON.

Tout eſt changé, vous dis-je.

DAMIS.

Mais encor?

MARTON.

Mais encor, vous êtes Officier;
Notre projet n'eſt pas de nous méſallier.
Nous voulons un Mari taillé d'une autre étoffe;
En un mot, nous prenons un Mari Philoſophe.

DAMIS.

Que me dis-tu, Marton?

MARTON.

Je vous étonne fort;
Mais ne ſavez-vous pas que les abſens ont tort?
Trois mois ont opéré bien des Métamorphoſes;
Peut-être dans trois mois verrons-nous d'autres choſes.
Vous pourrez reparaître alors avec ſuccès;
Mais juſques-là, néant. En dépit du procès
Qui devait ſe finir par votre Mariage,
Sans appel aujourd'hui la pomme eſt pour le ſage.

DAMIS.

Le moyen que l'on change ainſi dans un moment!

MARTON.

Toute Femme eſt, Monſieur, un animal changeant.
On pourrait calculer les jours de Cydaliſe
Par les différents goûts dont ſon ame eſt épriſe:
Quelquefois étourdie, enjouée à l'excès,
D'autres fois ſérieuſe, & boudant par accès;
Coquette, s'il en fut, même juſqu'au ſcandale,

Prude à nous étourdir de ſon aigre morale ;
Courant le Bal la nuit, & le jour les Sermons ;
Tantôt les Directeurs, & tantôt les Bouffons.
C'était-là le bon tems. Mais aujourd'hui que l'âge
Fait place à d'autres mœurs, & veut un ton plus ſage,
Madame a depuis peu réformé ſa maiſon.
Nous n'extravaguons plus qu'à force de raiſon.
D'abord on a banni cette gaîté groſſiere,
Délices des Traitans, aliment du Vulgaire ;
A nos ſoupés décens tout au plus on ſourit.
Si l'on s'ennuie, au moins c'eſt avec de l'eſprit.
Quelquefois on admet, au lieu des Vaudevilles,
De ſavans Concerto, de grands Airs difficiles ;
Car il faut bien encore un peu d'amuſement.
Mais notre fort, Monſieur, c'eſt le raiſonnement.
Quelque tems, dans le cercle, on parla Politique ;
Enfin tout diſparut ſous la Métaphyſique.

DAMIS.

Quelque chargé que ſoit ce bizarre tableau,
Je livre Cydaliſe aux traits de ton pinceau ;
Je m'en rapporte à toi. Mais que fait Roſalie ?

MARTON.

Ce que nous faiſons tous, Monſieur, elle s'ennuie.

DAMIS.

Aux vœux de mon Rival ſon cœur s'eſt-il rendu ?

MARTON.

Non, ce cœur eſt à vous. L'Amour l'a défendu
Contre tous les projets d'un Rival téméraire;
Mais votre ſort dépend de l'aveu d'une Mere,
Enſorcelée au point que je n'ai plus d'eſpoir.
Pardonnez-moi ce mot; je vois comme il faut voir.

DAMIS.

Elle fut mon Amie, & je me flatte encore...

MARTON.

Le Bel Eſprit, Monſieur, eſt tout ce qu'elle adore.
C'eſt une maladie inconnue à vingt ans;
Mais bien forte à cinquante. Encore avec le tems,
On pourrait eſpérer un retour de ſageſſe,
S'il en était quelqu'un contre cette faibleſſe,
Quand à certains degrés elle a fait des progrès.
Dans les commencemens, moi-même j'eſperais;
Mais ſachez tous nos maux & ceux qui vont les ſuivre.
Entre-nous...

DAMIS.

Eh! bien? Quoi?

MARTON.

Madame a fait un Livre.

DAMIS.

Bon!

MARTON.

Qui même à préſent s'imprime *incognitò.* /

DAMIS.

Quelque brochure ?

MARTON.

Non; un volume *in-quarto.*

DAMIS.

Je lui conſeille fort de garder l'anonyme.
Mais, dans ces beaux eſprits que Cydalyſe eſtime,
N'en eſt-il donc aucun, aſſez droit, aſſez franc,
Pour lui montrer l'excès d'un travers auſſi grand;
Pour la déſabuſer ?

MARTON.

Eux ! ils ſe moquent d'elle;
Ils ont tous conſpiré de gâter ſa cervelle;
Sur-tout votre Rival. Comme il connait ſon goût,
Il ne ſe borne pas à l'applaudir en tout;
Il la fait admirer par Meſſieurs ſes ſemblables,
Tous charlatans adroits, & flatteurs agréables,
Ravis de préſider dans ſa Société,
D'y porter leurs erreurs, & faiſant vanité
De dominer ici ſur un eſprit crédule,
Qu'ils ont l'art d'aguerrir contre le ridicule.

DAMIS.

Et ce ſont-là, dis-tu, des Philoſophes ?

MARTON.

Oui ;
Du plus grand air encor. Paris en eſt rempli.
Mais pour établir mieux leur crédit chez Madame,
Et pour mieux pénétrer juſqu'au fond de ſon ame,
Ils nomment aux emplois vacans dans la maiſon.
Leur choix, toujours guidé par la ſaine raiſon,
Quel qu'il ſoit, à Madame eſt toujours sûr de plaire.
Je ſoupçonne pourtant un certain Secrétaire,
Reçu par Cydaliſe à titre de Savant,
De n'avoir d'autre emploi que celui d'intriguant,
De recéler un fourbe, & d'être ici pour cauſe ;
Mais enfin, tôt ou tard, j'éclaircirai la choſe.

DAMIS.

Quel motif as-tu donc pour en juger ſi mal ?

MARTON.

Ou je me trompe fort, ou c'eſt votre Rival
Qui, pour ſervir ſes feux, ici l'impatroniſe.

DAMIS.

Quel homme eſt-ce ?

MARTON.

Un fripon affectant la franchiſe,
Et pourtant, m'a-t-on dit, natif de Pézenas,
Titré du nom pompeux de Monſieur Carondas.
Reconnu pour Savant, du moins ſur ſa parole,

Tout hérissé de Grec & de termes d'Ecole,
Plaçant à tout propos ce bizarre jargon,
Et nous citant sans cesse Homere ou Lycophron.

DAMIS, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha.

MARTON.

Je peins d'après nature.

DAMIS.

Ce Monsieur Carondas est de mauvais augure;
Mais avec ton secours & celui de Crispin...

MARTON.

Quoi! Crispin est ici?

DAMIS.

Vraiment oui. Mon dessein
Etait de vous unir; tu le sais, & j'espere
Que tu me serviras de ton mieux.

MARTON.

Laissez faire.
Crispin est fort adroit; j'en tirerai parti.

DAMIS.

Je compte sur tes soins.

MARTON.

Oh! Monsieur, comptez-y.
Je déclare la guerre à la Philosophie.

DAMIS.

Je te devrai, Marton, le bonheur de ma vie.
Mais... ne puis-je un moment?...

MARTON.

Ah! je vous vois venir.
Tenez, Monſieur, l'Amour a ſû vous prévenir.
On vient; C'eſt Roſalie.

SCENE II.

ROSALIE, MARTON, DAMIS.

DAMIS.

APrès trois mois d'abſence,
Quand je reviens ici, guidé par l'eſpérance,
Réclamer une foi promiſe à mon ardeur,
On m'apprend qu'un rival, jaloux de mon bonheur,
Oſe me diſputer le ſeul bien où j'aſpire,
Qu'avec lui, contre moi, votre mere conſpire.
Ah! raſſurez du moins mon cœur déſeſpéré.

ROSALIE.

Doutez-vous que le mien en ſoit moins pénétré?
Je vois avec douleur ce changement extrême,
Je ſouffre autant que vous; mais enfin je vous aime.

A ce titre du moins quelque eſpoir m'eſt permis.
Qui pourrait réſiſter à deux amans unis ?
Ma mere vous aimait. En vous voyant, peut-être,
Dans ſon cœur combattu, l'amitié va renaître.
Sur ce cœur autrefois j'avais plus de pouvoir.
Je le ſais ; c'eſt à vous, Damis, de l'émouvoir ;
Allez, & pour combler le bonheur que j'eſpere,
Que je vous doive encor les bontés de ma mere.

MARTON.

Beaux ſentimens ! mais moi je ne m'y fierais pas.

ROSALIE.

Laiſſe-moi mon erreur.

MARTON.

Non : c'eſt par des combats
Qu'il faut à la raiſon ramener Cydaliſe.

DAMIS.

Encore eſt-il permis de tenter l'entrepriſe.

MARTON.

Oui ; c'eſt un beau moyen, des ſoupirs & des pleurs !
Oh ! la Philoſophie endurcit trop les cœurs.

ROSALIE.

Je ne l'aurais pas cru ! mais pourtant ſi ma mere
M'immolait ſans retour aux deſſeins de Valere,
Si ce projet enfin était bien avéré,

Pourquoi jusqu'à présent n'est-il pas déclaré?
Qui peut la retenir?

MARTON.

J'entrerais en colere.
Elle n'a pas encor fait venir le Notaire,
Il est vrai : les témoins ne sont pas invités,
D'accord : il manque aussi quelques formalités,
J'y consens : ajoutez, d'ailleurs, que la journée
A la rigueur encor n'est pas déterminée,
J'en conviens : Cependant ne souffre-t-elle pas
L'hommage assez public qu'il rend à vos appas?
N'en êtes-vous pas même à toute heure obsédée?
Mais non; je me trompais; ce n'était qu'une idée.

ROSALIE.

Hélas! peux-tu, Marton, me désoler ainsi?

MARTON.

J'avais rêvé.

DAMIS.

Marton.....

MARTON.

Contes que tout ceci,
Propos en l'air.

DAMIS.

Marton....

MARTON.

Vision chimérique;

Abſurde.

ROSALIE.

Mais, Marton....

MARTON.

Non, c'eſt terreur panique,
Illuſion, vous dis-je.

ROSALIE.

En vérité, Marton,
Ce cruel badinage eſt bien peu de ſaiſon.

MARTON.

J'avais tort.

ROSALIE, *faiſant un mouvement pour ſortir.*

Tu pourſuis? Eh! bien, je...

DAMIS, *l'arrêtant.*

Roſalie.

ROSALIE.

Non, Monſieur, c'en eſt trop.

DAMIS.

Demeurez, je vous prie.

MARTON.

Ah! vous vous fâchez donc? Vraiment, c'eſt
très-bien fait.
Mais raiſonnons un peu. Dites-moi, s'il vous plaît,
Falloit-il vous tromper? Je ſais bien que le doute
Suſpend l'impreſſion des maux que l'on redoute,

Qu'il eſt très-naturel d'éloigner le danger,
Et de rendre toujours ſon fardeau plus léger.
Moi-même à vous flatter je ſerais la premiere.
J'aurais ſoin de fermer vos yeux à la lumiere,
Sans l'intérêt preſſant qui me parle pour vous.
Pardonnez ; mais, ma foi, les amans ſont des foux.
Tranquilles ſans raiſon, déſeſpérés ſans cauſe,
Dans un juſte équilibre aucun ne ſe repoſe,
Et le ſang froid ſouvent les conſeille bien mieux,
Que cet Amour qu'on peint un bandeau ſur les yeux.

DAMIS.

Comment! Voilà, parbleu, de la Philoſophie!

MARTON.

On apprend à heurler, dit-on, de compagnie,
En fréquentant les loups. Le proverbe a raiſon.
C'eſt un mal répandu dans toute la maiſon :
Mais perdons un moment cette idée importune.
(*A Roſalie.*)
Çà, faiſons notre paix. Vous ſerez ſans rancune?
Vous me le promettez?

ROSALIE.

Oh! je te le promets.

MARTON.

Et moi d'être attentive à tous vos intérêts.

Vous, Monſieur, qui ſans ſoins & ſans trouble
dans l'ame,
Paſſeriez votre vie à regarder Madame,
Il faut battre en retraite, & même promptement.
Songez qu'il eſt grand jour dans cet appartement,
Que nous pourrions ici riſquer quelque ſurpriſe,
Et qu'il faut vous montrer d'abord à Cydaliſe,
Avant que de penſer à d'autres rendez-vous.

DAMIS.

Je cours m'y diſpoſer, dans un eſpoir ſi doux.
Je remets en tes mains le bonheur de ma vie.
Vous que j'adore, adieu, ma chere Roſalie.

SCENE III.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

Vous, ſoyez ſans faibleſſe. Allons, point de
langueur.
La fermeté, Madame, en impoſe au malheur.

ROSALIE.

Si tu pouvais ſentir combien je hais Valere!

MARTON.

Oui: Damis ſort d'ici. Mais c'eſt à votre mere

Qu'il importe ſur-tout de parler avec feu.
Si vous aimez Damis, ce fut de ſon aveu;
Je le ſuppoſe au moins.

ROSALIE.

Certainement.

MARTON.

Les Filles
Ne font rien, comme on ſait, ſans l'avis des familles,
C'eſt la regle. Il faut donc déclarer, ſans détour,
Pour l'un tous vos mépris, pour l'autre votre amour.

ROSALIE.

Oh! oui.

MARTON.

Vous ſentez-vous cette fermeté d'ame?

ROSALIE.

Aſſurément, Marton.

MARTON, *malignement.*

Allons, j'entends Madame.

ROSALIE, *effrayée.*

Ah! Marton....

MARTON

Comment donc! c'eſt très-bien débuter.
Cela promet.

ROSALIE.

Auſſi, pourquoi m'épouvanter?
L'Amour dans le beſoin me rendra du courage.

MARTON, *la contrefaiſant.*

L'Amour! oui vous ferez tous deux de bel ouvrage!
Il y parait vraiment, à cet air d'embarras,
Qu'un mot dit au haſard...

ROSALIE.

Mais enfin tu verras.

MARTON.

Ce n'eſt point à l'Amour à vous tirer de peine,
Il eſt trop mal-adroit. Penſez à votre haine;
Voilà le ſentiment qui doit vous inſpirer,
Dont il eſt important de vous bien pénétrer.
Je ne ſais ſi l'amour, que d'ailleurs je révere,
Eſt de nos paſſions en effet la plus chere;
Mais ce n'eſt que faibleſſe, & que timidité.
La haine n'eſt qu'ardeur & que vivacité.
L'un abbat, l'autre anime, & dans un cœur femelle,
Ma foi, je la croirais beaucoup plus naturelle.
Vous ne connaiſſez pas encor ce ſentiment.
Que votre cœur l'éprouve aujourd'hui ſeulement.
Tenez, j'aime Criſpin, & je ſens pour Valere...
Mais, ce n'eſt plus un jeu, j'apperçois votre mere.

ROSALIE.

Tu me ſoutiendras?

MARTON.

Oui.

SCENE IV.

CYDALISE, ROSALIE, MARTON.

CYDALISE.

Retirez-vous, Marton.
Prenez mes clés; allez renfermer mon Platon.
De ſon Monde idéal j'ai la tête engourdie.
J'attendais à l'inſtant mon Encyclopédie;
Ce Livre ne doit plus quitter mon cabinet.
(*A Roſalie.*)
Vous, demeurez, je veux vous parler en ſecret.
(*A Marton.*)
Laiſſez-nous.

MARTON, *à Roſalie.*

Allons, ferme, & montrez du courage.

CYDALISE.

Obéiſſez, Marton.

SCENE V.

CYDALISE, ROSALIE.

CYDALISE.

Vous êtes belle & ſage,
Roſalie, & pour vous j'eus toujours des bontés.
Je vais connaître enfin ſi vous les méritez.
Je ne conſulte point ce ſentiment vulgaire,
Amour de préjugé, trivial, populaire,
Que l'on croit émané du ſang qui parle en nous,
Et qui n'eſt, dans le fond, qu'un menſonge aſſez doux,
Une faibleſſe....

ROSALIE.

Eh! quoi, la voix de la Nature,
Quoi! cette impreſſion ſi touchante & ſi pure,
Ce premier des devoirs, cet auguſte lien,
(Je définirai mal ce que je ſens ſi bien,)
N'importe, ſe peut-il que le cœur de ma mere
Méconnaiſſe aujourd'hui ce ſacré caractere?
Ah! rappellez pour moi vos ſentimens paſſés.
En les analyſant, vous les affaibliſſez.

CYDALISE.

J'ai cru, tout comme un autre, à ces vaines chimeres,
Dignes du gros bon-ſens qui conduiſait nos peres.
Crédule, heureuſe même en mon aveuglement,
Automate abuſé, je ſuivrais le torrent.
Je commence à ſentir, à penſer, à connaître.
Si je vous aime enfin, c'eſt en qualité d'*Être* :
Mais vous concevez bien qu'un autre individu
N'aurait à mes bontés qu'un droit moins étendu.

ROSALIE.

Vous déchirez mon cœur. Ah ! permettez, Madame,
Souffrez, qu'à vos genoux votre fille réclame
Un droit plus légitime & des titres plus doux.
Pourquoi briſer les nœuds qui m'attachaient à vous ?
Jugez de leur pouvoir à mon trouble, à mes larmes.

CYDALISE, *un peu émue.*

Ma fille !... Et ! quoi ! pour vous l'erreur a tant de charmes !
Vous me faites pitié. Conſultez la Raiſon.
Ces puérilités ne ſont plus de ſaiſon.
Je reconnais vos droits ſur le cœur d'une mere ;
Mais je les annoblis, & ſi je vous ſuis chere,
Si j'ai ſur vous auſſi quelques droits à mon tour,
J'en exclus le hazard, qui vous donna le jour.

ROSALIE.

Je ne puis ſoutenir ce funeſte langage.
Il fait à toutes deux un trop ſenſible outrage.
Qui? Moi! Le penſez-vous, que je puiſſe jamais
Oublier que ma vie eſt un de vos bienfaits?
Non....

CYDALISE.

Le ſoin que j'ai pris de votre intelligence
Doit mériter, ſur-tout, votre reconnaiſſance;
Voilà le digne objet où tendent tous mes vœux.
Vous apprendre à penſer, voilà ce que je veux.
Concevez le bonheur d'étendre ſon génie,
D'ouvrir l'œil aux clartés de la Philoſophie,
De diſſiper la nuit où vos ſens ſont plongés,
D'affranchir votre eſprit du joug des préjugés.
Ce grand art d'exiſter, qui n'appartient qu'au ſage
Dont je connais enfin le ſolide avantage,
Ce jour de la Raiſon, dont j'ai ſû m'éclairer,
Ma Fille, mon amour veut vous le procurer.

J'avais avec Damis conclu votre hyménée.
De légers intérêts m'avaient déterminée.
Des rapports de fortune, un procès à finir;
Je me ſouviens qu'alors tout ſemblait vous unir.
C'eſt ainſi que ſe font la plûpart des affaires;
Mais enfin, aujourd'hui je romps ces nœuds vulgaires.

Damis a du bon ſens, des vertus, de l'honneur,
Il a ce que le monde exige à la rigueur:
Tout mortel n'eſt pas fait pour aller au ſublime;
Dans le fond, cependant, on lui doit de l'eſtime:
Mais je vous dois auſſi, ma fille, un autre Epoux,
Beaucoup plus convenable & plus digne de vous.
Valere a ce qu'il faut pour plaire & pour ſéduire,
C'eſt peu de vous aimer, il ſaura vous conduire;
En un mot, c'eſt de lui que mon cœur a fait choix.

ROSALIE.

Ainſi, vous oubliez que Damis autrefois
Eut votre aveu, Madame, & celui de mon pere?

CYDALISE.

Votre pere! il eſt vrai que je n'y ſongeais guere.
Plaiſante autorité que la ſienne en effet!
L'Être le plus borné que la Nature ait fait.
Nul talent, nul eſſor, eſpece de machine
Allant par habitude, & penſant par routine,
Ayant l'air de rêver & ne ſongeant à rien,
Gravement occupé du détail de ſon bien,
Et de mille autres ſoins purement domeſtiques;
Défenſeur ennuyeux des préjugés gothiques,
Sauvage dans ſes mœurs, alliant à la fois
La morgue de ſa robe au ton le plus bourgeois;
Ne s'énonçant jamais qu'avec poids & meſure,
Et qui, toujours grimpé ſur la magiſtrature,
Hors de ſon tribunal, aurait cru déroger;

Ayant, comme Dandin, la fureur de juger.
Mais il eſt mort enfin, laiſſons en paix ſa cendre.

ROSALIE.

Ah ! Madame, ſongez ....

CYDALISE.

Allez-vous le défendre ?
Un pere n'eſt qu'un homme, & l'on peut ſenſément
Remarquer ſes défauts, en parler librement.

ROSALIE.

Si ce ſont-là les droits de la Philoſophie,
Souffrez que j'y renonce, & pour toute ma vie;
Je perdrais trop, Madame, à m'éclairer ainſi;
J'oſe vous l'avouer. Daignez permettre auſſi
Qu'en faveur de Damis je vous rappelle encore
Vos premieres bontés que votre fille implore.

CYDALISE.

Non, Valere eſt l'Amant que j'ai choiſi pour vous,
Ma fille, & dès ce ſoir il ſera votre Epoux.
Ces nœuds embelliront le cours de votre vie.
Quant à vos préjugés ſur la Philoſophie,
Contre eux, à mon exemple, il faut vous aguérir.
Le tems & la raiſon ſauront vous en guérir.
Vous êtes dans cet âge où l'on commence à vivre,
Tout fait ombrage alors : mais vous lirez mon livre.

J'y traite en abrégé de l'Eſprit, du bon ſens ;
Des paſſions, des Loix, & des Gouvernemens ;
De la vertu, des mœurs, du climat, des uſages ;
Des peuples policés & des peuples ſauvages ;
Du déſordre apparent, de l'ordre univerſel,
Du bonheur idéal & du bonheur réel.
J'examine avec ſoin les principes des choſes,
L'enchaînement ſecret des effets & des cauſes.
J'ai fait exprès pour vous un chapitre profond,
Je veux l'intituler : *Les devoirs tels qu'ils ſont.*
Enfin, c'eſt en morale une Encyclopédie,
Et Valere l'appelle un Livre de génie.
Vous ſerez trop heureuſe avec un tel Epoux.
Un jour vous connaîtrez ce que je fais pour vous,
Vous m'en remercîrez. Adieu, Mademoiſelle,
Songez à m'obéir.

SCENE VI.

MARTON, ROSALIE.

ROSALIE, *ſans voir Marton.*

Quelle douleur mortelle !
Que réſoudre ? Que faire ? Ah ! te voilà, Marton ?

MARTON.

Oui, j'ai tout entendu. Mais quelle déraiſon !

Quel travers !

ROSALIE.

Je n'ai plus qu'à mourir.

MARTON.

Badinage :

Mourir ! Vous vous moquez, & ce n'eſt plus l'uſage.

On ne le ſouffre pas même dans les Romans,

ROSALIE.

Mais enfin....

MARTON.

Calmez-vous, & reprenez vos ſens.

Cette criſe, après tout, vous l'aviez attendue.

ROSALIE.

Mon ame en ce moment n'en eſt pas moins émue.

MARTON.

Préſumez-vous ſi peu du ſuccès de mes ſoins ?

ROSALIE.

Ah ! Marton....

MARTON.

Commencez par vous affliger moins.

Si vos vœux ſont comblés, dites-moi, je vous prie,

A quoi ce beau chagrin vous aura-t-il ſervie ?

ROSALIE.

Oui, ſi tu réuſſis; mais qui m'en répondra ?

MARTON.

Vous pleurerez alors autant qu'il vous plaira,
Je vous aiderai même, & n'aurai rien à dire ;
Mais juſqu'à ce moment, qui vous défend de rire ?
A tout événement, c'eſt toujours fort bien fait,
Et quand tout irait mal, je crois qu'il le faudrait :
Du moins c'eſt mon humeur. Le chagrin m'incommode.
Je le crois inutile, & j'en ſuis l'antipode.
C'eſt à quoi dans la vie il faut le moins ſonger,
Et l'on a toujours tort, quand on veut s'affliger.

Mais allons concerter quelque heureuſe ſaillie,
Venez, & nous verrons ſi la Philoſophie,
Quel que ſoit ſon crédit, pourra, dans ce grand jour,
Tenir contre Marton, & Criſpin, & l'Amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, M. CARONDAS.

VALERE.

FRontin !

M. CARONDAS.

Ce maudit nom fera quelque méprise,
Je vous l'ai déjà dit ; & devant Cydalise
Il vous arrivera de me nommer ainsi.
Frontin ! pour un Savant le beau nom ! songez-y,
Monsieur : il ne faudrait que cette étourderie
Pour donner du dessous à la Philosophie.

VALERE.

D'accord.

M. CARONDAS.

Il faut d'ailleurs supprimer entre nous
Les tons trop familiers, puisqu'enfin, selon vous,
Les hommes sont égaux par le droit de nature,
Je suis, quoique Frontin, votre égal.

VALERE.

Je te jure

Que c'eſt mon ſentiment.

M. CARONDAS.

Moi, je l'approuve fort.
J'avais toujours penſé que les Loix avaient tort ;
Et même Cydaliſe, en un certain chapitre,
Ne prouve point trop mal à mon gré....

VALERE.

Le beau titre
Que l'avis d'une folle, à qui dans un moment
On ferait adopter tout autre ſentiment ;
Qui ne ſait que des mots, & n'a rien dans la tête !

M. CARONDAS.

Mais entre nous, Monſieur, ſon Livre eſt-il ſi bête ?

VALERE.

Pitoyable.

M. CARONDAS.

Le ſtyle....

VALERE.

Ennuyeux à l'excès.

M. CARONDAS.

Vous la flattez pourtant du plus brillant ſuccès !

VALERE.

Sans doute.

M. CARONDAS.

Et le Public ?

VALERE.

Nous ſavons lui preſcrire
Comment il faut penſer, parler, juger, écrire;
Nous le déciderons aiſément.

M. CARONDAS.

D'accord; mais
Il faut l'apprivoiſer, le flatter.

VALERE.

Non, jamais.
Il eſt, pour le gagner, des méthodes plus ſûres.

M. CARONDAS.

Le moyen?

VALERE.

Par exemple, on lui dit des injures.
C'eſt un expédient par nos Sages trouvé?
Le ſecret eſt certain, nous l'avons éprouvé.
Dans peu, (tu le verras toi-même avec ſurpriſe,)
Nous porterons aux Cieux le nom de Cydaliſe;
Cinq ou ſix traits hardis, révoltans, ſcandaleux,
Produiront dans ſon Livre un effet merveilleux.
Il faut les ajouter.

M. CARONDAS.

Bon! la ruſe eſt nouvelle!
Et comment lui prouver que ces traits là ſont d'elle.

VALERE.

Et le reſte en eſt-il? D'abord avec pudeur

Elle s'en défendra, puis s'en croira l'Auteur.

M. CARONDAS.

Je ne ſais; mais pour moi, je rougirais dans l'ame...

VALERE.

As-tu donc oublié que Cydaliſe eſt femme?
Crois-moi, ſuppoſe encore un piege plus groſſier,
L'amour propre eſt crédule, & l'on peut s'y fier.
Les femmes ſur ce point ſont même aſſez ſinceres.

M. CARONDAS.

Meſſieurs les beaux eſprits ne leur en doivent gueres.
Mais enfin vous croyez qu'avec cinq ou ſix traits
Nous devons nous attendre au plus heureux ſuccès?

VALERE.

Sans doute, & cette idée, entre nous, n'eſt pas neuve.
Le Livre de *Cratès* n'en eſt-il pas la preuve?
Jamais production ne prit un tel eſſor.
Chacun ſe l'arrachait, on ſe l'arrache encor:
Pour Livre dangereux partout on le renomme,
Et pourtant nous ſavons que *Cratès* eſt bon homme.

M. CARONDAS.

Il eſt vrai.

VALERE.

Cydaliſe aura plus de faveur.
On ne juge jamais ſon ſexe à la rigueur.

Quelques-uns de ces traits qu'on ſe dit à l'oreille,
Au Public hébété feront crier merveille!
Je veux que *Cratès* même en devienne jaloux,
Et rien n'eſt plus aiſé, nous la protégeons tous.

M. CARONDAS.

Eh! bien, quoique nourri, Monſieur, à votre école,
J'avais, tout bonnement, admiré ſur parole
Et l'ouvrage & l'Auteur. Car enfin, mot à mot
Elle n'a rien écrit que d'après vous.

VALERE.

Le ſot!

M. CARONDAS.

Mais pour ces beaux endroits ajoutés à ſon Livre,
Si les Loix s'aviſaient, Monſieur, de nous pourſuivre?

VALERE.

Elle aurait le plaiſir de s'entendre louer:
N'eſt-ce rien? Quitte après à tout déſavouer.
D'ailleurs l'amour du vrai va juſqu'à l'héroïſme.
Ces grands mots impoſans d'*erreur*, de *fanatiſme*,
De *perſécution*, viendraient à ſon ſecours.
C'eſt un reſſort uſé qui réuſſit toujours.
N'avons-nous pas encor l'exemple de Socrate
Opprimé, condamné par ſa patrie ingrate?
Tous nos admirateurs parleraient à la fois.

M. CARONDAS.

Mais, Monſieur, ce Socrate obéiſſait aux Loix.

VALERE.

Ou, la Philoſophie, encor dans ſon enfance,
Des préjugés du moins conſervait l'apparence;
Mais nous n'en voulons plus.

M. CARONDAS.

Tout devient donc permis?

VALERE.

Excepté contre nous & contre nos amis.

M. CARONDAS.

Vive le bel Eſprit & la Philoſophie!
Rien n'eſt mieux inventé pour adoucir la vie.

VALERE, *avec enthouſiaſme.*

Comment! ſur des rochers on plaçait la Vertu!
Y grimpait qui pouvait. L'homme était méconnu.
Ce Roi des animaux, ſans guide & ſans bouſſole,
Sur l'Océan du Monde errait au gré d'Eole;
Mais enfin nous ſavons quel eſt ſon vrai moteur.
L'homme eſt toujours conduit par l'attrait du bonheur:
C'eſt dans ſes paſſions qu'il en trouve la ſource.
Sans elles, le mobile arrêté dans ſa courſe
Languirait triſtement à la terre attaché.
Ce pouvoir inconnu, ce principe caché,
N'a pû ſe dérober à la Philoſophie,
Et la morale enfin eſt ſoumiſe au génie.
Du globe où nous vivons deſpote univerſel,

Il n'eſt qu'un ſeul reſſort, l'intérêt perſonnel;
A tous nos ſentimens, c'eſt lui ſeul qui préſide;
C'eſt lui qui dans nos choix nous éclaire & nous guide.
Libre de préjugés, mais docile à ſa voix,
Le Sauvage attentif le ſuit au fond des bois.
L'homme civiliſé reconnaît ſon empire;
Il commande en un mot à tout ce qui reſpire.

M. CARONDAS.

Quoi! Monſieur, l'intérêt doit ſeul être écouté?

VALERE.

La Nature en a fait une néceſſité.

M. CARONDAS.

J'avais quelque regret à tromper Cydaliſe;
Mais je vois clairement que la choſe eſt permiſe.

VALERE.

La Fortune t'appelle, il faut la prendre au mot.

M. CARONDAS.

Oui, Monſieur.

VALERE.

La franchiſe eſt la vertu d'un ſot.

M. CARONDAS, *ſe diſpoſant à le voler.*

Oui, Monſieur... mais toujours je ſens quelque ſcrupule
Qui voudrait m'arrêter.

VALERE.

Préjugé ridicule,
Dont il faut s'affranchir !

M. CARONDAS.

Quoi ! véritablement ?

VALERE.

Il s'agit d'être heureux, il n'importe comment.

M. CARONDAS.

Tout de bon ?

VALERE.

Mais sans doute, en flattant Cydalise,
Tu remplis un devoir que l'usage autorise.
Ne faut-il pas flatter quand on veut plaire aux gens ?
Bien voir ses intérêts, c'est être de bon sens.
Le superflu des sots est notre patrimoine.
Ce que dit un Corsaire au Roi de Macédoine
Est très-vrai dans le fond.

M. CARONDAS, *fouillant dans la poche de Valere.*

Oui, Monsieur.

VALERE.

Tous les biens
Devraient être communs ; mais il est des moyens
De se venger du sort. On peut avec adresse

Corriger

Corriger ſon étoile, & c'eſt une faibleſſe
Que de ſe tourmenter d'un ſcrupule éternel.

(S'appercevant que Carondas veut le voler.)

Mais que fais-tu donc là ?

M. CARONDAS.

L'intérêt perſonnel . . .
Ce principe caché... Monſieur... qui nous inſpire,
Et qui commande enfin à tout ce qui reſpire...

VALERE.

Quoi ! traitre, me voler !

M. CARONDAS.

Non. J'uſe de mon droit,
Tous les biens ſont communs.

VALERE.

Oui, mais ſois plus adroit.
Il eſt certains malheurs auxquels on ſe hazarde,
Lorſque l'on eſt ſurpris.

M. CARONDAS.

Monſieur, j'y prendrai garde.

VALERE.

Ceci, Monſieur Frontin, doit être une leçon ;
Mais puiſqu'il ne faut plus vous nommer de ce nom,
Songez à me ſervir auprès de Cydaliſe.
Juſqu'ici, tout va bien ; ſa fille m'eſt promiſe.

Vous ſavez là-deſſus quels ſont mes ſentimens;
Ainſi continuez de flatter ſes talens.
Vos termes de College ont produit des merveilles;
Il faut de plus en plus étourdir ſes oreilles,
De ce jargon ſavant qui vous a réuſſi.
Vous êtes ſans fortune, & vous pouvez ici
Vous faire un petit ſort que j'aurai ſoin d'étendre,
Si mes vœux ont l'effet que j'ai droit d'en attendre.
Adieu, ſoyez diſcret, je ſerai généreux.

SCENE II.

M. CARONDAS, *ſeul.*

MOn premier coup d'eſſai n'eſt pas des plus heureux.
Je ſuis encor trop loin d'atteindre mon modele,
Et c'eſt au ſecond rang que le Deſtin m'appelle.



SCENE III.

CYDALISE, M. CARONDAS.

CYDALISE, *sans voir M. Carondas.*

ME voilà parvenue à m'en débarrasser.
Que l'oisiveté pese alors qu'on veut penser !
Parmi tous ces fâcheux dont j'étais obsédée,
Je n'ai pas entrevû le germe d'une idée.
On ne peut à ce point outrager le bon sens ;
Mais il faut tout souffrir de Messieurs ses parens.

(*A M. Carondas.*)

Ah ! vous êtes ici. Bon ! prenez votre place.
Mon Livre va paraître, on attend la Préface ;
Il faut y travailler. J'aurais voulu pourtant
Que nous eussions Valere.

M. CARONDAS.

Il me quitte à l'instant ;
Et nous parlions de vous, Madame, avec ivresse.

CYDALISE.

Vous parliez de mon Livre?

M. CARONDAS.

Il en parle sans cesse.

C'eſt, dit-il, un Brevet pour l'Immortalité ;
Vous allez éclipſer la docte Antiquité.
Je n'oſe avec le ſien meſurer mon ſuffrage ;
Mais l'admiration me prend à chaque page.

CYDALISE.

Vous en êtes content ?

M. CARONDAS.

Mon eſprit s'y confond.
Votre Livre eſt nourri d'un ſavoir ſi profond
Que vous me feriez croire au Démon de Socrate.

CYDALISE.

Vous vous y connaiſſez.

M. CARONDAS.

Oui, Madame, on m'en flatte.
Mais apprenez-moi donc comment cela ſe fit ?
Il faut que vous ſachiez tout ce qui s'eſt écrit.

CYDALISE.

Avec nombre de gens je me ſuis rencontrée,
Et c'eſt un pur hazard.

M. CARONDAS.

Vous étiez inſpirée.
Quoi ! vous n'avez pas lû le ſavant *Voſſius* ?

CYDALISE.

Non, jamais.

M. CARONDAS.

Casaubon ?

CYDALISE.

Encor moins.

M. CARONDAS.

Grotius ?

CYDALISE.

Point du tout. Sont-ce-là les Livres d'une femme ?

M. CARONDAS.

Ma foi, de plus en plus vous m'étonnez, Madame.
Quoi ! rien de tout cela ?

CYDALISE.

Non, rien, vous dis-je, rien.

M. CARONDAS.

Mais vous parlez des Loix mieux que *Tribonien.*
Oh ! pour *Tribonien*, convenez...

CYDALISE.

Je l'ignore.

M. CARONDAS.

Vous connaissez du moins *Thalès*, *Anaxagore ?*

CYDALISE.

Non.

M. CARONDAS.

Le Fils Naturel ?

CYDALISE.

Pour celui-là, d'accord.
Ce ſont de ces écrits qu'il faut citer d'abord.

M. CARONDAS.

Je ne veux point ici m'ériger en arbitre ;
Mais j'en aurais jugé, comme vous, ſur le titre.

CYDALISE.

C'eſt auſſi mon avis, & je crois qu'en effet
Un ouvrage excellent s'annonce au moindre trait.
C'eſt un je ne ſais quoi... dont notre ame eſt ſaiſie...
Cela ſe ſent... enfin c'eſt l'attrait du Génie.

M. CARONDAS.

J'entens. C'eſt à peu près la vapeur d'un ragoût
Qui réveille à la fois l'odorat & le goût.

CYDALISE.

Oui ; la comparaiſon eſt pourtant trop vulgaire.

M. CARONDAS.

Elle eſt de *Lycophron*.

CYDALISE.

Ah ! c'eſt une autre affaire.
Venons à ma Préface. Allons, je vais dicter.
(*Après un ſilence & avec emphaſe.*)
Écrivez. *J'ai vécu* *. Non, c'eſt mal débuter.

---

* Commencement du Livre intitulé : *Conſidérations ſur les Mœurs.*

Effacez, *j'ai vécu.* Mettez-vous à votre aiſe.

(*Avec de l'aigreur.*)

Ah! Monſieur Carondas, votre plume eſt mauvaiſe.

(*Elle rêve.*)

J'ai vécu ne vaut rien.

M. CARONDAS.

Je m'en contenterais.

J'ai vécu, dit beaucoup!

CYDALISE.

Non, Monſieur, je voudrais

Un début plus pompeux & plus philoſophique.

M. CARONDAS.

Cette ſimplicité, Madame, eſt énergique.

CYDALISE, *rêvant.*

Non, non, je cherche un tour qui ſoit moins familier.

(*Avec humeur.*)

On n'a jamais écrit ſur de pareil papier.

Effacez donc, Monſieur, votre encre eſt déteſtable.

(*Elle rêve.*)

Je ne pourrai trouver un tour plus favorable?

(*Avec impatience.*)

Ah! Valere, après tout, devrait bien être ici.

Je ne me ſens jamais tant d'eſprit qu'avec lui.

(*Elle rêve.*)

Quoi! pas même une idée? Ah! je ſuis au ſupplice.

M. CARONDAS.

Madame, le Génie a ſes jours de caprice ;
Et ceci me rappelle un mot de Suïdas,
Qui dit élégamment...

CYDALISE.

Eh ! Monſieur Carondas,
Laiſſez les morts en paix. J'avais un trait ſublime

(*Elle rêve.*)

Qui m'échappe. Attendez... mais, oui ; ce tour exprime...

(*Avec impatience.*)

Écrivez. Non, la phraſe a trop d'obſcurité.
Je ne ſentis jamais cette ſtérilité.
Quel métier ! finiſſons. C'en eſt fait j'y renonce.
L'Imprimeur attendra, portez-lui ma réponſe.
Non, revenez. Enfin je l'ai trouvé : j'y ſuis.
Vîte, écrivez, Monſieur : *Jeune homme, prends & lis.* *
Jeune homme, prends & lis. Le tour eſt-il unique ?
Qu'en penſez-vous, Monſieur ?

M. CARONDAS.

Sublime, magnifique !
C'eſt le ton du Génie & de la Vérité.

---

* C'eſt le début faſtueux du Livre intitulé : *l'Interprétation de la nature.*

CYDALYSE.

J'oublie, en le lisant, tout ce qu'il m'a coûté.
Jeune homme, prends & lis! il eſt inimitable;
Et Valere en ſera d'une joie incroyable.

M. CARONDAS.

D'un doux frémiſſement vous vous ſentez troubler?
Jeune homme, prends & lis : l'oracle va parler;
La Nature à tes yeux ici ſe manifeſte.
Non, rien n'eſt ſi ſublime, & pourtant ſi modeſte.

CYDALISE.

Mais que nous veut Marton?

SCENE IV.

MARTON, CYDALISE, M. CARONDAS.

MARTON.

Madame, c'eſt Damis,
Qui demande à vous voir.

CYDALISE.

Que ſon tems eſt mal pris!
J'allais finir ſans lui. L'importun perſonnage!
On ne me permet pas d'achever un ouvrage.

MARTON.

Valere achevera.

M. CARONDAS.

Qu'appellez-vous finir?
L'ouvrage eſt fait, Madame, à n'y plus revenir.
Je le donne en dix ans à nos plus grands génies.

CYDALISE.

Oui, vous avez raiſon. Faites-en vingt copies.
Ah! je reſpire enfin, & j'ai ſû m'en tirer.
Jeune homme, prends & lis! Oui, Damis peut entrer.

SCENE V.

DAMIS, CYDALISE.

CYDALISE.

Vous voilà de retour?

DAMIS.

Oui, je reviens, Madame,
Pour me plaindre de vous & vous ouvrir mon ame.
Je n'apperçois que trop, & c'eſt avec douleur,
Que j'ai perdu mes droits au fond de votre cœur:
Vous ſavez à quel point votre fille m'eſt chere;

C'eſt votre aveu, du moins c'eſt celui de ſon pere,
Qu'en faveur de mes feux je réclame aujourd'hui,
Puiſqu'enfin près de vous j'ai beſoin d'un appui.

CYDALISE.

Le titre, je l'avoue, eſt aſſez légitime;
Je conviens de mes torts, non pas que mon eſtime,
Ni que cette amitié qui m'attachait à vous,
Ne ſoient encor pour moi des ſentimens bien doux,
Et c'eſt ce que d'abord on aurait dû vous dire :
Mais j'ai formé des nœuds dont le charme m'attire,
J'ai ſuivi trop longtems les frivoles erreurs
D'un monde que j'aimais. L'âge a changé mes mœurs.
Aujourd'hui toute entiere à la Philoſophie,
Libre des préjugés qui corrompaient ma vie,
N'exiſtant plus enfin que pour la vérité,
Je me ſuis fait, Damis, une ſociété
Peu nombreuſe, il eſt vrai: je vis avec des Sages,
Et j'apprends à penſer en liſant leurs ouvrages :
J'ai choiſi l'un d'entr'eux pour ma fille, &, ce ſoir,
Cette heureuſe union doit combler mon eſpoir.
C'eſt à vous de juger ſi, quoique votre amie,
Je dois vous immoler le bonheur de ma vie.

DAMIS.

Non, pour votre bonheur je donnerais mes jours,
Et la même amitié m'inſpirera toujours.

Mais quels ſont donc enfin ces rares avantages
Attachés, dites-vous, au commerce des Sages?
Je ne prends point pour tels un tas de Charlatans,
Qu'on voit ſur des tréteaux ameuter les paſſans,
Qui mettent une enſeigne à leur philoſophie:
De tous ces importans ma raiſon ſe défie.
De ce vain appareil le Vulgaire eſt ſéduit.
Moi, je ſuis de ces gens qui font peu cas du bruit,
Et je diſtingue fort l'ami de la ſageſſe,
Du pédant qui s'enroue à la prêcher ſans ceſſe.

CYDALISE.

Je ſais tout le mépris que l'on doit aux pédans,
Et ne les confonds pas avec les vrais Savans.
Épargnez-vous, Monſieur, cette ſatyre amere.
Ceux que je peux nommer, Théophraſte, Valere,
Dortidius enfin, ſont tous aſſez connus....

DAMIS.

Je ne connais entr'eux que ce Dortidius.
Quoi! Madame, il en eſt?

CYDALISE.

D'où vient cette ſurpriſe?

DAMIS.

Je l'ai connu, vous dis-je; excuſez ma franchiſe:
Apparemment qu'alors il cachait bien ſon jeu;
Mais ce n'était qu'un ſot, preſque de ſon aveu.
Quelqu'un me le fit voir, & malgré ſa grimace,
Et les plats complimens qu'il vous adreſſe en face,

Et le ſucre apprêté de ſes propos mielleux,
Ma foi, je n'y vis rien de ſi miraculeux.
Malgré ſon ton capable, & ſon air hypocrite,
Je ne fus point tenté de croire à ſon mérite,
Et je ne lui trouvai, pour le peindre en deux mots,
Qu'un froid enthouſiaſme impoſant pour les ſots.

CYDALISE.

Ce jugement fait tort à votre intelligence,
Et ce Dortidius fait honneur à la France;
Son nom chez les Savans fut toujours en crédit,
Et je ne ſçais pourquoi tout le monde en médit.
Mais quittons ce propos. Ces rares avantages,
Dont je ſuis redevable au commerce des Sages,
Je dois vous en parler & leur en faire honneur.
Peut-être, après cela, leur tiendrez vous rigueur;
N'importe, il faut du moins apprendre à les connaître.
J'avais des préjugés qui dégradaient mon être;
Vainement ma raiſon voulait s'en dégager,
L'habitude bientôt venait m'y replonger
Les plus vaines terreurs me déclaraient la guerre,
Je croyais aux eſprits, j'avais peur du tonnerre.
Je rougis devant vous de ces abſurdités;
Mais on nous berce enfin de ces futilités,
Et leur impreſſion n'en eſt que plus durable.
Notre éducation, frivole, mépriſable,

Loin de nous éclairer ſur le vrai ; ni le faux,
N'eſt que l'art dangereux de maſquer nos défauts.
Mes yeux ſe ſont ouverts, hélas ! trop tard peut-
être !
A ces hommes divins, je dois un nouvel être.
Le hazard préſidait à mes attachemens,
J'étais aux petits ſoins avec tous mes parens;
Et les degrés entre eux réglaient les préférences.
Cet ordre s'étendait juſqu'à mes connaiſſances.
J'avais tous ces travers, beaucoup d'autres encor;
Enfin mes ſentimens ont pris un autre eſſor.
Mon eſprit, épuré, par la philoſophie,
Vit l'Univers en grand, l'adopta pour Patrie,
Et mettant à profit ma ſenſibilité,
Je ne m'attendris plus que ſur l'Humanité.

DAMIS.

Je ne ſais, mais enfin duſſé-je vous déplaire,
Ce mot d'*humanité* ne m'en impoſe guere,
Et par tant de fripons je l'entends répéter,
Que je les crois d'accord pour le faire adopter.
Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode.
C'eſt un voile à la fois honorable & commode,
Qui de leurs ſentimens maſque la nullité,
Et prête un beau dehors à leur aridité.
J'ai peu vû de ces gens qui le prônent ſans ceſſe,
Pour les infortunés avoir plus de tendreſſe,
Se montrer, au beſoin, des amis plus fervens,

Être plus généreux, ou plus compatiſſans,
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence,
Conſoler le mérite, en chercher les moyens,
Devenir, en un mot, de meilleurs citoyens;
Et pour en parler vrai, ma foi, je les ſoupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer perſonne.

CYDALISE.

Vous en voulez beaucoup à cette humanité.

DAMIS.

On en abuſe trop, & j'en ſuis révolté.
C'eſt pour le cœur de l'homme un ſentiment trop vaſte,
Et j'ai vû quelquefois, par un plaiſant contraſte,
De ce ſyſtême outré les plus chauds partiſans,
Chérir tout l'Univers, excepté leurs enfans.

CYDALISE.

En vérité, Monſieur, les Sages ſont à plaindre,
Et vous êtes pour eux un adverſaire à craindre.
Le ſiecle & la Patrie ont beau s'en applaudir,
Sur le bien qu'ils ont fait il vaut mieux s'étourdir,
Et ſervir d'interprete & d'organe à l'envie.

DAMIS.

Eh! quel bien a produit cette Philoſophie?

Je ne découvre pas ces ſuccès éclatans.
Je vois autour de moi de petits importans,
Qui, pour avoir un ton, enrôlés dans la Secte,
Penſent avoir perdu leur qualité d'inſecte;
Se croyant une Cour & des admirateurs,
Pour le malheur des Arts, devenus protecteurs;
Ne ſe réveillant pas aux traits de la ſatyre,
Et ne devinant rien à ces éclats de rire,
Dont en tous lieux pourtant on les voit pour-
ſuivis;
Préférant à l'honneur de ſervir leur pays,
L'état de colporteurs de la philoſophie:
Sont-ce là les ſuccès dont on ſe glorifie?

CYDALISE.

J'admire vos raiſons, elles ſont d'un grand poids;
Et vous me citez là des exemples de choix,
Bien dignes en effet d'appuyer votre cauſe.
Mais un abus jamais prouva-t-il quelque choſe?
Faudrait-il renoncer pour quelques importuns?...

DAMIS.

Madame, ces abus deviennent trop communs.
J'en prévois pour les mœurs d'étranges cataſ-
trophes,
Et je ſuis allarmé de tant de Philoſophes.

CYDALISE.

Reſtez, Monſieur, reſtez dans votre opinion.
Il n'eſt point de remede à la prévention;

A penſer autrement vous auriez du ſcrupule,
Eh ! que peut la raiſon ſur un eſprit crédule ?

DAMIS.

On croit avoir tout dit, Madame, avec ce mot,
Crédule eſt devenu l'équivalent de *ſot.*
Aux yeux de bien des gens du moins la choſe eſt claire.
Pour moi, que ces gens-là ne perſuadent guere,
Et que leur ton railleur n'épouvanta jamais,
J'ai mon avis, Madame, & ſi je leur déplais,
J'en génis, mais ſur eux. Je crois ce qu'il faut croire;
J'oſe le déclarer, je le dois, j'en fais gloire.
Ces Meſſieurs peuvent rire, & ſans m'humilier:
Il faut bien leur laiſſer le droit de s'égayer.
Mais moi, j'oſe à mon tour les trouver ridicules,
Et ſouvent la bêtiſe a fait des incrédules. *

CYDALISE.

Voilà parler en Sage, & je vous applaudis;
C'eſt très-bien fait à vous que d'avoir un avis.
Mais, ſans nous égarer dans ces hautes matieres,
Je ſais ce que je dois aux talens, aux lumieres
De ces hommes de bien que vous perſécutez.

---

* L'incrédulité eſt quelquefois le vice d'un Sot.
Penſées philoſophiques §. *xxxij.*

DAMIS.

Ils vous ont donc appris de grandes vérités?
Je ne le croyais pas. Ils ont l'art de détruire ;
Mais ils n'élevent rien, & ce n'eſt pas inſtruire.
Quel fruit attendez-vous de leurs vains argu-
mens?
Je n'en prévois que trop les effets affligeans.
Vous irez, ſur leurs pas, de ſophiſme de ſophiſme,
Vous perdre dans la nuit d'un triſte pyrrhoniſme.
Ah! renoncez, Madame, à ces perturbateurs ;
Ce ſont eux que l'on doit nommer perſécuteurs.
Abjurez une erreur qui vous eſt étrangere,
Et reprenez enfin votre vrai caractere.

CYDALISE.

Vous avez donc tout dit? J'admire le bon ſens,
Et la ſolidité de vos raiſonnemens.
Dans un très-haut éclat votre mérite y brille ;
Mais j'ai pris mon parti. Vous n'aurez point ma
fille.
Adieu, Monſieur.

(*Elle ſort.*)

DAMIS.

Ah! Ciel! Je ne ſais où j'en ſuis!

SCENE VI.

CRISPIN, DAMIS.

CRISPIN.

EH! bien, cette démarche a-t-elle eu d'heureux fruits?
Epoufons-nous, Monfieur? Cydalife, fans doute...

DAMIS.

Je viens de lui parler, Crifpin: mais qu'il m'en coûte!
Il me faut renoncer à cet hymen.

CRISPIN.

Comment?

DAMIS.

Je fuis congédié.

CRISPIN.

Quoi! la... formellement?

DAMIS.

Oui, très-formellement, Crifpin.

CRISPIN.

Nous favons plaire,
Monfieur, & nous ferions éconduits par Valere!

N'eſt-il point de remede?

DAMIS.

Oh! je n'en vois aucun.

CRISPIN.

Bon! vous n'y penſez pas : moi j'en vois cent pour un.
Il faut tout ſimplement enlever Roſalie.
C'eſt le plus court.

DAMIS.

Criſpin, quel excès de folie!
Crois-tu qu'elle y conſente, & la connais-tu bien
Pour me parler ainſi?

CRISPIN.

Je goutais ce moyen;
Mais puiſqu'il vous déplaît, il faut, dans cette affaire,
Recourir au plus sûr. J'irais trouver Valere,
Et je voudrais, morbleu, lui parler ſur un ton
A lui faire, ce ſoir, déſerter la maiſon.

DAMIS.

Ce ſerait en effet le parti le plus ſage:
Mais Cydaliſe...

CRISPIN.

Eh! bien?

DAMIS.

N'y verra qu'un outrage;

Et c'eſt préciſément le moyen de l'aigrir,
Le ſecret de me perdre, à n'en plus revenir.

CRISPIN.

Allons, c'eſt donc à moi, par une heureuſe audace,
D'éclairer Cydaliſe, & de donner la chaſſe
A tous ces diſcoureurs qui lui gâtent l'eſprit.
Auprès d'elle, à mon tour, j'aurai quelque crédit,
Et pour peu que Marton ſeconde l'entrepriſe,
A la raiſon bientôt vous la verrez ſoumiſe.

DAMIS, *avec joie d'abord.*

Ah! Criſpin... mais comment s'en repoſer ſur toi?

CRISPIN, *avec emphaſe.*

Je veux qu'elle balance entre Valere & moi.
Vous ne connaiſſez pas encor tout mon mérite;
Vous voyez le Strabon d'un nouveau Démocrite.

DAMIS.

Toi?

CRISPIN.

Moi-même, Monſieur; j'ai fait plus d'un métier:
Un Sage à ſes travaux daigna m'aſſocier;
Et quelque jour mon nom eût été ſur la liſte,
Du moins il m'en flattait, quand j'étais ſon Copiſte.

DAMIS.

Comment?

CRISPIN.

J'avais déjà quelques admirateurs;

Ah ! qu'il m'a fait de tort en fuyant les honneurs,
Pour vivre dans les bois ! je lui dois la juſtice
Qu'il ne connut jamais la brigue, l'artifice.
De ſa Philoſophie il était entêté ;
Au fond, plein de droiture & de ſincérité.
Animal à la fois Miſanthrope & Cynique,
C'était vraiment un fou, dans ſon eſpece, unique.

DAMIS.

Ah ! puis-je t'écouter dans le trouble où je ſuis ?

SCENE VII.

MARTON, DAMIS, CRISPIN.

MARTON.

ALlons, Monſieur, il faut éclaircir ces ennuis ;
Vite, de la gaité.

DAMIS.

Comment ! Que veux-tu dire ?

MARTON.

Il faut d'abord, Monſieur, commencer par en rire.

CRISPIN.

Oui, rions, c'eſt bien dit.

DAMIS.

Je ſuis au déſeſpoir !

MARTON.

Bon! Vous n'y penſez pas, & vous voyez trop noir.

CRISPIN.

Mais je crois qu'en effet elle a quelque vertige.

MARTON.

Conſolez-vous.

DAMIS.

Marton....

MARTON.

Conſolez-vous, vous dis-je.

DAMIS.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

MARTON.

Vous l'apprendrez ; venez.
Oui, je vous mets au rang des amans fortunés.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

DAMIS.

Je ne peux revenir encor de ma ſurpriſe !
C'eſt donc ainſi, Marton, qu'ils trompaient Cydaliſe ?

MARTON.

J'eſpere qu'à la fin elle entendra raiſon.

DAMIS.

Oh ! je n'en doute plus, ce billet eſt trop bon !
Que ne te dois-je pas pour cette découverte ?

MARTON.

L'heureux hazard, Monſieur, que cette porte ouverte !
Ma foi, je le guettais, & depuis fort longtems ;
J'avais toujours bien dit qu'il était de leurs gens.
Je l'aurais affirmé.

CRISPIN.

C'eſt Frontin qu'il ſe nomme :

A ce nom-là d'abord j'aurois reconnu l'homme.

MARTON.

Mais qui se chargera de rendre cet écrit?

DAMIS.

Toi.

MARTON.

Moi? je me perdrais, Monsieur, dans son esprit.
Je n'oserai jamais.

DAMIS.

Marton....

MARTON.

A ma Maîtresse
Un billet de ce style! oh! non: point de faiblesse;
Il m'en coûterait trop.

DAMIS.

Mais...

MARTON.

Propos superflus,
Je ne le ferai pas.

DAMIS.

Ni moi.

CRISPIN.

Ni moi non plus.

MARTON.

C'eſt que d'ailleurs il faut le rendre en leur préſence,
Ou nous ne tenons rien.

DAMIS.

Certainement.

CRISPIN.

Silence.
Cydaliſe, je crois, ne m'a jamais vû?

MARTON.

Non.

CRISPIN.

Et je ſuis inconnu dans toute la maiſon?

MARTON.

Oui.

CRISPIN.

Je veux à la fois m'introduire & lui plaire.
Donnez-moi ce billet, je prends ſur moi l'affaire.
Allez, Monſieur, allez, je ſaurai vous ſervir.

MARTON.

Mais vraiment j'entrevois qu'il pourra réuſſir.

CRISPIN.

Je ne veux que Marton pour prix de mes ſervices.
Que n'oſerai-je pas ſous de pareils auſpices?

MARTON.

On vient, c'eſt l'aſſemblée, éloignez-vous tous deux.

DAMIS.

Je me fie à tes ſoins du ſuccès de mes vœux.

MARTON.

Eh! vîte, éloignez-vous, de crainte de ſurpriſe.

SCENE II.

LES PHILOSOPHES, MARTON.

MARTON, *leur faiſant une profonde révérence.*

JE vais vous annoncer, Meſſieurs, à Cydaliſe.

SCENE III.

LES PHILOSOPHES,

THÉOPHRASTE, *à Valere.*

EH! bien, le mariage eſt enfin décidé?

VALERE.

Oui, j'épouſe ce ſoir. Le Notaire eſt mandé.

DORTIDIUS.

Parbleu, j'en ſuis ravi.

THÉOPHRASTE.

Que je t'en félicite !

DORTIDIUS.

Ma foi, cette fortune eſt dûe à ton mérite.

THÉOPHRASTE.

Oui, malgré le dépit de tous les envieux.

DORTIDIUS.

Dans le fond, tu pouvais eſpérer beaucoup mieux.

VALERE.

Meſſieurs.

DORTIDIUS.

Non, je le penſe, & c'eſt ſans flatterie.

VALERE.

Vous voulez...

DORTIDIUS.

Nous ſavons honorer ton génie.

VALERE.

Ah! tu me rends confus avec ces complimens.

DORTIDIUS.

Mais, c'eſt la vérité.

VALERE.

Si j'avais tes talens,

Si je réunissais tes qualités sublimes,
Ces éloges alors deviendraient légitimes.

THÉOPHRASTE.

Et la future enfin consent donc?

VALERE.

A regret;
Mais que me fait à moi son déplaisir secret?

THÉOPHRASTE.

Sans doute, avec le tems tu la rendras docile.

DORTIDIUS.

Il faut que Rosalie ait le goût difficile.

VALERE.

Je ne sais quel Rival me dispute son cœur,
Mais Cydalise, au fond, n'en a que plus d'ardeur.

DORTIDIUS, *en riant.*

Cydalise.... conviens que la dupe est bien bonne.

VALERE.

Que mon hymen s'acheve, & je te l'abandonne.
Je mourais, si l'affaire eût traîné plus longtems,
Et jamais à ce point on n'excéda les gens.

DORTIDIUS.

Moi, ton hymen conclu, d'honneur, je me retire.

THÉOPHRASTE.

Ma foi, je quitte aussi; le moyen d'y suffire!

(*A Valere.*)

Toi, du moins, tu pouvais, animé par l'eſpoir,
Te faire une raiſon, t'ennuyer par devoir,
Et l'Amour....

VALERE, *riant.*

Oui, l'Amour! c'eſt bien ce qui me tente!

DORTIDIUS.

Il épouſe parbleu dix mille écus de rente.

VALERE, *à Théophraſte.*

Quoi donc! me trouves-tu le ton d'un Amoureux?
Ce ſerait à mon âge un ridicule affreux.
On revient aujourd'hui de cette erreur commune,
Et l'on ſonge au plaiſir, mais après la fortune.

THÉOPHRASTE.

Il a vraiment raiſon.

DORTIDIUS.

Je penſe comme lui.

VALERE.

Aurais-je ſans cela pu ſupporter l'ennui
Qui m'obſédait ſans ceſſe auprès de cette folle?
Eût-elle été Venus, j'aurais quitté l'idole.
Oh! je ne donne pas dans de pareils travers,

THÉOPHRASTE.

On devrait l'avertir de réformer ſes airs;
Elle était autrefois moins difficile à vivre,

D'où vient qu'elle a changé?

VALERE.

Mais c'eſt depuis ſon Livre.

THÉOPHRASTE.

Quoi! ſérieuſement le fait-elle imprimer?

VALERE.

Oui.

THÉOPHRASTE.

Si l'on n'y met ordre, il faudra l'enfermer.

DORTIDIUS.

Sais-tu bien qu'au beſoin ce trait pourrait ſuffire,
Si tu penſais jamais à la faire interdire?

THÉOPHRASTE, *à Valere.*

Connais-tu ſon diſcours ſur *les devoirs des Rois*?

VALERE

Ah! ne m'en parle pas, je l'ai relu vingt fois;
Il fallait, à toute heure, eſſuyer cet orage.

DORTIDIUS, *ſérieuſement.*

Entre nous, cependant, c'eſt ſon meilleur ouvrage.
Le crois-tu de ſa main?

VALERE.

Bon! tu veux plaiſanter.

DORTIDIUS, *toujours ſérieuſement.*

Non, d'honneur, il me plaît.

VALERE.

Et tu peux t'en vanter!

DORTIDIUS.

Je te dis qu'il eſt bien; mais très-bien.

VALERE.

Tu veux rire.

C'eſt une abſurdité qui va juſqu'au délire.

DORTIDIUS.

Si j'en penſais ainſi, je le dirais très-bas.

VALERE.

Va, ton air ſérieux ne m'en impoſe pas.

DORTIDIUS, *fâché.*

Enfin, Monſieur décide, & chacun doit ſe taire.

VALERE.

Mais au ton que tu prends, je t'en croirais le pere.

DORTIDIUS.

Eh! bien, s'il était vrai...

VALERE.

Ma foi, tant pis pour toi.

DORTIDIUS, *plus fâché.*

Mais, mon petit Monſieur.

VALERE.

Je ſuis de bonne foi.

DORTIDIUS.

DORTIDIUS.

Je pourrais en venir à des vérités dures.

VALERE.

Toujours, quand on a tort, on en vient aux injures.

DORTIDIUS.

Vous me pouſſez à bout !

VALERE.

Et j'en ris, qui plus eſt.

DORTIDIUS, *furieux.*

Ah ! c'en eſt trop enfin.

THÉOPHRASTE.

Eh ! Meſſieurs, s'il vous plaît...

DORTIDIUS.

Plaiſant original, pour me rompre en viſiere !

THÉOPHRASTE, *ſe mettant entr'eux.*

Meſſieurs, n'imitons pas les pédans de Moliere.
Permettez-moi tous deux de vous mettre d'accord.

VALERE.

Moi, j'ai raiſon.

THÉOPHRASTE, *à Valere.*

Sans doute.

DORTIDIUS.

Et moi, je n'ai pas tort.

THÉOPHRASTE *à Dortidius.*

Vraiment, non. Mais enfin on pourrait vous entendre,
Et déjà Cydalise aurait pu nous surprendre.

DORTIDIUS.

L'estime qui toujours devrait nous animer....

THÉOPHRASTE.

Il n'est pas question, Messieurs, de s'estimer;
Nous nous connaissons tous : mais du moins la prudence
Veut que de l'amitié nous gardions l'apparence.
C'est par ces beaux dehors que nous en imposons :
Et nous sommes perdus, si nous nous divisons.
Il faut bien se passer certaines bagatelles.
Tenez, on vient à nous. Oubliez vos querelles.

SCENE IV.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE, *un Livre à la main.*

PArdon, si j'ai tardé ; je m'occupais de vous,
Et ce sont-là toujours mes momens les plus doux.
Asseyons-nous, Messieurs. Ah ! vous voilà, Valere?
On vient de m'apporter le projet du Notaire,

Vous en ferez content.

VALERE.

Le plus cher de mes vœux,
Vous le favez, Madame, en formant ces beaux nœuds,
C'eſt d'affermir encor l'amitié qui nous lie.

CYDALISE.

Je vous dois le bonheur répandu fur ma vie,
Je m'acquitte envers vous. Mais, Meſſieurs, à l'inſtant
Vous parliez avec feu. Quel fujet important
Pouvait vous divifer? J'ai cru, du moins, entendre
Que l'on fe difputait.

VALERE, *avec un peu d'embarras.*

Il eſt vrai.

CYDALISE.

Puis-je apprendre
Sur quoi vous diſſertiez avec tant d'intérêt?

VALERE.

Puifqu'il faut l'avouer, vous en étiez l'objet.

CYDALISE.

Moi?

VALERE.

Vous. Cette chaleur en eſt le témoignage.

CYDALISE.

Quoi donc?

VALERE.

Ah! je ne puis en dire davantage.
Je ne fais point louer en préfence des gens.
Parlez, Meffieurs, parlez.

THÉOPHRASTE.

Tu permets?

VALERE.

J'y confens.

THÉOPHRASTE.

Dans les fiecles paffés on cherchait un génie
Qu'on pût vous comparer. Je citais Afpafie,
Et Monfieur fe fâchait de la comparaifon.

VALERE.

Je la trouve choquante, & voici ma raifon.
Afpafie autrefois put briller dans Athene;
Mais la Philofophie y fleuriffait à peine.
Tous les peuples frappés de fon éclat nouveau,
Dûrent fe profterner autour de fon berceau;
Tout fut furprife alors. Des talens ordinaires
Brillaient à peu de frais, dans ces fiecles vulgaires;
Mais de nos jours l'efprit a fait tant de progrès;
Il eft fi difficile, après tant de fuccès,
De fe mettre au niveau de ces hommes célebres
Par qui la barbarie a vu fuir fes ténebres,

Que je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
Que l'on balance encor entre Aspasie & vous.

(*A Théophraste.*)

Comparez donc les tems, & voyez où vous êtes.

THÉOPHRASTE.

Mais les comparaisons ne sont jamais parfaites.

VALERE.

Allons, vous aviez tort.

THÉOPHRASTE.

Je le sens, j'en rougis.

CYDALISE.

N'allez pas là-dessus demander mon avis;
Je sais trop...

VALERE, *avec un ton de vérité.*

Nous savons que vous êtes sublime.

DORTIDIUS.

Ce sont nos sentimens; mais comme il les exprime!
Il fait tout embellir.

CYDALISE, *vivement.*

Ah! c'est la vérité.

VALERE, *lui baisant la main.*

Vous me pardonnez donc cette vivacité?

CYDALISE.

Je devrais le gronder, ſon eſprit me déſarme;
On ne peut y tenir, *& je ſuis ſous le charme.* *

DORTIDIUS.

Perſonne ne ſait mieux ſe rendre intéreſſant.

VALERE, *à Dortidius.*

Je vois que le génie eſt toujours indulgent.

CYDALISE.

Monſieur Dortidius, dit-on quelques nouvelles?

DORTIDIUS.

Je ne m'occupe point des Rois, de leurs querelles:
Que me fait le ſuccès d'un ſiege ou d'un combat?
Je laiſſe à nos oiſifs ces affaires d'Etat.
Je m'embarraſſe peu du pays que j'habite,
Le véritable Sage eſt un Coſmopolite.

CYDALISE.

On tient à la Patrie, & c'eſt le ſeul lien...

DORTIDIUS.

Fi donc! c'eſt ſe borner que d'être citoyen.
Loin de ces grands revers qui déſolent le Monde,
Le Sage vit chez lui dans une paix profonde;
Il détourne les yeux de ces objets d'horreur;

---

* Voyez *le Fils Naturel* page 168 : je m'écriai preſque ſans le vouloir, *il eſt ſous le charme.*

Il eſt ſon ſeul Monarque & ſon Légiſlateur.
Rien ne peut altérer le bonheur de ſon être :
C'eſt aux Grands à calmer les troubles qu'ils ſont naître.

THÉOPHRASTE.

Il voit en philoſophe, & c'eſt voir comme il faut.

CYDALISE.

On ne trouve jamais ſon eſprit en défaut.

VALERE.

Madame, il a raiſon. L'eſprit philoſophique
Ne doit point déroger juſqu'à la politique.
Ces guerres, ces traités, tous ces riens importans,
S'enfoncent par degrés dans l'abîme des tems.
Tout cela diſparaît au flambeau du génie,
Et ſi l'on peut parler ſans fauſſe modeſtie,
Excepté vous, & nous, je ne découvre rien
Qui puiſſe être l'objet d'un honnête entretien.

CYDALISE.

Oui, véritablement, ce ſont-là des miſeres.

THÉOPHRASTE.

Qu'il faut abandonner à des eſprits vulgaires.

CYDALISE.

Je n'appellerai pas de votre autorité.
A propos, parle-t-on de quelque nouveauté?

VALERE.

Nous n'en protégeons qu'une.

CYDALISE.

Un chef-d'œuvre, ſans doute?

VALERE.

C'eſt une découverte, une nouvelle route,
Que l'un de nous, Madame, entreprend de tracer;
Un genre où le génie a de quoi s'exerçer.

CYDALISE.

Une Tragédie?

VALERE.

Oui, purement domeſtique, *
Comme nous les voulons.

CYDALISE.

Je craindrais la critique;
Contre les nouveautés elle a toujours raiſon;
Et le Public....

VALERE.

Vraiment, il décide en oiſon;
Nous ſavons bien cela: mais nous ferons la guerre.

CYDALISE.

Je ne ſais, le vieux goût tient encore au Parterre.

---

* Voyez les Entretiens à la ſuite du *Fils Naturel.*

VALERE.

Nous risquons, il est vrai, surtout les premiers
jours :
Mais nous ferons un bruit à rendre les gens sourds.
Nous avons des amis, qui de loges en loges,
Vont crier au miracle, & forcer les éloges ;
N'avons-nous pas d'ailleurs le succès des Soupés ?

CYDALISE.

Oui ; je n'y songeais pas, & vous me détrompez.

VALERE.

Nous avons tant de gens qui pour nous se dévouent,
Tant de petits Auteurs qui par orgueil nous louent,
Que je suis assuré qu'avec un peu d'encens,
Nous leur ferions à tous abjurer le bon sens.

THÉOPHRASTE, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha, c'est la vérité pure.

VALERE.

Mais non, sans plaisanter, j'en ferais la gageure.

CYDALISE.

Et ce chef-d'œuvre enfin l'attendrons-nous longtems ?

VALERE.

Nous sommes occupés de soins plus importans.

CYDALISE.

Quoi donc ?

VALERE.

Certain Auteur dans une Comédie
Veut, dit-on, nous jouer.

CYDALISE.

L'entreprife eft hardie.

DORTIDIUS, *avec feu.*

Nous jouer! Mais vraiment, c'eft un crime d'état.
Nous jouer!

VALERE.

Nous faurons parer cet attentat.

CYDALISE.

Ah! le Public entier...

DORTIDIUS.

Nous pourrions nous méprendre,
Nous l'avons mal mené, s'il allait nous le rendre.

CYDALISE.

Les Magiftrats en corps éleveraient la voix.

THÉOPHRASTE.

Nous nous fommes brouillés avec ces gens de loix.

CYDALISE.

Mais la Cour...

VALERE.

Ne prendra jamais notre querelle;
Nous en avons agi leftement avec elle.

DORTIDIUS.

Vous verrez qu'il faudra dire un mot à l'Auteur.

THÉOPHRASTE.

Oui, du moins on pourrait eſſayer s'il a peur.

VALERE.

Le pis aller, Meſſieurs, c'eſt d'attendre l'orage.
Juſques-là, diffamons & l'Auteur & l'ouvrage;
Armons la main des ſots pour nous venger de lui;
Portons des coups plus ſûrs en nous ſervant d'autrui.
Ne peut-on pas gagner des Acteurs, des Actrices?
Nous aurons un parti juſques dans les couliſſes.
Il faut de la Cabale exciter les rumeurs,
Nous montrer, même en loge, aux yeux des ſpectateurs.
Je connais le Public, nous n'avons qu'à paraître:
Il nous craint.

CYDALISE.

C'eſt bien dit: qui le brave eſt ſon maître.
Mais notre Colporteur tarde bien à venir.
Il devrait être ici: qui peut le retenir?

DORTIDIUS.

Peut-être eſt-il là bas.

CYDALISE.

C'eſt ce que je ſoupçonne.
Holà! quelqu'un.

SCENE V.

UN LAQUAIS, CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

LE LAQUAIS.

MAdame ?

CYDALISE.

Il n'eſt venu perſonne
Pour des Livres ?

LE LAQUAIS.

Perſonne.

CYDALISE, *avec un mouvement d'inquiétude.*

Un ordre clandeſtin
L'aurait-il fait ſaiſir ? .... Appellez Valentin.

LE LAQUAIS.

Madame, il eſt fort mal, & l'on craint pour ſa vie.

DORTIDIUS.

Tant mieux ! c'eſt un ſujet pour notre anatomie.

CYDALISE.

Mais eſt-il donc ſi mal ?

LE LAQUAIS.

Il eſt déſeſpéré,

Madame, & je le tiens pour un homme enterré.

DORTIDIUS.

Le pauvre Valentin ! c'eſt un garçon que j'aime,
Et qu'il me tarde bien de diſſéquer moi-même.

(*A Cydaliſe.*)

Mais vous deviez, je crois, commencer votre cours,
Madame ; cependant vous différez toujours.

CYDALISE.

Ce projet, de ma part, n'était qu'un pur caprice...

LE LAQUAIS.

Voici le Colporteur.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

M. PROPICE, CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE.

Entrez, Monſieur Propice.
Avez-vous du nouveau ?

M. PROPICE.

Je ne cours pas après,

Madame. Avez-vous lû les *Bijoux indiſcrets*?
C'eſt une gaillardiſe aſſez philoſophique,
Du moins à ce qu'on dit.

CYDALISE.

L'idée en eſt comique,
Mais cela n'eſt plus neuf.

M. PROPICE.

Cela ſe vend toujours.

CYDALISE.

Paſſons.

M. PROPICE.

Connaiſſez-vous la *Lettre ſur les ſourds*?

CYDALISE.

L'Auteur m'en fit préſent.

DORTIDIUS.

Tout ſon mérite y brille.

M. PROPICE.

Vous ne voudriez pas du *Pere de famille*?
Cela n'eſt pas trop bon.

DORTIDIUS, *ironiquement.*

Vous vous y connaiſſez.

M. PROPICE.

Mais le Public le dit, & je l'en crois aſſez.
Pour *le Livre des Mœurs*, je me ſouviens, Madame,

De vous l'avoir vendu.

(*Il lit les titres.*)

Réflexions sur l'Ame.

CYDALISE.

Voyons. Je le connais. Eſt-ce tout ?

M. PROPICE.

Vraiment, non.

L'interprétation de la Nature.

CYDALISE.

Bon.

C'eſt un Livre excellent !

DORTIDIUS.

Sublime !

THÉOPHRASTE.

Néceſſaire !

CYDALISE.

Je le garde ; quelqu'un m'a pris mon exemplaire.

M. PROPICE.

Ceci, c'eſt le *Diſcours ſur l'inégalité.*

CYDALISE, *le prenant.*

Ah ! je vais le relire avec avidité.

Quel eſt cet autre écrit... là... que je vois en tête ?

M. PROPICE.

Madame, ce n'eſt rien ; c'eſt le *Petit Prophéte.*

CYDALISE.

Ah! ah! Je m'en ſouviens; il eſt très-amuſant.

M. PROPICE.

Oui, c'eſt un badinage infiniment plaiſant.
N'attendez-vous plus rien de mon petit ſervice?

CYDALISE.

Non. Je retiens ceci. Bon jour, Monſieur Propice.

SCENE VII.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE.

AH! Je relirai donc mon Livre favori.

VALERE.

Quoi? *l'Inégalité*? C'eſt bien le mien auſſi.

THÉOPHRASTE.

Ce Livre eſt un tréſor; il réduit tous les hommes
Au rang des animaux, & c'eſt ce que nous ſommes.
L'homme s'eſt fait eſclave en ſe donnant des loix.
Et tout n'irait que mieux s'il vivait dans les bois.

CYDALISE.

Pour moi, je goûterais une volupté pure
A nous voir tous rentrer dans l'état de Nature.

THÉOPHRASTE.

THÉOPHRASTE.

Les efprits dans l'erreur font encor trop plongés,
Et l'on eft retenu par tant de préjugés ;
Il eft tant de favans qui n'en ont pas l'étoffe !...

CYDALISE.

Mais, que nous veut Marton ?

SCENE VIII.

MARTON, CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

MARTON.

Madame, un Philofophe
Demande à vous parler.

CYDALISE.

Il fe nomme ?

MARTON.

Crifpin.

CYDALISE.

Le nom eft fingulier.

DORTIDIUS.

Oui, parbleu !

CYDALISE.

Mais enfin,
Les noms ne prouvent rien : ah! Ciel! quelle ſurpriſe!

SCENE IX.

CRISPIN, CYDALISE, LES PHILOSOPHES, MARTON.

CRISPIN, *allant à quatre pattes.*

MAdame, elle n'a rien dont je me formaliſe.
Je ne me regle plus ſur les opinions,
Et c'eſt-là l'heureux fruit de mes réflexions.
Pour la Philoſophie un goût à qui tout cede
M'a fait choiſir exprès l'état de quadrupede ;
Sur ces quatre pilliers mon corps ſe ſoutient mieux,
Et je vois moins de ſots qui me bleſſent les yeux.

CYDALISE, *à Valere.*

Il eſt original du moins dans ſon ſyſtême.

VALERE.

Mais il eſt fort plaiſant.

MARTON.

Moi, je ſens que je l'aime.

CRISPIN.

En nous civilisant, nous avons tout perdu,
La santé, le bonheur, & même la vertu.
Je me renferme donc dans la vie animale;
Vous voyez ma cuisine, elle est simple & frugale.*
On ne peut, il est vrai, se contenter à moins;
Mais j'ai sû m'enrichir en perdant des besoins.
La fortune autrefois me paraissait injuste;
Et je suis devenu plus heureux, plus robuste
Que tous ces Courtisans dans le luxe amollis,
Dont les femmes enfin connaissent tout le prix.
Prévenu de l'accueil que vous faites aux Sages,
Madame, je venais vous rendre mes hommages,
Inviter ces Messieurs, peut-être, à m'imiter;
Du moins, si mon exemple a de quoi les tenter.

CYDALISE.

Savez-vous qu'on démêle, à travers sa folie,
De l'esprit?

DORTIDIUS.

Mais beaucoup.

MARTON.

Je dirais du génie,
Et jamais Philosophe à ce point ne m'a plu.

---

* Il tire une Laitue de sa poche.

THÉOPHRASTE.

C'eſt ce que nous cherchions ; un homme convaincu
Qui plein de ſon ſyſtême, & bravant la critique,
Aux ſpéculations veut joindre la pratique.

CYDALISE.

Dans le fond, ce ſerait un homme à reſpecter,
Mais par les préjugés on ſe ſent arrêter.

CRISPIN.

Ma réſolution peut vous ſembler bizarre.

CYDALISE.

Vous donnez, à vrai dire, un exemple bien rare ;
Mais votre empreſſement ne peut qu'être flatteur;
Vous êtes Philoſophe, & même à la rigueur.

CRISPIN.

Je me ſuis interdit de conſulter les modes,
J'ai cru que des habits devaient être commodes,
Et rien de plus. Encor dans un climat bien chaud...

THÉOPHRASTE.

On juge ici, Monſieur, l'homme par ce qu'il vaut,
Et non par les habits.

CRISPIN.

C'eſt penſer en vrai Sage.

CYDALISE.

Mais qui peut nous venir ?

SCENE X.

M. CARONDAS, CYDALISE, LES PHILOSOPHES, CRISPIN, MARTON.

M. CARONDAS, *fixant beaucoup Crispin; & marquant de l'embarras.*

J'Ai rempli mon meſſage;
Madame.... & le Notaire... arrive en un moment.

CYDALISE.

Qu'avez-vous?

M. CARONDAS, *montrant Crispin qui ſe cache un peu derriere Cydaliſe.*

Quel eſt donc cet animal plaiſant?

CYDALISE.

C'eſt un grand Philoſophe, il ſera de la fête.

CRISPIN.

En vérité... Madame...

M. CARONDAS, *à Valere.*

Ah! la maudite bête!
Nous ſommes découverts.

VALERE.

Eh ! comment ?

M. CARONDAS.

C'eſt Criſpin ,
Le valet de Damis.

CRISPIN, *ſe relevant.*

Eh ! oui , Monſieur Frontin :
Parlez haut ; oui , c'eſt lui.

CYDALISE.

Quel eſt donc ce myſtere ?

CRISPIN, *en montrant Valere à Cydaliſe.*

Le valet de Monſieur eſt votre Secretaire ,
Et je me ſuis ſervi de ce déguiſement ,
Pour remettre en vos mains un billet important ?
(*Montrant Monſieur Carondas.*)
Surpris chez ce fripon.

CYDALISE, *ouvrant le billet.*

Je connais l'Ecriture ;
(*A Valere.*)
C'eſt la vôtre , Monſieur.

CRISPIN.

Liſez , je vous conjure.

VALERE, *aux Philoſophes.*

Ah ! nous ſommes perdus !

CYDALISE, *lit haut, mais d'une voix altérée, & qui s'affaiblit peu-à-peu.*

» Je te renvoye, mon cher Frontin, ce re-
» cueil d'impertinences que Cydalise appelle son
» Livre. Continue de flatter cette folle, à qui
» ton nom savant en impose. Théophraste, &
» Dortidius viennent de me communiquer un
» projet excellent qui achevera de lui tour-
» ner la tête, & pour lequel tu nous seras
» nécessaire. Ses ridicules, ses travers, ses....

CRISPIN.

Elle baisse la voix,
Et n'ira pas plus loin, à ce que je prévois.

M. CARONDAS.

Ah! traître de Crispin!

DORTIDIUS, *à Valere.*

L'aventure est fâcheuse,
Mais nous y sommes faits.

VALERE, *bas.*

Quelle disgrace affreuse!
Que lui dire? Sortons.

CYDALISE.

Lisez, Monsieur, lisez;
Et justifiez-vous après, si vous l'osez.
De vos séductions j'étais donc la victime!
Et mes yeux sont ouverts sur le bord de l'abîme!

Que vous avais-je fait pour me traiter ainsi !
Allez; & de vos jours ne paraissez ici.
Votre confusion suffit à ma vengeance.
Ingrats! d'autres peut-être auront moins d'indulgence.
C'est le dernier espoir de mon cœur outragé.
Partez.

VALERE, *furieux.*

Ah! malheureux!

M. CARONDAS.

Voilà notre congé.
(*Ils sortent*)

CYDALISE.

Les cruels, à quel point ils m'avaient prévenue!

SCENE DERNIERE.

DAMIS, ROSALIE, CYDALISE, MARTON, CRISPIN.

CYDALISE.

VEnez, Damis, venez; je sens que votre vue
Me rappelle l'excès de mon aveuglement.

DAMIS.

Les voilà démasqués; l'erreur n'a qu'un moment.

Ils sont assez punis de n'être plus à craindre,
Et ce n'est plus à vous, Madame, de vous plaindre.

CYDALISE.

A ces hommes pervers j'avais sacrifié
Les devoirs les plus saints, & même l'amitié.
Vous êtes bien vengé. Ma chere Rosalie,
Je reconnais mes torts : que ton cœur les oublie.
Je les répare tous en te donnant Damis.

DAMIS.

Vous trouverez en moi les sentimens d'un fils.

ROSALIE.

Tous mes vœux sont remplis ; le Ciel me rend ma mere.

CRISPIN.

Moi, j'épouse Marton pour terminer l'affaire.

MARTON, *au public.*

Des Sages de nos jours nous distinguons les traits :
Nous démasquons les faux, & respectons les vrais.

Fin du troisieme & dernier Acte.



EXAMEN
DE LA COMÉDIE
DES PHILOSOPHES.

PEu de perſonnes ont enviſagé cette Comédie ſous un rapport qui la caractériſe particuliérement, & qui conſiſte dans une difficulté vaincue, dont on ſe rappelle peu d'exemples.

On n'a gueres entrepris de faire rire ſur la Scene, aux dépens de quelque perſonnage, ſans le dégrader, en quelque ſorte, aux yeux des ſpectateurs, en lui prêtant, ou des idées ridicules auxquelles il attache une importance comique, ou une maniere de s'exprimer triviale & riſible, ou bien, enfin, en lui ſuppoſant une crédulité ſans bornes, & qui le fait donner dans tous les pieges qu'on veut lui tendre. Ce ſont à-peu-près là toutes les ſources du ridicule : auſſi le divin Moliere s'eſt-il ſervi de tous ces moyens dans la Comédie des *Femmes Savantes*. *Triſſotin* & *Vadius* diſent & font beaucoup de ſottiſes. On

s'extaſie ſur le mot *Amarante;* on s'épuiſe en commentaires ſur le *quoi qu'on die*, & ſur la réflexion ridiculement platte que fait *Triſſotin* en voyant tomber un Laquais :

Bien lui prend de n'être pas de verre.

Le Sonnet & le Madrigal ſont deux chefs-d'œuvre d'impertinence. Le comique abonde ; mais auſſi l'Auteur a-t-il recours à toutes les manieres de charger ſes perſonnages ; il les livre à la riſée du peuple même, capable de ſentir toutes les balourdiſes qu'il leur prête.

L'Auteur des *Philoſophes*, au contraire, ne pouvait dégrader les ſiens, ſans les rendre méconnaiſſables. Il fallait à la fois les repréſenter comme ridicules, & leur conſerver de l'eſprit, des connaiſſances, même, & ce ton faſtueux, impoſant, élevé, qu'ils ont pris dans le monde & dans leurs ouvrages. Il fallait attacher du comique à des idées nouvelles au Théâtre, telles que les ſentimens philoſophiques de *Cydaliſe* pour ſa fille, ceux de *Valere* ſur l'intérêt perſonnel ; enfin il fallait peindre par l'action l'embarras d'une femme ſavante qui veut écrire, dans l'abſence de celui qui l'aſſiſte ordinairement dans ſes productions : voilà ce qui rendait, peut-être, ce ſujet un des plus difficiles qui eût jamais été traité ſur la Scene.

Eh! que l'on ne dise pas que le *Misanthrope* & le *Méchant* sont deux caracteres qui font rire, sans le mêlange de cette charge qu'il est d'usage de donner aux personnages que l'on veut rendre comiques. L'intention de Moliere, ni de M. Gresset, n'a pas été de jetter du ridicule sur ces deux personnages. *Cléon* est un homme agréable & dangereux; *Alceste* est un caractere outré, mais respectable. Ni l'un ni l'autre ne sont dégradés pour devenir plaisans, au lieu que le dessein de l'Auteur des *Philosophes* était de rendre véritablement ridicules les personnages qu'il a introduits sur la Scene, de faire rire à leurs dépens, & il y a réussi, sans altérer la sorte de dignité dont ils se prévalent, & sans les rapprocher du peuple par aucune plaisanterie qui fût au-dessous de son sujet.

Ceux qui auront pesé cette difficulté, & fait attention au genre dans lequel l'Auteur a écrit, ne seront point étonnés qu'il n'ait pas donné à sa Piece plus d'étendue, & qu'il ne l'ait pas portée à la mesure des cinq Actes. Il ne pouvait se dissimuler la sensation vive que son ouvrage allait produire, l'esprit de parti d'un grand nombre de ses spectateurs, & si sa Piece eût été plus forte d'intrigue, s'il eût donné au Public le tems de respirer, il est constant qu'il n'avait plus de succès à prétendre. A peine eut-

on écouté ce qui eût servi à préparer, à fonder, à lier les événemens. En un mot, on eut affecté de trouver faible tout ce qui n'eut pas été saillie, trait, Epigramme, & la mauvaise volonté eût saisi avidement le premier prétexte qui se fût offert de troubler la représentation, & d'anéantir l'effet de l'ouvrage.

L'Auteur révele aujourd'hui son secret. Ce fut celui d'Aristophane dans la Comédie des *Nuées*, & dans la plûpart de ses pieces.

Ce grand Poëte s'occupoit faiblement de sa fable, bien moins essentielle, en effet, dans les jeux de Thalie, qui ne doit jamais sortir de la classe des événemens communs, & qui a toujours raison lorsqu'elle a fait rire, que dans les prestiges de Melpomene, qui ne peut intéresser que par la régularité, l'importance & la majesté de son action. On voit même qu'il affectait de masquer son but par les titres bisarres & indéterminés * qu'il donnait à presque toutes ses Comédies. Au moyen de cette précaution, les surprises qu'il ménageoit à ses Spectateurs, n'en devenaient que plus piquantes, & il déconcertait, en même-tems, la malignité de ses ennemis, qui ne pouvaient

* On en peut juger par ces titres mêmes : *Les Nuées*, les *Guêpes*, les *Grenouilles*, &c.

hazarder contre ſes pieces des critiques prématurées, ni lui reprocher d'avoir mal rempli un objet, que lui-même avait eu l'art de ne point annoncer.

Cette adreſſe d'Ariſtophane conſiſtoit, ſurtout, à laiſſer ſur lui le moins de priſe qu'il pouvait à ſes Cenſeurs. Sûr de la richeſſe de ſon exécution, du feu de ſes détails, & des ſcenes vives & brillantes qu'il ſavoit amener dans ſa fable, de quelque maniere qu'elle fût conduite, il négligeait tout ce qui aurait pu le géner dans ſa marche, & rallentir l'effet de ces ſaillies fortement comiques, qui n'appartenaient qu'à lui ſeul, & que depuis on n'a retrouvées que dans Moliere.

Ce qu'il regardait comme important, & ce qui eſt véritablement le plus grand mérite de la Comédie, c'était de peindre ſes caracteres avec aſſez de vérité, pour que la charge théatrale, dont il abuſait quelquefois, ne pût en altérer la reſſemblance. Voilà ce que l'Auteur a tâché d'imiter, & le nom d'Ariſtophane que ſes ennemis mêmes lui ont donné, prouve qu'ils ont été forcés de reconnaître qu'en effet il avait ſu s'approcher de ſon modele.

Une des ſingularités, non moins remarquable de ſa Comédie, mais dont on ne connait pas d'exemple, c'eſt la hardieſſe qu'il eut de

ſe produire lui-même, en quelque façon, ſur la ſcene, * & de prédire tous les Libelles qu'on ne manquerait pas de répandre contre lui. Il eſt bien étonnant qu'il ne ſe ſoit trompé ſur aucun point, & que ſes ennemis n'ayent pas eu quelque pudeur de ſe ſervir *du canevas* qu'il leur avait, pour ainſi-dire, tracé. Il avait dit que l'on ſe comparerait à Socrate ** ; que l'on rappellerait par conſéquent les *Nuées* d'Ariſtophane; que l'on *diffamerait & l'ouvrage & l'Auteur*, & c'eſt préciſément ce qui arriva. On n'écrivit rien de plus, ni de moins : cela ſeul prouverait combien il avait rencontré juſte dans la reſſemblance qu'il s'était propoſé de donner à ſes portraits.

Qu'il lui ſoit permis, après avoir laiſſé ſi long-tems le champ libre à la calomnie, de tirer de la foule des ouvrages qui parurent alors pour & contre lui, quelques Réflexions *** qui furent imprimées dans le tems ſur ſa Comédie, & qui termineront cet Examen.

» Il eſt aiſé de voir que M. Paliſſot a été

* Acte 3. Scene 4.

** Acte 2. Scene premiere, &c.

*** Elles ſont tirées d'un ouvrage intitulé : *Réponſe aux différens écrits publiés contre la Comédie des Philoſophes*, par M. de la Marche Courmont, Officier Français, mort depuis quelques années dans l'Inde, où il était chargé des ordres du Roi.

» plus modéré dans ſes expreſſions qu'Ariſto-
» phane & Moliere. S'il a cru, comme eux,
» pouvoir prononcer ſur le Théâtre ce mot
» ſacré de *Philoſophie*, il n'a point traité les
» Philoſophes de *pieds-plats*, de *gredins*, de
» *voleurs*, &c.

» Ariſtophane n'héſite point à peindre So-
» crate volant des manteaux. M. *Carondas*,
» dira-t-on, vole bien la boëte de *Valere*;
» mais *Carondas* n'eſt point un Philoſophe.
» C'eſt une eſpece de Valet, qui autrefois a
» étudié; qui, métamorphoſé en pedant, tire
» une concluſion toute naturelle du ſyſtême
» de ſon maître qui ne vole point, lui; mais
» qui a des opinions dont il ſerait facile d'a-
» buſer dans la pratique. Cette action de *Ca-*
» *rondas* eſt un trait de génie. Combien d'ar-
» gumens n'eût-il pas fallu entaſſer pour dé-
» montrer les ſuites dangéreuſes d'un ſyſtême
» auſſi ſéduiſant que celui qui ramene toutes
» les actions des hommes à l'intérêt perſonnel!
» M. Paliſſot les indique toutes par le ſeul
» geſte d'un de ſes perſonnages.

» M. *Triſſotin*, dans les *Femmes ſavantes*,
» n'eſt pas peint avec des couleurs plus adou-
» cies, que *Valere* & *Dortidius*, dans les *Phi-*
» *loſophes*. Dans cette derniere piece, *Valere*
» n'eſt coupable que de flatter la folie d'une
» femme

» femme dont il veut épouſer la fille par in-
» térêt. J'avoue que ce manege ſuppoſe de
» la fauſſeté ; mais combien cette fauſſeté,
» ſous le nom de politique, n'eſt-elle pas
» commune dans la ſociété ! Moliere a mis
» *Triſſotin* dans une ſituation plus odieuſe. Il
» a été informé, par la propre bouche d'*Hen-*
» *riette*, de toute l'horreur qu'elle a pour lui ;
» elle le menace même, ſi elle devient ſon
» épouſe, du ſort qu'il mérite. Il paſſe ſur
» tout. C'eſt un tyran qui ne connaît de loi
» que la force & l'intérêt, un lâche, un in-
» grat, qui abandonne, au premier revers,
» une femme qui venait de lui offrir ſa for-
» tune. Le caractere de *Valere* ne comporte
» ni cette dureté, ni cette baſſeſſe. Il dit bien,
» il eſt vrai, que, ſans l'eſpoir d'épouſer
» *Roſalie*, il eût, depuis longtems, renoncé
» à la ſociété de *Cydaliſe* qui l'ennuie ; mais
» l'eût-il abandonnée dans le malheur, après
» tout ce qu'il ſavait que cette femme crédule
» voulait faire pour lui ? M. Paliſſot nous le
» laiſſe du moins ignorer. *Vadius* eſt un co-
» quin en action, qui a recours à des Lettres
» Anonymes pour perdre un de ſes amis, dans
» une maiſon dont celui-ci lui a donné l'entrée*.

---

* Notez, à l'avantage de l'Auteur moderne, que

» Je ne juſtifierai point la Scene de la diſ-
» pute des Philoſophes de quelque reſſem-
» blance avec celle de *Triſſotin* & de *Vadius*.
» Je dirai ſeulement que, dans la Piece nou-
» velle, cette Scene me paraît plus adroite,
» plus ſerrée; que *Triſſotin* eſt obligé de ſe
» déclarer brusquement l'Auteur du Sonnet,
» au lieu qu'une mauvaiſe honte empêche *Dor-*
» *tidius* de s'avouer le pere du *Diſcours ſur*
» *les devoirs des Rois*, & que *Valere* le devine
» au ton ſérieux avec lequel il prend la dé-
» fenſe de cet ouvrage. J'ajouterai qu'enfin
» M. Paliſſot ſentant la reſſemblance s'ap-
» procher, l'a évitée en terminant la diſpute
» par ce vers ſi heureux qu'il met dans la bou-
» che de *Théophraſte* :

Meſſieurs, n'imitons pas les pédans de Moliere.

» Dans les *Philoſophes*, l'arrivée de *Cydaliſe*
» rend la Scene plus théâtrale. Cette entrée
» met les caracteres des perſonnages dans tout
» leur jour. On voit quel art ces ſéducteurs em-
» ploient pour ſubjuguer *Cydaliſe*, qui de ſon

Triſſotin & *Vadius* étaient deux perſonnages réels, re-
connus du tems de Moliere, & que celui de *Valere*,
dans la Comédie des Philoſophes, n'a pas même occa-
ſionné une application.

» côté montre le fonds inépuiſable de ſa cré-
» dulité

» La querelle de *Triſſotin* & de *Vadius* ſe
» paſſe en préſence de *Philaminte*, choſe peu
» décente, ſurtout ſelon les mœurs du tems
» de Moliere, qui ne permettaient pas une
» ſcene d'injures dans l'appartement d'une fem-
» me honnête. *Philaminte* & les autres Ac-
» teurs pâtiſſent pendant cette Scene à laquelle
» ils ne prennent aucune part, & que l'on ſe
» met un peu tard en devoir d'appaiſer. D'ail-
» leurs cette Scene eſt entiérement épiſodique;
» elle ne tient à rien; elle ne produit rien,
» non plus que le reſſentiment & la Lettre
» Anonyme de *Vadius*.

» La diſpute des Philoſophes eſt bien au-
» trement liée au ſujet; elle eſt d'un plus
» grand intérêt. On voit le parti prêt à ſe di-
» viſer, & à faire tout manquer par cette di-
» viſion. *Cydaliſe*, ou du moins ſes ouvra-
» ges, ſont le principal objet de la diſpute:
» le ſpectateur craint qu'elle ne l'ait entendue;
» qu'éclairée ſur la maniere dont ces Meſſieurs-
» là trompent, elle ne rompe le mariage de
» *Valere*, & que la piece ne finiſſe bruſque-
» ment. L'embarras où l'arrivée de *Cydaliſe*
» jette les Philoſophes, l'adreſſe avec laquelle
» ils ſe tirent de ce pas gliſſant, produiſent

» une Scene admirable; le dénouement qu'on » avait entrevû s'éloigne, & la piece se sou- » tient encore pendant six Scenes.

» Le rôle de *Propice*, on en convient, est » épisodique; mais ne tient-il pas au fond du » sujet plus qu'on ne pense? Ce Colporteur » ne semble-t-il pas amené pour déprimer les » talens des Philosophes, non seulement aux » yeux du Public, mais même à ceux de *Cy-* » *dalise*; en un mot, pour donner atteinte à » l'empire qu'ils se sont établi sur son esprit » par leur réputation usurpée?

» De cette Scene, neuve au Théâtre, & » qui est un excellent canevas de critique, il » sort une situation vraiment comique, celle » de *Dortidius*, qui voit tous ses ouvrages » critiqués par un vil Colporteur, dont les » décisions sont cependant d'un grand poids, » puisqu'il ne se donne que comme l'écho de » la voix publique. Cette situation adroite est » une suite de la dispute, & fait à peu près » la même impression sur le spectateur. On » craint encore que le sensible, l'orgueilleux, » le bouillant *Dortidius*, qui prend la défense » de tous les livres qui sont de lui, & qu'il » n'ose avouer, ne rompe enfin la glace, dût- » il par quelque imprudence éclairer *Cydalise*. » Ce prétendu Philosophe, que son amour

» propre met à la torture, eſt un tableau bien
» choiſi & bien peint. Dès que *Cydaliſe* a paru,
» *Dortidius* s'eſt couvert du manteau de la Phi-
» loſophie & du ſtoïciſme ; mais ce manteau
» devient peu à peu une drapérie légere, à tra-
» vers laquelle on apperçoit le nud *.

» Dans la Comédie de Moliere, *Philaminte*
» eſt une femme qui ſe croit en état de juger ;
» mais qui n'a jamais écrit ; qui a quelques
» connaiſſances dont elle fait un uſage ridicule,
» & dont le fort eſt la Grammaire.

» *Cydaliſe* a la fureur de ſe croire Auteur ;
» mais ſa folie eſt la Métaphyſique, la Morale,
» & même la Politique. *Philaminte* n'eſt que
» ridicule, *Cydaliſe* eſt pervertie par des ſyſtê-
» mes pernicieux, qui lui font étouffer les
» ſentimens les plus tendres de la Nature,
» qu'elle ne prend plus que pour des préjugés.
» *Philaminte* eſt une femme ſans génie, qui ne
» s'occupe que de mots ; *Cydaliſe* a de l'eſprit ;
» mais elle en veut trop avoir ; elle prétend au
» génie ; enfin elle croit avoir fait un Livre,
» & ce Livre eſt l'ame de toute la piece.

» *Triſſotin* eſt un pédant, un poëte ridicule

* Cette Scene du Colporteur prépare d'ailleurs, avec aſſez d'adreſſe, l'arrivée de *Criſpin*, en portant la converſation ſur le Livre de l'*Inégalité des Conditions*.

» & décrié; *Valere* eſt un Philoſophe en re-
» putation, un homme du monde qui donne
» le ton; il eſt le chef d'un parti floriſſant; il
» a ſubjugué le Public; il a tourné l'eſprit de
» *Cydaliſe* en la rempliſſant de ſes ſyſtêmes;
» quelles oppoſitions!

» Un reproche flatteur que l'on a fait à M.
» Paliſſot, c'eſt d'avoir bruſqué le dénoûment
» de ſa piece. Ce reproche ſemble venir du
» plaiſir même qu'elle a fait. J'ai entendu dire
» que *Cydaliſe* paſſait trop rapidement de l'extrê-
» me confiance, au parti de bannir les Philoſo-
» phes de ſa ſociété; mais ce paſſage rapide de
» l'affection à la haine & au mépris, lorſque nos
» yeux ſe ſont ouverts ſur le compte de ceux
» qui nous ont abuſés, eſt dans la nature, &
» plus il eſt ſubit, plus il eſt dans l'ordre des
» paſſions.

» Ce dénoûment, d'ailleurs, n'eſt point auſſi
» bruſque qu'on voulait le croire. Il eſt préparé,
» annoncé dès la premiere Scene du troiſieme
» Acte. On l'attend dès que l'on voit paraître
» *Criſpin*; on ſait que ce *Valet* s'eſt propoſé
» de détromper *Cydaliſe*; on ſait qu'il eſt por-
» teur de la Lettre interceptée qui doit pro-
» duire cet effet. Ce dénoûment ne tombe donc
» pas des nues, & n'eſt donc point auſſi pué-
» rile (qu'on me permette cette expreſſion)

» que celui des *Femmes Savantes* ; que ces deux
» Lettres fabriquées dont perſonne ne ſaurait
» être la dupe. Il eſt encore plus moral. Mo-
» liere ménage à *Triſſotin* l'honneur de la re-
» traite, ce qui eſt un peu contre le but de
» la Comédie. Les deux perſonnages odieux
» ne ſont point punis. Il n'arrive rien à *Va-*
» *dius* de ſa Lettre Anonyme, & l'ingrat &
» lâche *Triſſotin* n'a que le déſagrément d'a-
» voir refuſé un mariage qui lui aurait été
» avantageux, malheur qui arrive à beaucoup
» d'honnêtes gens: le dénoûment des *Philo-*
» *ſophes* eſt certainement plus complet.

» J'ai indiqué & diſcuté tous les points de
„ reſſemblance dont la Critique a pu s'armer
„ contre cette Comédie. Qu'il me ſoit permis à
„ préſent, de demander aux Cenſeurs à quoi
„ ils peuvent aſſimiler les Scenes neuves qui
„ ſont dans cette piece ? Celle de *Cydaliſe* &
„ de *Roſalie* au premier Acte ; celle de *Carondas*
„ & de *Valere* au ſecond ; celle de *Cydaliſe*
„ avec les Philoſophes aſſemblés ; celle de *Pro-*
„ *pice* & de *Criſpin*, Scenes dont aucun Théâ-
„ tre ne fournit d'exemples, & que le Public
„ a ſi bien reçues que les principaux vers en
„ ont paſſé en proverbe, & ont déjà fourni le
„ ſujet de cent gravûres.

„ Je pourrais convenir de quelques défauts

„ échappés à l'Auteur de cette Comédie; mais
„ je n'ai entrepris ni un éloge, ni une critique.
„ J'ai cru devoir détruire de fausses imputa-
„ tions, & j'ai pensé que l'on pouvait, sans
„ se déclarer en faveur d'aucun parti, prendre
„ la défense de la vérité, & celle d'un homme
„ assez courageux pour avoir tenté d'affranchir
„ la République des Lettres du joug qu'elle
„ était prête à subir : d'un homme assez phi-
„ losophe pour avoir attaqué des principes
„ contraires aux mœurs & à l'harmonie de la
„ société. "

L'Auteur ne pouvait avoir un commentateur qui fît plus d'honneur à sa Piece. Il n'ajoutera qu'un mot à ces Réflexions, sans doute trop flatteuses. C'est qu'en travaillant un sujet du tems, il a tâché par un style vigoureux & correct de franchir les bornes du tems. Il ne s'est point occupé des petits détails, des petites superficies, qui ne donnent à tant d'ouvrages qu'une vie momentanée. Il n'y a pas dans sa Piece vingt vers *Vaudevilles*, c'est-à-dire, de ces vers qui pourraient exiger une note au bas des pages; il y en a un plus grand nombre dans les *Femmes Savantes*, & même dans les *Nuées* d'Aristophane, qui fait sans cesse quelque allusion, soit à des vers d'Euripide, soit à quelques usages de son siecle, qui deviennent

autant d'énigmes pour la plûpart des lecteurs. Auſſi la Comédie des *Philoſophes* n'a-t-elle pas été moins accueillie chez les Etrangers qu'à Paris même. Il eſt peut-être vrai, qu'en employant des couleurs moins fortes, l'Auteur ſe fût concilié, pour le moment, un plus grand nombre de ſuffrages; mais il a vû que ſon ſujet ne devait pas moins appartenir à la poſtérité, qu'à ſon ſiecle, & ſans être retenu par ce qu'il pouvait prévoir & craindre, il a eu le courage d'enviſager l'avenir, en cherchant à déſabuſer la Nation.

Ceux qui ont eu la baſſeſſe d'imprimer que l'Auteur n'avait fait ſa Comédie que pour de l'argent, ignoraient ſans doute, qu'il avait fait préſent au Comédien Préville des honoraires de la repréſentation. Il eſt vrai que Préville lui-même a paru ne s'en pas ſouvenir : ce qui n'empêche pas qu'il ne ſoit un excellent Criſpin.



L'HOMME DANGÉREUX,

COMÉDIE.

PAR L'AUTEUR DE LA COMÉDIE DES PHILOSOPHES.

Semper ego auditor tantùm, nunquamque reponam,
Vexatus toties ?

JUVENAL.

AVIS DES ÉDITEURS,

Rédigé d'après quelques Lettres de l'Auteur, & d'autres Mémoires qui leur ont été adressés de Paris.

LA représentation de cette Comédie eût été un des événemens les plus singuliers de l'année 1770. Le projet de l'auteur n'avait eu d'exemple dans les fastes littéraires d'aucune Nation.

Pope chez les Anglais, Boileau & Moliere parmi nous, s'étaient attiré, par la liberté courageuse avec laquelle ils avaient vengé le goût, la raison & les mœurs, une assez grande quantité d'ennemis, pour oser eux-mêmes ce qu'avait entrepris l'auteur de cette piece; mais l'idée ne leur en vint pas.

Placé à-peu-près dans les mêmes circonstances que ces hommes de génie (auxquels pourtant il est bien loin de se comparer) ayant indisposé contre lui tous les écrivains médiocres par son poëme de la Dunciade, & tous les charlatans de philosophie par sa comédie des Philosophes, M. Palissot, suffisamment pourvu de cette espece d'ennemis dont la haine honore,

avait conçu le projet de mettre à profit leur animosité même, & de la faire servir à sa gloire. Il composa, dans le plus grand secret, la piece dont nous parlons, & il en traça le principal caractere d'après l'idée injurieuse que ces Messieurs ont cru donner de sa personne dans une foule de Libelles calomnieux. Il eut soin de faire répandre ensuite que cette piece était une satyre sanglante contre lui, & qu'il en était très-vivement affecté. A cette nouvelle, la joie fut inexprimable. * Ils se proposerent tous d'applaudir cette Comédie, avec d'autant plus de chaleur qu'ils la regardaient comme une vengeance pour leur amour propre; & que d'ailleurs, ils avaient souvent représenté, dans leurs petites brochures clandestines, cet écrivain célebre comme un homme très-noir & très-dangereux.

On imagine aisément quelle eût été leur surprise & leur confusion, lorsqu'enfin M. Palissot eût avoué ce même ouvrage, & qu'il eût repoussé sur eux l'ignominie qui devait en résulter. Ce moment allait devenir pour le public l'époque

* Un de nos plus impertinens beaux-esprits, & l'un de ceux dont l'auteur a le moins ménagé la vanité dans sa Dunciade, s'écria dans un accès d'enthousiasme bizarre qui est devenu familier à ces Messieurs : *il y a donc enfin une honnête homme !*

d'une Comédie plus piquante encore que la piece même, & pouvait produire en faveur du goût la révolution la plus avantageuse.

M. Paliſſot avait dirigé toutes ſes vûes du côté de cette révolution devenue néceſſaire. Non-ſeulement il s'était propoſé pour modele cet ancien genre comique, ſi regretté de la nation, & qui n'eſt abandonné aujourd'hui que faute de talens & de protecteurs; mais il avait choiſi l'époque la plus convenable & la plus heureuſe pour tâcher de remettre en faveur ce même genre, par qui la ſcene françaiſe n'a point encore de rivale.

Une jeune Dauphine, l'honneur de deux nations, & déjà non moins chere à la Cour de Verſailles qu'à celle de Vienne, venait d'arriver en France, & d'intéreſſer tous les cœurs par les vertus & par les graces qu'elle a héritées de ſon auguſte Mere. Les fêtes les plus brillantes, qui n'étaient qu'une faible expreſſion de la joie publique, ſe multipliaient autour d'elle. La ſeule littérature n'avait produit aucune nouveauté digne de contribuer à ſes amuſemens; & c'eſt pour la ſeconde fois que les Lettres éprouvent à Paris cette eſpece d'humiliation. On ſait que le Roi de Dannemarck, uniquement frappé de la gloire du Roi, ne vit d'ailleurs, en France, aucun ſpectacle digne de lui, ni de la renommée de la nation.

Cette disette des Arts, si voisine du siecle le plus glorieux de notre histoire, & dans un tems où nous nous enorgueillissons si fastueusement des prétendus progrès de nos connaissances, affligeait sensiblement l'auteur de la piece dont nous parlons. Il s'était flatté, du moins, de donner à Madame la Dauphine une faible preuve de zele, qu'il lui devait, peut-être, plus qu'aucun autre auteur français, étant né Lorrain, & toute sa famille ayant eu l'honneur d'être attachée au service de sa maison Impériale.

Un Drame lugubre & sombre eût été, pour le moins, très-déplacé dans de pareilles circonstances. Un effort pour ramener tous les esprits vers la Comédie agréable, semblait convenir beaucoup mieux à ces jours de divertissemens & de fêtes ; & c'est ce que l'auteur s'était particuliérement proposé. Le projet singulier dont nous avons rendu compte, n'était, dans son idée, qu'un accessoire à cet objet principal : aussi sa piece, travaillée d'après les modeles de l'ancien genre, n'est pas seulement une vraie Comédie de caractere ; mais, comme il supposait qu'elle aurait l'avantage de paraître devant Madame la Dauphine, il s'applaudissait, surtout, d'avoir fait choix d'un sujet dont l'utilité morale ne peut échapper à aucun Lecteur.

Cette piece attaque les faiseurs de Libelles,

espece

eſpece d'impoſteurs actuellement plus communs que ceux qui ont été livrés à un ridicule ſi juſte dans le chef-d'œuvre de Moliere. Les atteintes que des écrivains audacieux ont oſé porter de nos jours à la Religion des Boſſuet & des Paſcal, ayant rendu la véritable piété plus rare qu'elle ne l'était dans l'autre ſiecle, on a vû néceſſairement diminuer le nombre de ceux qui abuſaient de ſon extérieur reſpectable pour maſquer leurs vices. Mais ſi en détruiſant tout le bien que produiſait, d'ailleurs, dans l'Etat une religion ſainte & épurée, les faux philoſophes ont, en effet, contribué à purger la nation de quelques monſtres, ils n'ont fait qu'augmenter la foule, non moins dangereuſe, des impoſteurs de ſociété; & ce ſont ces nouveaux Tartuffes, ces hypocrites de mœurs que M. Paliſſot avait entrepris de démaſquer dans ſa Comédie.

La fureur avec laquelle ſes ennemis, ne le ſoupçonnant point d'être l'auteur de cette piece, commençaient à lui en appliquer le principal perſonnage, le triomphe qu'ils ſe préparaient par avance, n'était pour lui qu'une conviction de plus, qu'il avait parfaitement ſaiſi le caractere de ces mêmes ennemis. En effet, comme il ne s'eſt permis de ſa vie aucun écrit anonyme, & ſurtout aucun libelle, & qu'au

contraire ces Meſſieurs en ont fait de très-violens contre lui, * & contre des particuliers infiniment plus recommandables, il était bien ſûr de troubler leur petite jouïſſance, & de les accabler d'un ridicule ineffaçable dès qu'il ſe fut déclaré l'auteur de la piece. L'ignominie ſerait retombée tout naturellement ſur ceux qui ſe l'étaient attirée. Le dernier degré de leur confuſion eût été d'avoir contribué à leur propre honte, en applaudiſſant, dans ſa comédie, les traits qui leur reſſemblent le plus,

* Voyez dans le Libelle connu ſous le titre des *Facéties Pariſiennes*, les Libelles intitulés les *Quand*, les *Qu'eſt-ce*, la *Viſion*. On portait dans ce dernier la licence juſqu'à outrager une femme du premier rang, qui alors était mourante. Voyez les Epitres dédicatoires qui ſont à la tête d'une Traduction du *Véritable ami*, & du *Pere de famille* du célebre Goldoni, & l'Epigraphe inſolemment indécente qui eſt ſous le frontiſpice du même ouvrage. Voyez, dans l'Encyclopédie, l'article *Parade*, imputé fauſſement, comme on l'a démontré, à M. le Comte de Treſſan. Toutes ces horreurs, & une infinité d'autres dont le public n'a pas beſoin qu'on lui rappelle les titres, ont été imprimées, à la honte de leurs auteurs, & de ce ſiecle prétendu philoſophique ; mais il en eſt qui, par leur atrocité, ſont demeurées manuſcrites. Telle eſt une parodie audacieuſe d'une des plus belles Scenes de la Tragédie de Cinna. Et ces Meſſieurs oſent ſe plaindre ! Et ils ont des partiſans & des vengeurs ! Et on leur épargne même le ridicule !

& qu'ils n'auraient attribués à l'auteur que parce qu'ils ont eu l'audace de le peindre, d'après eux-mêmes, dans leurs libelles calomnieux. Il eſt évident qu'ils ne ſe feraient jamais relevés de cet excès de ridicule, mais des circonſtances imprévues les en ont garantis.

M. Paliſſot avait confié ſon ſecret à Monſieur le Maréchal de Richelieu, qui avait jugé la piece digne de toute ſa faveur, & qui voulut bien la faire paſſer lui-même aux Comédiens, comme un ouvrage qu'on lui avait adreſſé de Bordeaux. Elle fut reçue avec applaudiſſement, appriſe, répétée, & annoncée dans les petites affiches de Paris. Elle devait être jouée le Samedi 16 Juin, & toutes les places du ſpectacle avaient été retenues avec un empreſſement dont on n'avait pas vu d'exemple depuis la Comédie des Philoſophes. Mais quelques acteurs, à la lecture & aux répétitions, avaient cru reconnaitre le ſtyle & la maniere de M. Paliſſot. En vain ce dernier, pour mieux cacher ſon ſecret, avait apporté à Paris le poëme de la Dunciade entiérement corrigé, augmenté de ſept chants, & terminé par des mémoires très-curieux ſur notre littérature depuis François premier, juſqu'à nos jours : en vain le bruit qu'excitait cet ouvra-

ge, ſans modele encore dans notre langue, faiſoit-il une diverſion très-utile aux vûes de l'auteur, & très-propre à détourner les ſoupçons qui commençaient à naître, & qui lui attribuaient la piece nouvelle ; ces ſoupçons mêmes allarmerent & la ſecte des faux philoſophes, & tout le vulgaire du Parnaſſe. Ces deux partis glacés de crainte, mais éclairés par la haine, ſe réunirent, & vinrent à bout, par leurs clameurs, d'inſpirer de l'inquiétude au Magiſtrat. Il eſt des momens où la prudence, la ſageſſe, la juſtice même ſont forcées de plier ſous l'audace & la témérité. Louis XIV. quoique protecteur de Moliere, avait lui-même été obligé de céder aux importunités des détracteurs du Tartuffe. La piece de M. Paliſſot eut le ſort de cet immortel ouvrage, & fut arrêtée le jour même où elle devait être repréſentée. On employa contre elle les mêmes objections *, les mêmes manœuvres ; & ſi quelque Comédie pouvait être comparable au Tartuffe, les annales du théâtre ne fourniraient pas deux événemens plus ſemblables ; mais l'auteur eſt vivement pénétré du tort que lui ont fait ſes ennemis, en aſſimi-

* On les verra en nature, avec les réponſes de l'auteur, dans le volume des *Mélanges*.

ſant ainſi ſa fortune à celle de Moliere. Il ſe flatte ſeulement que les perſonnes impartiales voudront bien, en comparant les faits, ne pas comparer les ouvrages. Dans la décadence où nous ſommes, on ne doit plus s'attendre à ces productions vigoureuſes qui caractériſaient un ſiecle de gloire & de génie.

Ce nouvel exemple d'une piece perſécutée par une cabale puiſſante, prouve combien il eſt dangereux, dans tous les tems, d'attaquer les vices trop accrédités; &, ſelon toute apparence, il ſera regardé comme le dernier coup porté à la liberté d'écrire des Comédies.

On ſoumet au public cet ouvrage dénué de l'illuſion des ſuccès du théâtre. On a mis en notes le petit nombre de traits que l'auteur y avait répandus pour ſervir d'amorce à la malignité de ſes ennemis, & qui deviennent inutiles, dans le texte, aujourd'hui que ſon ſecret eſt divulgué. On verra qu'il avait pris la peine de mettre en vers quelques-unes des injures qu'on lui a dites dans pluſieurs libelles, & qu'il les mépriſe aſſez pour ne les avoir point affaiblies.

La poſtérité jugera cet ouvrage d'après le plan fidele que nous venons d'en expoſer. Elle n'aurait ſçu que par récit l'action ſinguliere &

plaiſante qui ſe ſerait paſſée à Paris, & le tableau que nous la mettons à portée de s'en faire, eſt exactement pour elle celui que le public de nos jours aurait eu ſous les yeux. L'auteur ſeul a perdu l'un des plus beaux momens de ſa vie; &, à l'égard du projet qu'il avait eu, il ne peut jouïr, en quelque ſorte, que d'une gloire poſthume. Mais ce qu'il deſire que l'on remarque, ſurtout, dans ſa Comédie, c'eſt qu'elle ne contient rien qui puiſſe bleſſer ni directement, ni indirectement, les loix, la religion & les mœurs, & que pourtant il a ſemblé convenable de la défendre, & de ſacrifier le bien qu'elle pouvait faire, à la crainte des rumeurs que la repréſentation paraiſſait devoir exciter. La ſingularité de cet événement augmente encor lorſqu'on vient à penſer qu'il a eu lieu dans le même tems où la ſageſſe & la vigilance des Magiſtrats ne peuvent qu'à peine arrêter le torrent des écrits licencieux & abominables qui ſe reproduiſent tous les jours. Cette réflexion juſtifie un mot de l'auteur qui nous eſt parvenu, & qui nous a paru plein de ſens & d'énergie. » Le ſiecle » paſſé (diſait-il à un des hommes les plus » dignes d'entendre la vérité) était un ſiecle » de liberté ſans licence : celui-ci eſt un ſie- » cle de licence ſans liberté. »

LETTRE DE L'AUTEUR

A

UN MAGISTRAT.

Monsieur,

Voici la derniere fois que je prendrai la liberté de vous parler de ma Comédie. Je fais combien vos momens font précieux; mais Louis XIV. permettait à Moliere de lui donner tous les éclairciffemens qui pouvaient fervir d'apologie à la piece du Tartuffe; &, quoique ce prince eut crû devoir en défendre la repréfentation, il daignait recevoir les mémoires de l'auteur, & il fe rendit enfin aux raifons de cet homme de génie, parce qu'il fut affez grand pour croire qu'il avait pu fe tromper.

Je fuis loin, Monfieur, de me comparer à Moliere; mais je fuis dans l'âge où il commença d'écrire. Je vis dans un fiecle où les grands talens font plus rares qu'ils ne l'étaient dans le fien. La bonne comédie, furtout, femble être abfolument oubliée, quoique jamais elle n'eût été plus néceffaire; & dans le monde

où on la regrette, j'ai eu ſouvent l'honneur d'être nommé comme un de ceux qui paraiſſaient avoir le plus de diſpoſitions pour en reſſuſciter le genre.

Voudriez-vous, Monſieur, m'écarter d'une carriere dans laquelle je ne pourrais me diſtinguer ſans honorer la nation ? Non, vous aimez trop les Arts pour donner lieu à cette idée; mais n'ayant pu m'expliquer avec vous que très-imparfaitement ſur ma piece, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle vous ait fait naître quelques difficultés que je vais tâcher de réſoudre.

Vous ſemblez craindre, Monſieur (& cette crainte eſt très-obligeante pour moi) que mon ſecret ayant été mal gardé, je ne me trouvaſſe actuellement compromis ſi l'on repréſentait cette Comédie, & qu'une partie du public ne me fît une application injurieuſe du perſonnage de l'homme dangereux.

Pour vous démontrer, Monſieur, que votre crainte à cet égard eſt mal fondée, permettez-moi de ſuppoſer ſeulement que vous ne me regardez pas comme un ſot.

J'ai dû combiner tous les événemens qui pouvaient réſulter de ma Comédie, & j'avais le plus grand intérêt qu'aucune des combinaiſons poſſibles ne m'échappât. C'eſt mon attention, peut-être, à les ſaiſir toutes, qui rendait cet

ouvrage véritablement ſingulier. Vous allez voir, Monſieur, qu'il ſe conciliait avec toutes les ſuppoſitions imaginables, & qu'il n'était pas indigne de la faveur dont Monſieur le Maréchal de Richelieu a bien voulu l'honorer.

Mon ſecret parfaitement gardé, la piece pouvait réuſſir ou tomber. Si elle réuſſiſſait, j'avais l'avantage de donner le change à tous mes ennemis, de leur faire applaudir avec fureur un ouvrage dans lequel ils auraient affecté malicieuſement de me reconnaître. Leur haine eût contribué à ma gloire, & leur confuſion eût égalé leur ſurpriſe, lorſque je me ferais déclaré l'auteur de ce même ouvrage. Il eſt évident, Monſieur, que, dans cette ſuppoſition, tel eût été le ſuccès ſingulier de ma Comédie, ſuccès dont l'hiſtoire du Théâtre ne préſente aucun modele.

Si la piece fût tombée, le ſecret ayant été parfaitement gardé, je pouvais me féliciter publiquement de cette chûte, & en feignant de partager l'erreur commune, & de croire que c'était moi qu'en effet on avait eu l'intention de jouer, je n'aurais pas manqué de rire de la diſgrace de l'ouvrage, comme d'une tentative malheureuſe de la part de mes ennemis. Vous voyez, Monſieur, que l'alternative était preſque également à mon avantage.

Dans une autre ſuppoſition, celle où mon ſecret moins exactement gardé eût donné lieu à beaucoup d'incertitude dans l'eſprit du public, je ne courais encore aucun danger d'être compromis. Que la moitié de Paris me crût l'auteur de la piece, l'autre moitié ne le croyant pas, il n'y avait là qu'une ſcene très-divertiſſante par les gageures que cette incertitude pouvait occaſionner. En me nommant, en cas de ſuccès, je réuniſſais en ma faveur tous les eſprits non prévenus, & j'affligeais mes ſeuls ennemis. En cas de chûte, il me ſuffiſait de ne point me nommer, & ſi une partie du public eût toujours ſoutenu que j'étais l'auteur de la piece, l'autre partie, appuiée de mon ſilence, eût toujours dit qu'elle n'était pas de moi. C'était un procès qui n'eût jamais été jugé, & qui ne pouvait exciter que des conteſtations purement amuſantes dans la ſociété.

Enfin, Monſieur, *la derniere ſuppoſition*, qui eſt préciſément celle où les difficultés m'ont amené, eût été d'être généralement connu pour l'auteur de la piece. Or, dans cette ſuppoſition, au moyen de quelques vers ſupprimés, & de quelques autres ajoutés (corrections que je tenais toutes prêtes) il était encore impoſſible que je fuſſe un ſeul inſtant compromis.

Qu'eſt-ce que ma Comédie ? j'oſe vous en atteſter vous-même, Monſieur. C'eſt un ouvrage utile & moral, dans lequel un calomniateur, un faiſeur de libelles, un homme qui abuſe de ſes talens pour nuire & pour diffamer, ſe trouve confondu comme il le mérite. C'eſt l'impoſteur de ſociété couvert d'ignominie, comme l'impoſteur de Religion en eſt couvert dans la Comédie du Tartuffe.

Il eſt évident, Monſieur, qu'on ne peut m'appliquer ce rôle exécrable, dont j'ai ſi bien fait ſentir toute l'atrocité. Non-ſeulement je n'ai fait de ma vie aucun Libelle ; mais on en a fait contre moi d'infames ; je n'aurais eu beſoin que d'en rappeller le ſouvenir dans une préface, & de demander hardiment qu'on produiſît les miens.

Où ſont, Monſieur, je ne dis pas les Libelles que j'ai faits ; mais ceux mêmes dont j'aurais pu être témérairement ſoupçonné ? La notoriété publique eſt ici toute entiere pour moi.

Je ſais bien que peut-être on a oſé me peindre à vous-même comme un Ecrivain hardi dont il fallait ſe défier. Cependant quel ſujet de méfiance ai-je jamais donné au Gouvernement ? je défie à la haine de produire le moindre ouvrage que j'aye fait imprimer ſans

avoir pris l'attache des loix. Je me condamne ſi l'on peut en citer un ſeul, fut-il même très-innocent.

Quel eſt donc mon malheur, ſi, dans un tems auſſi fertile en Écrits licencieux, abus contre lequel je me ſuis toujours élevé, n'ayant jamais pris de routes détournées ni clandeſtines pour faire paraître mes Ouvrages, & n'ayant de ma vie décliné les Tribunaux établis pour la police de la littérature; quel eſt, dis-je, mon malheur ſi des hommes artificieux, injuſtes, & ſuſpects eux-mêmes de licence, viennent à bout de me faire regarder comme un Ecrivain de leur trempe, avec lequel on doit ſe tenir ſur ſes gardes!

Daignez en convenir, Monſieur, on a tenté de vous inſpirer ces ſentimens. D'après cette prévention, vous avez lu & fait lire mon ouvrage avec une attention plus inquiete que s'il eût été queſtion de l'ouvrage d'un autre. Dans une pareille diſpoſition, & n'ayant pas eu le loiſir de m'entendre, vous avez privé le public d'une nouveauté ſinguliere, & dont l'exemple ne ſe retrouvera peut-être jamais. Vous m'avez enlevé l'honneur de toutes ces combinaiſons ſi bien prévûes qui pouvaient me donner, même aux yeux de mes ennemis, un caractere capable de leur en impoſer,

& d'arracher enfin leur propre suffrage. Vous m'ôtez jusqu'à la ressource de paraître à visage découvert, comme j'en aurais le noble orgueil, attendu qu'un succès ne peut jamais me procurer une gloire médiocre, & qu'une chûte n'est qu'un événement qui peut être commun à toutes les pieces, & bien moins cruel pour moi que pour un autre, parce qu'on n'ignore pas que j'ai l'honneur d'avoir beaucoup d'ennemis. Vous arrêtez, Monsieur, une piece dont la morale & l'utilité sont sensibles, un ouvrage dans le genre que la nation regrette, & qui sera toujours dans le vrai goût François. Vous me découragez, vous anéantissez mon talent que l'on daignait citer toutes les fois qu'on parlait de la bonne Comédie. Voilà ce que votre intention n'est certainement pas de faire, & pourtant ce que vous faites. Voilà, peut-être, au milieu des actions qui feront votre gloire, & auxquelles personne n'a plus applaudi que moi-même, le seul trait de rigueur dont j'ose me flatter que vous aurez un jour quelque regret. Faut-il qu'il tombe précisément sur un de vos plus sinceres admirateurs, & sur un homme qui, malgré ses ennemis, ou même à cause d'eux, sera connu de la postérité? Je soumets ces réflexions à votre bon cœur. C'est dans le moment de

l'affliction la plus vive, & dans l'accès du découragement le plus absolu, que j'ai l'honneur de vous écrire; mais je n'en serai pas moins toute ma vie, avec un très-profond respect.

MONSIEUR, &c.



L'HOMME DANGÉREUX,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

(On y a joint les noms des acteurs qui devaient les repréſenter.)

ORONTE.	M. BONNEVAL.
JULIE pupille d'Oronte.	Mlle. DOLIGNY.
VALERE.	M. MOLÉ.
DORANTE.	M. D'AUBERVAL.
MARTON.	
PASQUIN.	M. PRÉVILLE.
M. PAMPHLET.	M. AUGER.
Un laquais d'Oronte.	

La Scene eſt à Paris dans la maiſon d'Oronte.

L'HOMME

L'HOMME DANGEREUX.



Le traître !
Et jusqu'à ce moment j'ai pu le méconnaître !

1782



L'HOMME DANGÉREUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE *seul écrivant.*

L'Heureux talent, morbleu ! que celui de médire !
Le trait est excellent, je veux qu'il en expire.
Qui peut se refuser aux charmes d'un bon mot ?
Au plaisir d'affliger l'amour propre d'un sot ?

Il écrit.

Vous apprendrez enfin, mon cher monsieur Oronte,
A distinguer les gens. Vous connaîtrez la honte.

Séduit par votre accueil, je croyais entrevoir
Que ſur vous le mérite avait quelque pouvoir,
Que vous ſaviez ſentir, honorer le génie;
Et dans le même inſtant votre aveugle manie
Accueillait à mes yeux tous ces froids beaux-Eſ-
prits,
Rebuts de la Province, Oracles de Paris,
Tout cet obſcur fatras d'Ecrits économiques,
De la France aujourd'hui fléaux épidémiques.
Parbleu, mon cher ami, l'on vous chanſonnera.
Vous prodiguez l'éloge, & l'on vous ſifflera.

Il écrit & après un moment de ſilence.

Mais, n'eſt-ce point trahir mes projets ſur Julie?
Elle eſt à mon égard prévenante, polie,
Et même à mes propos ſouvent elle ſourit.
Peut-être n'ai-je fait qu'amuſer ſon eſprit.
Dorante plus heureux aurait-il ſçu lui plaire?
Non. Raiſonneur abſtrait & philoſophe auſtere,
Il a dû l'excéder de ſon triſte entretien.
Que m'importe après tout? Ceci me venge bien.

Il écrit.

Je ne ſentis jamais la verve qui m'inſpire.
Rien n'éveille l'eſprit autant que la ſatyre.
Mais c'eſt Oronte, ô ciel! s'il m'avait entendu?
Renfermons cet écrit.

SCENE II.

ORONTE, VALERE.

VALERE.

Vous m'avez prévenu.
J'allais chez vous, Monſieur.

ORONTE.

Excuſe-moi, Valere,
De t'avoir dérangé, parle-moi ſans myſtere,
Tu compoſais ?

VALERE.

Moi ? non.

ORONTE.

Tu m'en fais un ſecret ;
Mais j'ai vu ce papier.

VALERE.

C'eſt un ſimple projet,
Une miſere.

ORONTE.

Quoi ? Chanſon ? Epithalame ?

VALERE *avec dédain.*

Ah !

ORONTE.

Ne ſerait-ce pas plutôt quelque Epigramme?
On t'accuſe, entre nous, d'avoir l'eſprit malin,
Et de gloſer, par fois, aux dépens du prochain.

VALERE.

Prêteriez-vous l'oreille à cette calomnie?
Sur quelques Écrivains dépourvus de génie
J'ai pu, dans ma jeuneſſe, & maltraité par eux,
Décocher quelques traits d'un ridicule heureux;
Mais tous ces jeux d'eſprit n'ont rien de condam-
nable.
Dès qu'un auteur ennuie, il eſt aſſez coupable
Pour qu'on puiſſe en riant lui faire ſon procès.

ORONTE.

Il vaudrait encor mieux laiſſer un ſot en paix.

VALERE.

C'eſt bien dit; mais ſouvent l'exemple nous égare.
Boileau....

ORONTE.

Boileau, ſans doute, eut un talent très-rare,
On le ſait; mais pourtant par un fâcheux deſtin,
A ſon triſte enjoûment il fallait un Cotin.
Eh! que m'importe à moi Magnon & la Morliere,*

---

* Alluſion à ces vers de Boileau.
On ne lit gueres plus Rampale & Ménardiere.
Que Magnon, du Souhait, Corbin & la Morliere,
Art Poëtique, Chant IV.

Et tant de plats auteurs qu'il a mis en lumiere?
Je l'en eftime moins, & c'eft un trifte lot
De ne pouvoir briller qu'à la faveur d'un fot.

VALERE.

Vous auriez intérêt d'être un peu moins févere
Sur la plaifanterie agréable & légere.
Il ne tiendrait qu'à vous de paffer pour méchant.

ORONTE.

Moi!

VALERE.

Vous. Je vous connais pour un cœur excellent;
Mais vous favez railler autant qu'homme de France,
Je vous en avertis.

ORONTE.

Tu te moques, je penfe.

VALERE.

Non. Ce que vous difiez à l'inftant fur Boileau
Eft un trait, par exemple, impayable & nouveau.
Je voudrais l'avoir dit.

ORONTE.

Ce n'eft point par critique.

VALERE.

Je le crois: mais le trait eft plein de fel attique.
Oh! parbleu, vous avez l'épigramme à la main!

ORONTE.

Je ne m'en doutais pas.

VALERE.

Tenez, un mot divin
Qui vous eſt, une fois, échappé ſur Dorante,
Le perça jusqu'au vif.

ORONTE.

La choſe eſt bien plaiſante!
Je ne m'en ſouviens point.

VALERE.

Oh! j'y pris garde, moi.
Auſſi, depuis ce tems, ſans trop ſavoir pourquoi,
Il m'attaque toujours à propos de ſatyre;
Vous l'avez vu fronder le talent de médire;
Hé bien, tout cela n'eſt que pour tirer ſur vous.

ORONTE.

Comment donc?

VALERE.

Il vous craint; & même il eſt jaloux
Du ton vif & léger, du ſel, des traits de flammes
Dont vous aſſaiſonnez toutes vos épigrammes.

ORONTE.

C'eſt donc ſans nul deſſein.

VALERE.

Voilà le vrai talent.

Il s'ignore lui-même, & n'eſt que plus ſaillant.
C'eſt un inſtinct qui porte à la plaiſanterie,
Et qui n'offenſe en rien la bonté. Je parie
Que vous étiez bien loin de ſoupçonner en vous
Ce ſingulier rapport qui ſe trouve entre nous.

ORONTE.

J'aurais pu l'ignorer, ma foi, toute ma vie.
Cependant... quand je penſe à cette ſympathie
Qui me parle pour toi, je croirais en effet
Que nous nous reſſemblons quelque peu.

VALERE.

Trait pour trait.

ORONTE.

A propos, nous parlions à l'inſtant de Dorante.
Que penſes-tu de lui?

VALERE.

Moi!.. je ſais qu'on le vante.
Je le connais fort peu.

ORONTE.

Parle-moi franchement.

VALERE.

Eh! mais par quel motif?

ORONTE.

Il eſt très-important.
Tu connais ma pupille. Elle eſt ſage, elle eſt belle,

Son pere en expirant, plein d'allarmes pour elle,
Me confia ſon ſort que je veux rendre heureux.
Je penſe que Dorante en eſt fort amoureux,
Et je voudrais connaître à fond ſon caractere.

VALERE.

Avez-vous fort à cœur de finir cette affaire ?

ORONTE.

Oui. J'aime aſſez Dorante, & s'il ne déplaît point,
Ce ſerait un parti ſortable de tout point.
Il annonce des mœurs, de l'eſprit, de l'uſage,
Qu'en penſes-tu !

VALERE.

Moi ? rien. S'il a votre ſuffrage,
Tout eſt dit.

ORONTE.

Non. Je veux en ſavoir ton avis.

VALERE.

Il eſt fort en faveur chez certains beaux eſprits;
Mais...

ORONTE.

Quoi, mais ?

VALERE.

Entre nous, j'ai peu de confiance
En ces beaux eſprits-là.

ORONTE.

Comment ?

VALERE.

Leur ſuffiſance,
Leur ton m'a révolté. Sous des dehors flatteurs,
Ils ſemblent occupés à corriger les mœurs.
Leur maſque eſt impoſant; mais moi, je me défie
De ce zele affecté pour la philoſophie.

ORONTE.

Dorante eſt philoſophe?

VALERE.

Il s'en donne le nom,
Comme tous ces Meſſieurs, qui, fiers de leur raiſon,
Se croyant appellés à réformer la terre,
A tous les préjugés ont déclaré la guerre.
Petits pédans obſcurs qui penſent à la fois
Éclairer l'univers & régenter les Rois;
Fanatiques d'orgueil, dont la folle manie
Eſt de ſe croire un droit excluſif au génie;
Flatteurs en affichant le mépris des grandeurs.
De tout ce qu'on révere audacieux frondeurs;
Pleins de crédulité pour des faits ridicules;
Et ſur tout autre objet ſottement incrédules;
Penſant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrans,
Prêchant la tolérance & très-intolérans.
Qui ſur un tribunal, érigé par eux-mêmes,
Jugent tous les talens en arbitres ſuprêmes;
De quiconque les flatte orgueilleux protecteurs,
De quiconque les brave ardens perſécuteurs,

Enfin du monde entier s'arrogeant les hommages,
Pour avoir uſurpé la qualité de ſages.

ORONTE.

Tu ne me parais pas être de leurs amis ?

VALERE.

Je conviens qu'en effet ils ſont mes ennemis.

ORONTE.

Tu me vantais tantôt mon talent pour médire;
Mais je te reconnais pour mon maître en ſatyre.
Oh ! je n'irai jamais auſſi loin que cela.

VALERE.

Je vous ai vu cent fois de cette force-là.
Votre intérêt pourtant eſt tout ce qui m'inſpire.

ORONTE.

Je le crois. J'ai peu vu ces ſages qu'on admire.
Je ſais qu'on les a peints de fâcheuſes couleurs,
Et, philoſophe ou non, tout homme a ſes erreurs.
Je ſuis loin, toutefois, d'approuver l'indécence
Où voudrait s'emporter une aveugle licence,
Et puiſqu'enfin Dorante à tes yeux eſt ſuſpect...

VALERE.

J'aurais, pour m'expliquer, été plus circonſpect;
Mais j'aurais cru bleſſer l'amitié qui nous lie,
Et ce qu'on doit d'égards, d'intérêt à Julie.
J'ai conſulté, ſur-tout, ce dernier ſentiment,

Et n'ai pu me permettre aucun déguifement.

ORONTE.

Mais, au tendre intérêt que ta bouche refpire,
Ma pupille aurait donc pris fur toi quelque empire?

VALERE *d'un ton doucereux & hypocrite.*

Pour la voir fans l'aimer, Julie a trop d'appas;
Je vous en fais l'aveu, non fans quelque embarras.
Peut-être, tout-à-l'heure, en parlant de Dorante,
N'ayant pas le fang froid d'une ame indifférente,
Eprouvant, malgré moi, fans doute un peu d'aigreur,
J'aurai trop écouté le penchant de mon cœur.
J'ai pu charger les traits, & me laiffer furprendre
Aux mouvemens jaloux d'un fentiment trop tendre.

ORONTE.

Ta franchife me plaît & marque ta bonté:
Mais fur mon amitié tu n'as donc pas compté?
Tu me devais...

VALERE.

J'ai craint que mon peu de fortune...

ORONTE.

Ecartons déformais cette idée importune.

VALERE.

J'ai craint mes ennemis.

ORONTE.

Quoi! jusqu'à ce moment,
As-tu vu dans mon cœur le moindre changement?
Je ne me regle point sur la rumeur publique.
Tu m'as fait de ta vie un récit pathétique,
Et j'ai fort bien compris que tu n'avais pas tort.
Le mérite est toujours en guerre avec le sort.
Mais pourtant, si Dorante a trouvé l'art de plaire?...

VALERE.

Non, Marton me l'eût dit. D'ailleurs il ne doit guere
Se flatter, entre nous, d'inspirer du retour;
Et tout homme de robe est peu fait pour l'amour.
Julie encor livrée aux graces du bel âge
S'accommoderait mal d'un époux si sauvage.

ORONTE.

Moi, je n'aime pas trop tous ces gens à parti.

VALERE.

Ils sont très-dangereux.

ORONTE.

Je le soupçonne ainsi.
Nous vivrons plus en paix. Ce projet là m'enchante.
Je m'en fais par avance une image touchante.
Adieu. J'ai sur Julie un absolu pouvoir,
Et tu pourras, mon cher, l'éprouver dès ce soir.

SCENE III.

VALERE *éclatant de rire.*

AH, ah, ah, ah, ah, ah, peſte de l'imbécille!
Il s'agit maintenant de gagner la pupille,
Et pour peu que Marton ſeconde mon deſſein,
Quel revers pour Dorante! ah! te voilà Paſquin?

SCENE IV.

PASQUIN, VALERE.

PASQUIN (*à part.*)

OUi, je rentre à l'inſtant. Que diable a-t-il à rire?
C'eſt du mal qu'il a fait, ou du mal qu'il va dire.
haut.
J'admire en vous, Monſieur, certain air de gaîté.
Qui me charme.

VALERE.

En effet, tu me vois enchanté.

PASQUIN.

Quoi! ſauriez-vous déjà tous les bruits de la ville?

VALERE.

Non. Je n'ai vu perſonne.

PASQUIN.

Il court un Vaudeville
Sanglant contre Cloris.

VALERE.

Bon! la vieille en mourra.

PASQUIN.

On dit un mal affreux du nouvel Opéra.

VALERE.

Tu me parais inſtruit. Qui te fait tes nouvelles?

PASQUIN.

Vous n'êtes pas au bout. J'ai des amis fideles.
On ſait qu'auprès de vous je dois avoir appris
A me connaître un peu, Monſieur, en beaux eſprits.

VALERE.

Eſt-ce tout?

PASQUIN.

Non, vraiment; & cette tragédie
Qu'avec tant de fureur on avait applaudie,
Ne trouve plus d'acteurs.

VALERE.

Oh! qu'elle en trouve ou non,
J'ai déjà mis la piece & l'auteur en chanſon.

Après.

PASQUIN.

L'Académie a refusé Chryfante.

VALERE.

Bon!

PASQUIN.

L'abbé Moralès a la place vacante.

VALERE.

Quoi! l'abbé Moralès? * le choix eft bien plaifant.
C'eft de tous nos abbés l'abbé le plus pefant.
Je doute s'il diftingue un nom d'avec un verbe,
Et partout fa bêtife eft paffée en proverbe.

PASQUIN.

Ah! j'allais oublier le pauvre Dorilas,

---

* On voulait abfolument faire changer ce nom de *Moralès*, parce qu'on prétendait qu'il défignait trop fenfiblement je ne fais quel compilateur nommé *Morellet.* Voilà comment les auteurs comiques fe trouvent toujours expofés à des interprétations malignes auxquelles ils n'ont jamais fongé.

1°. Il eft évident que *Moralès* eft dérivé de *Morale*, & Morellet ne dérive de rien.

2°. Quoique l'Académie ne foit pas toujours très-difficile dans fes choix, il n'y a pas eu, il n'y a point, & on peut croire qu'il n'y aura jamais de *Morellet* dans cette compagnie favante. Nous laiffons donc fubfifter l'abbé *Moralès* qui n'eft qu'un nom fait à plaifir, comme celui de *Vadius*, ou de *Caritidès*.

Le ſeul de nos auteurs de qui vous faſſiez cas.
Il vient....

VALERE *avec joie.*

D'être ſifflé ?

PASQUIN.

Non, Monſieur, au contraire.
Il a trouvé moyen de fléchir le parterre,
Et c'eſt un bruit....

VALERE.

Tant pis.

PASQUIN.

Mais vous l'aimez pourtant,
Vous diſiez....

VALERE.

Ce ſuccès va le rendre inſolent.

PASQUIN *lui remettant un paquet.*

Le paquet que voici contient d'autres nouvelles.

VALERE.

Je pourrais t'en apprendre à l'inſtant des plus belles :
Mais je te défierais de les imaginer.

PASQUIN.

Je ne me pique pas, Monſieur, de deviner.

VALERE.

Eh ! bien ce ſoir, peut-être, Oronte me marie.

PASQUIN.

PASQUIN.

Vous, Monſieur?

VALERE.

Oui, moi-même.

PASQUIN.

A qui donc?

VALERE.

A Julie.

PASQUIN.

A Julie!

VALERE.

Oui, tu peux m'en faire compliment.

PASQUIN.

Je ne m'attendais pas à cet événement.
Julie a des attraits.

VALERE *riant.*

C'eſt bien ce qui m'enchante!

PASQUIN.

Eh! quoi donc!

VALERE.

Le plaiſir de tourmenter Dorante.

PASQUIN.

Fort bien, mais la fortune...

VALERE.

A de quoi me tenter;

J'en conviens.

PASQUIN.

Tâchez donc, Monſieur, de ſurmonter
Votre goût pour la haine; & par reconnoiſſance
Faites-vous pour Oronte un peu de violence.
Le bien qu'il veut vous faire, eſt un titre, je croi,
Qui doit à votre cœur impoſer cette loi.
Oronte eſt ſi bon homme.

VALERE.

Oh! treve de morale.
La vengeance eſt un bien qu'à mes yeux rien n'égale.
Je te l'ai déjà dit. Dans ce beau projet là
Je ne vois que l'humeur que Dorante en aura.
On l'attend aujourd'hui. Je ſais qu'il me déteſte,
Et ſon retour ici pourrait m'être funeſte.
Le moment eſt venu de lui faire expier
Sa fureur de me nuire & de me décrier.
Je n'en veux qu'à l'orgueil de ſa philoſophie,
Et m'embarraſſe peu d'Oronte & de Julie.

PASQUIN

Vous haïſſez donc bien les philoſophes?

VALERE.

Non.
Bien loin de les juger avec prévention,
J'ai fait de ces Meſſieurs une étude profonde,

Et par eux, autrefois, introduit dans le monde, *
Je tiens, au fond du cœur, à tous leurs ſentimens.
Leur audace me plait; mais depuis quelque tems
Ils ſont fort décriés. Leur nom même épouvante,
Et je les fronde ici pour écarter Dorante.
Son ſtyle à leur jargon n'eſt pas mal aſſorti.
Oronte prévenu le croit de leur parti.
J'entretiens ſon erreur avec un ſoin extrême.
Dorante en ce projet me ſervira lui-même.
Il n'eſt pas de nos gens; mais il brigue l'honneur
Que le vulgaire attache au nom de raiſonneur.
Le ſiecle lui paraît plein de goût, de génie,
Enfin voir tout en beau c'eſt ſa douce manie.
A la philoſophie imputant ſes travers,
Dans l'eſprit du vieillard en ſecret je le perds.
Le ſeul mot de parti fait peur à ſa faibleſſe;
Et je ferai ſi bien par force, ou par adreſſe,
Que Dorante aujourd'hui recevra ſon congé.

PASQUIN.

Tout cela me paraît aſſez bien arrangé;
Mais Julie...

---

* Cette réplique dans laquelle Valere avoue, ſans détour, ſa paſſion pour la nouvelle philoſophie, & qui par conſéquent ne pouvait convenir aux intentions ſecrettes de l'auteur, n'eût point été dite aux premieres repréſentations.

VALERE.

Aiſément j'obtiendrai ſon ſuffrage.
Dorante ſeul ici pouvait me faire ombrage ;
Mais il me vient encore un projet merveilleux.
Oui... ce moyen me charme... Oronte furieux,
Et crédule à l'excès ira juſqu'à l'extrême.
Ecoute. Il faut aller trouver à l'inſtant même,
Dans le plus grand ſecret, ce petit imprimeur
A qui j'ai tant de fois ſervi de protecteur.

PASQUIN.

Monſieur Pamphlet !

VALERE

Lui-même. Il me ſert avec zele.
Porte-lui cet écrit.

PASQUIN *à part.*

Bon ! c'eſt quelque libelle.

VALERE.

Avant que midi ſonne, en le ſuivant des yeux,
Il pourra t'en livrer un exemplaire ou deux.
Fais partir le premier à l'adreſſe d'Oronte.
Qu'il arrive au plus tard pour le diner. J'y compte.
L'autre ſera pour moi. Ne perds pas un moment.

PASQUIN.

Mais à Monſieur Pamphlet il faudra de l'argent.

VALERE *avec un peu d'humeur.*

Il en aura.

PASQUIN.

Monſieur, ſi vous alliez vous nuire!
Tant de revers fâcheux auraient dû vous inſtruire.

VALERE.

Croyez, Monſieur Paſquin, qu'ici tout eſt prévû.
Songez qu'à me ſervir vous n'avez rien perdu,
Et qu'on peut m'offenſer avec des remontrances.

PASQUIN.

Ah! craignez de trahir toutes vos eſpérances.
Ce que je vous en dis, au fond, n'eſt pas pour moi.
Je vous aime, Monſieur, ſans trop ſavoir pourquoi,
Car vous n'aimez rien vous; mais je ſuis d'habitude.
De grace examinez...

VALERE.

Sois ſans inquiétude.
Je ne hazarde rien qu'avec réflexion.
Sois tranquille & diſcret. Mais j'apperçois Marton;
Elle doit me ſervir auprès de ſa maîtreſſe.
Pour la faire parler emploie un peu d'adreſſe.

SCENE V.

MARTON, PASQUIN.

PASQUIN.

Pourrais-je me flatter que l'aimable Marton
Deſirait de me voir?

MARTON.

Non.

PASQUIN.

De me parler ?

MARTON.

Non.

PASQUIN.

De ce ton laçonique as-tu pris l'habitude ?

MARTON.

Oui.

PASQUIN.

De me désoler tu te fais une étude,
Je n'éprouvai jamais un pareil traitement.

MARTON.

Eh bien, tu t'y feras, c'est un commencement.

PASQUIN.

Mais ne puis-je savoir, ô beauté rude & fiere,
Ce qui peut m'attirer la faveur singuliere
De ces oui, de ces non, placés à tout propos?
Que diable ! as-tu donc peur de prodiguer tes mots?

MARTON.

Eh bien, je parle, soit. N'as-tu pas vu mon maître?

PASQUIN.

Oronte ?

MARTON.

Apparemment. Eſt-il ici ?

PASQUIN.

Peut-être.

MARTON.

Comment, peut-être !

PASQUIN.

Oui.

MARTON.

Tu le prends ſur ce ton ?

PASQUIN.

Oui.

MARTON.

Mais, Monſieur Paſquin !

PASQUIN.

Je t'imite, Marton.

MARTON.

Ah ! Monſieur le maraut, vous m'imitez ?

PASQUIN.

Sans doute.

MARTON.

Vraiment, je t'en fais gré.

PASQUIN.

Tout de bon ?

MARTON.

Mais écoute.
Si ton but eſt céans de faire un long ſéjour,
Et qu'il t'arrive encor de me parler d'amour,
Sans égard pour tes feux, ni même pour ton maître,
Je ne te dis qu'un mot : regarde la fenêtre.

PASQUIN.

Je choiſis l'eſcalier ; je t'entends. Serviteur.
(*à part.*)
Ma foi, cet accueil-ci me parait peu flatteur.

SCENE VI.

JULIE, DORANTE, MARTON.

JULIE, *à Marton.*

EH bien, Oronte ?...

MARTON.

Oronte eſt ſorti.

JULIE.

Quel ſupplice !
Mais d'où lui peut venir un ſemblable caprice ?

MARTON.

Je ne ſais.

JULIE.

Ah ! Dorante, auriez-vous ſoupçonné

Ce revers imprévu ?

DORANTE.

Non, je ſuis étonné
De tous ces changemens produits en mon abſence.
Comment Oronte, lui, qui, depuis votre enfance,
Ne ſemblait s'occuper que de votre bonheur,
Peut-il donc vous traiter avec tant de rigueur ?
Il faut vous oppoſer à ſon choix. Il vous aime.

JULIE.

Mais je ſuis avec lui d'une faibleſſe extrême ;
Et c'eſt préciſément ſon excès de bonté
Qui fait à tous ſes vœux plier ma volonté.
Le meilleur caractere a ſouvent ſa manie.
La ſienne eſt l'engoûment ; & quand ſa fantaiſie
Eſt frappée une fois en faveur de quelqu'un,
Donnez-lui des avis, il n'en écoute aucun.
Son obſtination eſt à peine croyable.

MARTON.

Le voilà bien. Il eſt entêté comme un diable.
Quoiqu'indulgent & doux, ſon caractere eſt prompt.
Il ne faut pas heurter ſes ſentimens de front.
Il revient, toutefois, pourvu qu'avec adreſſe
On ſache, en l'éclairant, ménager ſa faibleſſe,
Et qu'on ne choque pas avec trop de roideur
De ſes préventions la premiere chaleur.

DORANTE.

Et quel eſt ce rival qu'Oronte me préfére ?

MARTON.

Vous l'avez vû céans. C'eſt ce même Valere,
Cet homme avantageux qu'un ami du vieillard
Introduiſit ici lors de votre départ.

DORANTE.

Quoi ! Valere ?

MARTON.

Oui, Monſieur. Le bonhomme en raffole.
Il le prône, il le cite, enfin c'eſt ſon idole.
Il l'a même forcé de s'établir chez nous.

DORANTE.

Valere eſt mon rival ? Et le connaiſſez-vous ?

JULIE.

Je ne ſais trop encor quel eſt le perſonnage,
Il montre de l'eſprit.

DORANTE.

Il aura le ſuffrage
De tous ceux qui ſéduits par des dehors heureux,
N'approfondiront pas ſon caractere affreux.
D'autant plus dangereux que par un long uſage,
Il ſait de la raiſon affecter le langage,
Et que pour mieux trahir il emprunte ſouvent
L'air de la vérité, le ton du ſentiment.

MARTON.

Vous le connaiſſez donc ?

DORANTE.

Très-bien, & dans le monde
Il n'a plus un ami ſur lequel il ſe fonde.
Tout Paris eſt imbu de ſa perverſité.
Miſantrope jaloux, cynique déteſté,
Railleur ſans nul égard, vain juſqu'à l'impudence,
Rien ne peut de ſes traits arrêter la licence.
» On le démaſque en vain, jamais il ne rougit; *

---

* C'eſt ici que l'auteur avait jetté toute l'amorce que la malignité de ſes ennemis n'eût pas manqué de ſaiſir avec avidité. A la place de ces deux vers marqués par des guillemets, & qui expriment, ſi heureuſement, le vrai caractere de l'homme dangéreux, on eût dit aux premieres repréſentations, les vers ſuivans, qui ne ſont que la proſe des Libelles de ces Meſſieurs, habillée en poëſie :

Bel Eſprit abhorré de tous les bons Eſprits,
Il penſe, par la haine, échapper au mépris.
Il unit, pour flétrir les talens qu'il profane,
La rage de Zoïle au fiel d'Ariſtophane,
A force d'attentats il ſe croit illuſtré,
Et s'il n'était méchant, il ſerait ignoré.
Voilà du perſonnage, &c.

Comme ces Meſſieurs auraient applaudi, ſans imaginer que c'était là leur propre portrait : à l'exception pourtant qu'ils ont bien, en effet, toute la rage de Zoïle, mais qu'ils n'ont abſolument rien de commun avec Ariſtophane.

» Séduisant quand il parle, affreux quand il agit:
Voilà du personnage une esquisse légere.
Je ne le juge point en rival trop sévere,
Et je ne suis ici que l'écho du public.

MARTON.

Ah! Monsieur, mais vraiment c'est pis qu'un basilic.

JULIE.

Vous me faites frémir. Son adroite conduite,
Sa gaîté, ses bons mots m'avaient un peu séduite.
Je lui soupçonnais bien quelque malignité;
Mais non cette noirceur & cette atrocité.
Combien je dois rougir! mon inexpérience
M'allait à ce pervers livrer sans défiance.
Il aura cru me plaire.

MARTON.

Eh! Madame, tant mieux.
Le traitre avait aussi trouvé grace à mes yeux;
Mais puisqu'en sa faveur il nous croit prévenues,
Que son erreur du moins soit utile à nos vûes.
Il faut l'entretenir, & sans changer de ton,
Flatter sa vanité pour le perdre.

JULIE.

Ah! Marton,
De quel piege effroyable étais-je la victime?
Comment de mon Tuteur a-t-il gagné l'estime?
Je ne le conçois pas.

DORANTE.

Cette crédulité
Prouve moins d'imprudence encor que de bonté.
Mais il faut à l'inſtant...

MARTON.

Ah! n'allons pas ſi vîte.
Cette amitié d'Oronte incroyable & ſubite
Veut être ménagée; & c'eſt précisément
Ce que nous vous diſions, ſon maudit engoûment.

DORANTE.

Quel fruit eſpéres-tu de tes lentes meſures?

MARTON.

Lentes, ſi vous voulez; mais ce ſont les plus ſûres.
Vous avez vos raiſons pour preſſer les momens,
Et cette impatience eſt commune aux amans.
Ils veulent tout régler au gré de leur caprice.
Le plus léger délai leur paraît un ſupplice;
Mais vous! un philoſophe!...

DORANTE. *

Epargne-moi ce nom,
Reſpectable jadis aux yeux de la raiſon,
Mais enfin profané depuis que la licence
Oſa ſe l'arroger avec tant d'inſolence.

---

* Cette replique de Dorante, & ce qui y donne lieu, ne devait pas être dit aux premieres repréſentations.

Ce nom masque aujourd'hui des gens très-dangereux.
Valere veut ici me confondre avec eux ;
Mais je brave à la fois sa haine & ses outrages.
Je hais les charlatans, j'honore les vrais sages ;
Et le plus grand des torts de Valere envers moi,
(*à Julie.*)
C'est d'avoir prétendu m'enlever votre foi.

MARTON.

Il en sera puni ; mais craignez de vous nuire,
Et pour votre intérêt, laissez-moi vous conduire.
Le plus adroit trompeur ne peut tromper longtems.
Il n'évitera pas le piege où je l'attends.
Mon espoir le plus sûr est dans son caractere.
Il me croit avec lui naturelle & sincere ;
On impose aisément à la fatuité,
Et l'indiscrétion suit la méchanceté.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE.

JE compte les momens. Avant qu'il ſoit une heure,
Les couplets nous viendront. Cette triſte demeure
Va me payer enfin l'ennui que j'ai ſouffert,
Et ceci va d'Oronte égayer le deſſert.
Il me ſemble le voir, & j'en ris par avance.
De Julie avec moi l'heureuſe intelligence
Va produire un grand bien; &, ſi j'en crois Marton,
J'ai lieu de l'eſpérer, non ſans quelque raiſon.
La ſoubrette eſt bavarde. Elle n'a pû me taire
Que le Dorante envain s'était flatté de plaire.
Je m'en doutais aſſez. Elle devait ici
Venir me retrouver. Je l'attends. La voici.

SCENE II.

MARTON, VALERE.

VALERE.

DOis-je croire, Marton, un récit qui m'enchante?

MARTON.

Je vous l'ai déjà dit, elle abhorre Dorante ;
Mais comme il paraissait aimé de son Tuteur,
Elle a sçu prudemment renfermer son aigreur.
Vous savez à quel point Oronte est susceptible?

VALERE.

Oui.

MARTON.

Vous avez pû voir combien il est sensible
Lorsqu'on veut le fronder dans ses opinions,
Comme il est obstiné dans ses préventions.
Julie aime la paix, & se montre docile
A la fâcheuse humeur d'un vieillard difficile.

Avec finesse.

Vous me permettrez bien d'en dire un peu de mal.
Inquiet, emporté, capricieux, brutal,
Et dupe cependant de la moindre louange,
Ma foi, c'est de tout point un animal étrange.

VALERE.

Ta franchise me charme, & même à ton portrait
Tu pourrais au besoin ajouter quelque trait.
Fier de son lourd bon sens, il se croit fort habile.
Je conviens qu'il n'est pas tout-à-fait imbécile ;
Mais il s'en faut si peu ! Son obstination
Prouve un fonds de bêtise & de présomption
Qu'on n'assembla jamais dans un degré plus rare.
C'est trop que d'être sot à la fois & bizarre,

Et

Et mon dégoût pour lui ne ſaurait s'exprimer.

MARTON.

Mais cependant, Monſieur, il paraît vous aimer.

VALERE.

Oui. L'on fait, malgré ſoi, de ſi triſtes conquêtes!
Le malheur de l'eſprit eſt de charmer les bêtes.
Mais j'ai dû cependant lui marquer des égards.
Si tu ſavais, Marton, combien à mes regards,
Julie eſt à la fois intéreſſante & belle!
Le ſuprême bonheur ſerait d'être aimé d'elle.
A-t-elle de l'eſprit?

MARTON.

Le vôtre eſt de ſon goût.

VALERE.

Tu me flattes, peut-être?

MARTON.

Ah! Monſieur, point du tout.
Julie a la gaîté qui convient à ſon âge,
Elle applaudit au ſel de votre badinage.
Vous avez pû la voir, même plus d'une fois,
A certains de vos traits ſourire en tapinois.

VALERE.

J'ai cru le remarquer.

MARTON.

Vous connaiſſez les femmes.

Toutes ont, plus ou moins, le goût des Epigrammes.
Vous vous moquez de tout, & c'eſt comme on leur plaît.

VALERE.

D'après cela, Marton, je conçois qu'en effet
Dorante n'a pas dû lui ſembler fort aimable.

MARTON.

Auſſi je vous réponds, qu'avec ſon ton capable,
Son éternel amour & ſes airs doucereux,
Il a très-fort le don de déplaire à ſes yeux.

VALERE.

Eh ! tu ne me dis rien de ſa philoſophie.
Oh ! ma foi, c'eſt par là que ſur-tout il ennuie.
Ses diſſertations qu'il place à tout propos,
Son maintien de palais impoſant pour les ſots,
Cette fureur qu'il a d'encenſer tout le monde,
Et cette aménité dont ſans ceſſe il abonde,
Ce manteau de vertu dont il ſait ſe couvrir,
Ne recele qu'un fat odieux à mourir.

MARTON.

Ah ! que vous peignez bien, Monſieur !

VALERE.

D'après nature.

MARTON.

Je penſe comme vous, & ma foi, je vous jure
Que je n'ai rien appris qui flatte plus mes vœux

Que cet aveu d'Oronte en faveur de vos feux.

VALERE.

D'où me vient de ta part une bonté si grande?
Tu m'aimes donc, Marton?

MARTON.

Oh! la belle demande!
Je n'ose point, Monsieur, porter mes vœux si haut;
Et le pauvre Pasquin est tout ce qu'il me faut.

VALERE.

Tu prétends à Pasquin?

MARTON.

Pour lui, je le confesse,
Je me sens quelquefois des momens de faiblesse.

VALERE.

Je ne m'oppose point à cette belle ardeur.
Je t'aurais cru pourtant le goût un peu meilleur.

MARTON.

Comment Pasquin?

VALERE.

Ma foi, le choix est malhonnête.

MARTON.

C'est un bon garçon.

VALERE.

Oui, qui s'est mis dans la tête

Que depuis qu'il me ſert Minerve lui ſourit ;
Qui ſe croit obligé de prétendre à l'eſprit ;
Et qu'on verra bientôt, aux gages d'un Libraire,
Griffonner tous les mois un journal Littéraire.

MARTON.

Lui ?

VALERE.

Sans doute ; & Paris régorge de Frélons ;
De la Littérature importuns avortons,
Médiſante recrue à l'opprobre livrée,
Et dont les candidats ſont pris dans la livrée.

MARTON.

Quoiqu'il en ſoit, Monſieur, j'ai du faible pour lui ;
Et je vois tant de gens griffonner aujourd'hui,
Qu'un de moins, un de plus ne fait pas grand déſordre.
Peut-être plaira-t-il pour peu qu'il aime à mordre.
Ce métier, m'a-t-on dit, n'eſt pas des plus mauvais.
D'ailleurs ſur vos bontés je compte déſormais.

VALERE.

Ah ! tu peux y compter ; mais, dis-moi, ta maîtreſſe
A dans mes yeux, ſans doute, apperçu ma tendreſſe?

MARTON.

Quelle femme jamais ſe méprend à cela?

Moi, je ſavais le mot de cette énigme là.

VALERE *avec vivacité.*

Eh bien, Marton, il faut pour l'amour de Julie,
Songer à l'affranchir du pédant qui l'ennuie.
Uniſſons nos efforts. J'ai des moyens tout prêts
Que tu peux ſeconder.

MARTON *d'un grand air de vérité.*

Pour ſervir vos projets
Fiez-vous ſans réſerve à mes ſoins, à mon zele.

VALERE.

Va, ſois certaine auſſi....

MARTON.

(*bas.*) J'entends Mademoiſelle.
Sachons ce qu'il médite.

SCENE III.

JULIE, VALERE, MARTON, *faiſant ſouvent à ſa maîtreſſe des ſignes pour l'engager à ſe contraindre & à diſſimuler.*

VALERE *d'un ton fauſſement paſſionné.*

Ah! dois-je me flatter,
Madame, qu'à mes vœux vous daigniez vous prêter,

Que mon juste respect & l'amour le plus tendre
Fassent sur vous l'effet que j'ai droit d'en attendre,
Et que de mes rivaux heureusement vainqueur,
De votre seul penchant j'obtienne votre cœur?
Je ne me prévaux point du suffrage d'Oronte,
Et pour régler mon sort, c'est sur vous que je
compte.

JULIE *d'une voix concentrée & génée.*

Vous le savez, Monsieur, maître de mon destin,
Oronte doit lui seul disposer de ma main.
Il m'a parlé de vous, c'est à moi de souscrire
Aux loix que pour l'hymen il voudra me prescrire.

VALERE.

Ah! vous seule avez droit de disposer de vous,
Et ma flamme espérait un langage plus doux.
Je l'avourai, mon cœur, allarmé par Dorante,
Craint toujours de le voir traverser mon attente.

JULIE *du même ton.*

Puisqu'Oronte est pour vous, que craignez-vous
de lui?

VALERE.

Rien, si dans votre cœur l'amour est mon appui.
Mais Oronte l'aimait. Peut-être il l'aime encore.
Ils pourraient me priver de tout ce que j'adore.

MARTON.

Eh! oui, voilà le nœud. Monsieur l'a bien saisi.

Tout vieillard eſt changeant, Madame, ſongez-y.

bas. *haut.*

Soyez donc moins timide. Oronte par faibleſſe,
Conſultant ſon caprice & non votre tendreſſe,
Vous forcerait, peut-être, au choix que nous fuyons.

JULIE *en ſoupirant.*

Il eſt vrai.

VALERE.

Rendez-vous à ces réflexions.

MARTON.

Dorante eſt à Paris. Quelque intrigue nouvelle
Peut de votre tuteur retourner la cervelle.

VALERE *vivement.*

Sans doute, & pour parer ce triſte événement;
On pourrait... les brouiller... irrévocablement.

JULIE.

J'ai peu de goût, Monſieur, pour la tracaſſerie.

MARTON.

Vous vous effarouchez d'une plaiſanterie.

VALERE *ironiquement.*

Le ſcrupule eſt décent.

MARTON.

Mais il eſt déplacé.

bas à Julie. *haut.*
Contraignez-vous. Au fonds le projet eſt ſenſé.
Pourquoi diſſimuler? Vous l'approuvez dans l'ame;
Il faut vous y prêter.

VALERE.

Daignez ſonger, Madame;
Que ſi vous faites grace à mes timides feux,
Dorante eſt en effet un obſtacle à nos vœux:
Non que d'un œil jaloux ici je l'enviſage.

MARTON *ironiquement.*

Ce rival eſt bien fait pour donner de l'ombrage.

VALERE *s'approchant de l'oreille de Julie, & d'un ton avantageux.*

Il doit vous excéder, & je tiens de Marton
Que ſon amour vous bleſſe encor plus que ſon ton.

JULIE *en ſouriant.*

Marton eſt indiſcrette.

VALERE.

Et vous êtes cruelle.
Pourquoi la condamner d'un effet de ſon zele?
Très-bas à l'oreille de Julie, mais élévant un peu la voix au dernier vers.
On peut s'en méfier pour l'intrigue. D'ailleurs
Je la juge fidele, & je lui crois des mœurs.

MARTON.

Ne nous écartons point. Comment bannir Dorante?

VALERE.

Il en eſt cent moyens.

MARTON.

Mais encor.

VALERE.

Dans l'attente
D'une meilleure idée, il me vient un projet.

MARTON.

Dites-nous-le donc vîte.

VALERE.

Oui, je crois qu'en effet
Il aurait ſur Oronte un ſuccès infaillible.

MARTON.

Nous vous ſeconderons.

VALERE.

Le vieillard eſt ſenſible.
Sous le nom de Dorante...on répandrait...ſous main
Quelque plaiſanterie... un écrit clandeſtin,
Qui mettant au grand jour tous les vices d'Oronte,
Sans trop charger les traits, le couvrirait de honte.

JULIE, *à part.*

Le ſcélérat!

MARTON, *bas à Julie.*

(*haut.*)

Paix donc. Le projet eſt heureux.

JULIE.

Je le trouve un peu fort.

MARTON.

Il eſt miraculeux.

VALERE, *à Julie.*

Vous ſaurez à propos vous taire & vous contraindre.

JULIE.

Si vous ſaviez, Monſieur, qu'il m'en coûte de feindre !

MARTON.

Mais vous n'avez, Madame, à feindre qu'un moment.
Il s'agit d'écarter avec ménagement
L'homme qui vous obſede ; &, quoiqu'il vous en coûte,
L'artifice devient néceſſaire.

VALERE.

Sans doute.

MARTON.

Tout cela dans le fond ne produira qu'un bien.

JULIE.

Mais Oronte affligé le comptez-vous pour rien ?

VALERE.

Affligé, dites-vous ? Eh ! quel homme en délire

Voudrait à ses dépens nous empêcher de rire?
S'afflige-t-on encor de ces miseres là?
Accoutumez-vous donc à l'esprit que l'on a.
D'ailleurs, le ridicule est souvent très-utile.
Je corrigeai Daphné par un seul Vaudeville.
Tous ses égaremens étaient assez connus;
Je la rendis dévote, & l'on n'en parle plus.
Qui sait si d'un bon mot la malice excusable
Ne rendra pas Oronte un peu plus supportable?
Et si nous n'avons pas ce succès glorieux,
Dorante au moins nous quitte & devient odieux.

MARTON.

Fort bien; mais où trouver un auteur anonyme?

VALERE.

Ah! mon amour consent à se charger du crime:
Pour Dorante en secret pressentant vos dégoûts,
J'ai déjà tout prévu.

JULIE.

Quoi! Monsieur?...

VALERE.

Entre nous,
Oronte dès ce jour recevra la satyre.
Ne m'approuvez vous pas?

JULIE *bas.*

Je souffre le martyre.

MARTON.

Eh bien, vous le voyez. Que vous avais-je dit ?
Il eſt charmant. Ma foi, vivent les gens d'eſprit !

JULIE.

J'admire dans Monſieur ce rare excès de zele.

MARTON.

Vous voilà raiſonnable. Allons, Mademoiſelle,
Un peu de bonne humeur.

JULIE.

Monſieur... Oronte vient.

VALERE.

Gardez de vous trahir, & le bon homme en tient.

JULIE *bas à Marton.*

Je vais tout révéler.

MARTON *bas à Julie.*

Nous n'avons point de preuve,
Vous hazarderiez tout. Attendez.

JULIE.

Quelle épreuve !



SCENE IV.

ORONTE, DORANTE, JULIE, VALERE, MARTON.

ORONTE *à Dorante.*

OUi, Valere a mon choix. Un rapport ſingulier
De goût, de ſentimens, tout devait nous lier.
Mais les voilà tous-deux.

DORANTE *à Oronte.*

Vous m'enlevez Julie,
Vous m'accablez, Monſieur.

ORONTE.

Non. La philoſophie
Adoucira bientôt vos regrets.

JULIE *bas à Dorante.*

Tout va bien.

VALERE *à Marton, en lui montrant Dorante.*

Qu'il paraît conſterné!

ORONTE.

Pour changer d'entretien,
Parlons de Dorilas. Son ſuccès m'intéreſſe.
à Valere.
Il eſt de tes amis?

VALERE *froidement.*

Je le connais.

ORONTE.

Sa piece
Pourra nous amuſer un moment. La voilà.

Il la tire de ſa poche.

VALERE *prenant la piece des mains d'Oronte.*

Voyons.

ORONTE.

En attendant le dîner, liſons-la.

à Marton.

Des ſieges.

Marton donne des ſieges & ſort.

SCENE V.

ORONTE, JULIE, DORANTE, VALERE.

ORONTE. *Ils s'aſſeyent tous.*

Commençons.

VALERE *avec dédain.*

Le titre m'indiſpoſe.
Le Méchant puni, Drame en cinq actes, en proſe.

Je déteste la prose & les Drames aussi.

DORANTE.

Le sujet cependant me paraît bien choisi.

JULIE *prenant la piece & la parcourant pendant une partie de la scene.*

Il promet du plaisir.

VALERE.

Il me semble assez fade,
Ce sera sûrement quelque jérémiade,
Quelque mauvais sermon greffé sur un Roman,
Quelque atrocité bête.

ORONTE.

On m'écrit que le plan
Est assez bien conduit, & sur-tout pathétique.

VALERE.

Pouvez-vous approuver cet étrange Comique?

ORONTE.

Il a des partisans.

DORANTE.

Il est utile aux mœurs.

VALERE.

Je ne saurais souffrir ces bourgeoises douleurs
Dont on veut profaner la scene de Moliere;
Et, loin de l'agrandir, c'est borner la carriere.

DORANTE.

Le ſentiment, Monſieur, ne peut donc vous toucher ?

VALERE.

Il faut me faire rire, & non pas me prêcher.

DORANTE.

Et voilà comme on oſe avec un ridicule
Sur les plus grands objèts s'égayer ſans ſcrupule !
Cet art ſi merveilleux de plaiſanter toujours,
Eſt-il donc pour les mœurs d'un utile ſecours ?
Eh ! quel bien a produit cette gaîté légere
Que le français long-tems prit pour ſon caractere,
Et qu'on vit trop ſouvent affliger la raiſon ?
Ne ſaurait-on inſtruire à moins d'être bouffon ?
Que dis-je ! N'eſt-ce point dégrader la Morale ?
N'eſt-ce point l'avilir ? Et peut-on ſans ſcandale
Souffrir qu'un Trivelin, qu'un farceur effronté
Faſſe de ſes bons mots rougir la vérité ?
Ah ! qu'un noble intérêt a de prix & de charmes !
Qu'il eſt beau d'arracher de vertueuſes larmes !
D'avoir briſé les cœurs, & d'avoir excité
Le cri de la nature & de l'humanité !

VALERE *éclatant de rire.*

A merveille ! On ne peut vous diſputer la gloire
De ſavoir à propos attendrir l'auditoire.
Cotin contre Moliere était moins véhément.
Jamais il n'eut prêché ſi pathétiquement.

Je

Je ne me pique pas de ce ton emphatique,
De ce ſtyle impoſant, lugubre, magnifique;
Mais j'oſe maintenir que vos Drames bourgeois
Outragent Melpomene & Thalie à la fois;
Que c'eſt mal-à-propos embrouiller les deux ſcenes;
Que tous ces lieux communs, & ces peintures vaines
De crimes révoltans, d'incroyables vertus,
Ces traits exagérés & toujours rebattus,
Auſſi loin du bon ſens que loin de la nature,
Sont du plus mauvais goût la preuve la plus sûre.
O l'utile préſent à faire à nos Français
Que tous ces noirs tableaux dérobés aux Anglais,
Délire infortuné de quelque tête creuſe!
Et ne ſerait-ce pas une merveille heureuſe
Que d'avoir introduit chez notre nation
Le goût du ſuicide & la conſomption?

ORONTE.

Je penſe comme lui. J'aime aſſez que l'on fronde
Toutes ces nouveautés dont le flux nous inonde.
Je m'en tiens au bon ſens de nos ſimples ayeux,
Et ſi nous penſons bien, je crois qu'ils faiſaient mieux.

VALERE *bas à Oronte.*

Courage, mon ami, ferme ſur l'épigramme!

Haut à Julie qui parcourt le Drame de M. Dorilas.

Quoi! Monſieur Dorilas vous fait pleurer, Madame?

JULIE.

Oui, je ſuis attendrie.

VALERE *ironiquement.*

Et quels ſont les malheurs?...

DORANTE.

Vous voilà réfuté. Que répondre à ſes pleurs?

VALERE.

Rien. La mélancolie a quelquefois ſes charmes,
Et plus d'une Romance a fait verſer des larmes.
J'ai même vu pleurer à l'Opéra bouffon.

ORONTE.

Moi, j'ai ſouvent pleuré pour rien.

VALERE *vivement.*

Le trait eſt bon.

bas à Oronte.

Il réfute Monſieur plaiſamment. A miracle!

ORONTE, *comme encouragé par les applaudiſſemens de Valere.*

J'aimerais, j'en conviens, de revoir au ſpectacle
De ces tableaux piquans qui m'amuſent... Enfin
Tels que le Miſantrope, ou Criſpin Médecin.

DORANTE.

J'entends. Mais il faudrait trouver des caracteres,
Et je crois qu'à présent il n'en reste plus gueres.
Moliere a de son art épuisé tous les traits.

VALERE.

C'est le talent qui manque, & non pas les sujets;
Ils me crévent les yeux; j'en vois de toute espece.
Ces railleurs vénimeux dont la langue traîtresse
Outrage insolemment les vertus, la beauté,
Qui sont le désespoir de la société,
Frondeurs par habitude & méchans par systême,
Et qui, faute de mieux, tireraient sur eux-mêmes,
Où serait donc le mal de rire à leurs dépens?

ORONTE.

Il a parbleu raison.

DORANTE.

Quant à moi, j'y consens;
Et pour exterminer leur race toute entiere,
Je voudrais de bon cœur qu'il revint un Moliere.

A Julie.

Qu'en pensez-vous, Madame?

JULIE *montrant Valere.*

Oui, Monsieur a raison.

ORONTE.

Le sujet est heureux; mais ce n'en est qu'un.

VALERE.

Bon!
Et notre ami Dorval, protecteur par manie
De tous les faux talens, & fléau du génie;
Automate orgueilleux qui sans regle & sans goût,
A pourtant la fureur de se connaître à tout,
Ne fournirait-il pas un sujet à la scene?
N'avons-nous pas encor l'intriguante Climene,
Qui détrompée enfin des erreurs de l'amour,
Et par désœuvrement assidue à la Cour,
Fatigue les bureaux de sa triste présence,
De chaque emploi vacant dispose par avance,
Et se fait en secret un très-gros revenu
En vendant un crédit qu'elle n'a jamais eu?

ORONTE.

A merveille!

VALERE *bas à Oronte.*

C'est vous à qui je dois ma verve.

Haut.

Et nos petits auteurs rimant malgré Minerve,
Sifflés de tout Paris, & qui savent pourtant
Enchaîner à leur char l'amour propre d'un grand,
Trafiquer avec lui d'une vaine fumée,
Lui prouver que leurs vers feront sa renommée,
Et qui dupant ainsi le fastueux Mydas,
Font servir son orgueil à venger des piés-plats.

D O R A N T E.

Monſieur ne tarit point. Il excelle à médire.

O R O N T E.

Je ne vois point cela.

V A L E R E, *bas à Oronte.*

Bon ! C'eſt ſur vous qu'il tire.
Que vous avais-je dit ? Son naturel jaloux
S'irrite de me voir du même avis que vous.

O R O N T E.

Des traits ſi généraux ne font tort à perſonne.

V A L E R E, *montrant Dorante.*

Monſieur ne médit point. Il a l'ame ſi bonne !
Il voudrait que chacun eût ſa bénignité ;
Mais je fais peu de cas de cette aménité.
Ces fades complimens qu'on promene à la ronde,
Cette affectation d'eſtimer tout le monde,
Ce ton ſi doucereux qu'on nous prône aujourd'hui
Eſt loin de la franchiſe, & voiſin de l'ennui.
Cet excès d'indulgence érigée en ſcrupule,
N'annonce que la peur qu'on a du ridicule.

O R O N T E.

C'eſt bien dit.

D O R A N T E.

Eh ! ſur quoi pourraient tomber ſes traits ?
Le ſiecle, à tous égards, a fait tant de progrès

Qu'il a droit de braver & la haine & l'envie.

VALERE.

Sans doute, & l'on ne vit jamais tant de génie,
Tant de productions charmantes, plus de mœurs!
Eh! quoi de plus ſenſé que nos jeunes ſeigneurs?
Quel uſage admirable ils font de leurs richeſſes!
Quel goût dans leurs plaiſirs! quel choix dans leurs maîtreſſes!
De nos femmes, ſurtout, l'honneur n'eſt point ſuſpect;
Auſſi je m'interdis d'en parler par reſpect.
J'admire nos ſavans. Que leur philoſophie
A répandu de fleurs, d'agrément ſur la vie!
Graces à leurs travaux, nous ſommes dégagés
Du fardeau des devoirs & des vieux préjugés.
D'agréables pédans tous nos cercles foiſonnent.
A leurs ſoupés divins nos Financiers raiſonnent.
Nos Abbés ſont décens, nos Robins ſtudieux:
Je ſuis de votre avis, le ſiecle eſt merveilleux!

DORANTE.

Aux yeux de la raiſon que l'ironie eſt triſte!
Eh! que prouve, Monſieur, cette odieuſe liſte
De traits exagérés & d'antiques abus?
Vous comptez nos travers. Parlons de nos vertus.
Examinons un peu, malgré tous vos outrages,
Tout le bien qu'ont produit les véritables ſages.
Dans quel tems a-t-on vu de plus rares talens?

Quand les arts ont-ils fait des progrès plus brillans?
Tout est mieux éclairci, Commerce, Agriculture,
Finance, Politique...

VALERE, *se pressant d'interrompre.*

Et c'est là, je vous jure,
C'est là ce qui surtout produit un très-grand mal.
Pour le Gouvernement je crains l'abus fatal
De raisonner ainsi sur toutes les matieres.
Tant d'avis partagés donnent peu de lumieres.
J'ignore, à dire vrai, si l'Etat va bien mieux
Depuis que tant de gens d'un zele officieux,
De l'art de gouverner font leur unique étude.
Cet art est difficile, il veut de l'habitude;
Et je ris quand je vois tant de petits auteurs
Se partager l'emploi de Ministres penseurs.
Peut-être il fut un tems où cette maladie
Eût fourni le sujet de quelque comédie:
Au fonds, il n'en est pas qui me parut meilleur,
Et je l'appellerais Crispin Législateur.

DORANTE.

Continuez, Monsieur, vous avez les suffrages;
Mais apprenez pourtant à respecter les sages.
Je vais vous démontrer...

SCENE VI.

UN LAQUAIS D'ORONTE, & les Acteurs précédens.

Le LAQUAIS, *à Oronte.*

MOnſieur, on a ſervi.

ORONTE, *à Dorante.*

Allons, car auſſi bien vous n'auriez pas fini,
Et l'humeur commençait à vous gagner, Dorante.
Je vous trouve aujourd'hui d'une aigreur ſurprenante.

(*Il emmene Valere.*)

SCENE VII.

JULIE, DORANTE.

DORANTE.

COncevez-vous, Julie, un tel aveuglement?

JULIE.

Il ne peut, croyez-moi, ſubſiſter qu'un moment.
Valere va ſe perdre en cherchant à vous nuire.
Par un moyen affreux il prétend vous détruire.
Il m'a tout dit, je ſais ſes horribles ſecrets;
Mais croyez que mon cœur veille à vos intérêts.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARTON.

MA foi, l'on ne rit plus, & la fête eſt troublée.
Oronte eſt furieux, Julie eſt accablée.
On voit le ſeul Valere, avec un ris malin,
Savourer la noirceur de l'Ecrit clandeſtin.
Son amere gaité ſe contenait à peine.
Dans ſes yeux, malgré lui, j'ai vu briller la haine.
Il faut de ces couplets prouver qu'il eſt l'auteur,
Sans bruſquer, toutefois, le crédule Tuteur.
Il ne voudra céder qu'à l'évidence même;
Mais j'apperçois Paſquin... De ce noir ſtratagême
Il peut avoir conduit le complot ténébreux.
Le voici. Pénétrons ces myſteres affreux.
Il faut l'épouvanter.



SCENE II.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

On est encore à table.
J'ai beau chercher, l'instant n'est pas trop favorable
Pour le rencontrer seul. Ah, Ah ! bon jour, Marton.
Comment te portes-tu ?

MARTON.

Bon jour, maître fripon.

PASQUIN.

Qui moi, fripon !

MARTON.

Pendart eût été mieux peut-être.
Tu viens chercher ici ton détestable maître,
Tu le verras bientôt dans un bel embarras,
Je t'en réponds.

PASQUIN.

Comment ?

MARTON.

Tu ne devines pas ?
Va, l'Enigme dans peu te paraîtra plus claire.

PASQUIN.

L'Enigme!

MARTON.

On eſt allé chercher un Commiſſaire.

PASQUIN.

(*bas.*) (*haut.*)

Je tremble. Qu'eſt-ce à dire?

MARTON.

Il s'agit d'un faquin;

D'un fripon ſubalterne, & qu'on nomme Paſquin,

Qui doit à ſes pareils, dans la place publique,

Donner inceſſamment un exemple tragique.

PASQUIN.

Je ne le connais pas.

MARTON.

Je le connais bien, moi.

PASQUIN.

Tu le connais?

MARTON.

Sans doute, & ce maraut c'eſt toi.

PASQUIN.

Ceci devient bien fort.

MARTON.

L'Ordonnance eſt formelle;

Tout ſcélérat obſcur convaincu d'un Libelle,
S'il en eſt reconnu pour le fabricateur,
Ou même ſeulement s'il en eſt colporteur,
Pour la premiere fois doit s'attendre aux galeres,
Tu peux, d'après cela, mettre ordre à tes affaires.

PASQUIN.

Ma foi, je ſuis bien fou de t'écouter. Adieu.

MARTON *l'arrêtant.*

Non, non, Monſieur Paſquin, il me faut un aveu.
D'où viens-tu?

PASQUIN *embarraſſé.*

Du Palais.

MARTON.

Qu'y faire?

PASQUIN.

Des Emplettes.

MARTON.

Ne crois pas m'abuſer par de vaines ſornettes.
Réponds, ou ſur le champ la Verdure, Germon,
Lorrain, Baſque, Picard, à grands coups de bâton,
Vont te faire parler de la bonne maniere.

PASQUIN.

De tes vagues ſoupçons quelle eſt donc la matiere?
Explique-toi.

MARTON.

J'attends que tu daignes parler.

PASQUIN.

Je n'ai rien à te dire.

MARTON.

Ah ! je vais appeller.

PASQUIN.

Encore !

MARTON.

Oui. Tu devrais mourir de pure honte.
Mettre un pareil paquet à l'adresse d'Oronte !
Complice de ton maître, artisan de noirceurs,
Tu te prêtes, Pasquin, à de telles horreurs !

PASQUIN.

Moi ! j'aurais mérité de semblables reproches ?

bas.

Je frissonne.

MARTON.

A l'instant, il faut vuider tes poches
En présence d'Oronte, & je cours le chercher.

PASQUIN.

Eh bien donc, puisqu'envain je voudrais te cacher...
Tu te moques de moi.

MARTON *faisant un mouvement comme pour sortir.*

Tu railles, double traître ?

PASQUIN *à genoux, l'arrêtant.*

Ah! ne me punis pas des fautes de mon maître.

MARTON.

Soit; mais il faut d'abord me livrer tes papiers.

PASQUIN.

Les voilà. Serviteur.

MARTON.

Attends. Sont-ils entiers?

PASQUIN.

Oui, d'honneur.

MARTON.

Beau ferment!

PASQUIN.

Je me ferais ſcrupule
De t'avoir dérobé, Marton, une virgule.

MARTON *examinant les papiers, & liſant.*

Proſpectus d'un journal.

PASQUIN.

Ah! rends moi ce brouillon.
Cet ouvrage eſt de moi, je veux me faire un nom.

MARTON.

Vraiment, il te ſied bien, Ecumeur littéraire,
De joindre à tes forfaits ce métier de Corſaire.

PASQUIN.

Un vain deſir de gloire égara mes eſprits.

MARTON.

Le ſot! Mais pourſuivons. *Les Amours de Cloris*, Parade ſatyrique en dix actes.

PASQUIN.

La peſte!

MARTON.

Eſt-ce encor de toi?

PASQUIN.

Non, mon ſtyle eſt plus modeſte.

MARTON.

Tout ceci m'inſtruit mal. Mais quel eſt ce billet Pour Valere?

Elle l'ouvre.

PASQUIN, *comme pour l'arrêter.*

Ah! Marton, c'eſt de Monſieur Pamphlet.

MARTON *liſant.*

» Monſieur, ce n'eſt pas tout que de m'a-
» voir tiré du For-l'Evêque, où je n'avais été
» renfermé que pour avoir imprimé un de vos
» Ouvrages. Pardonnez à ma preſſante miſere
» ſi je me trouve réduit à vous importuner. Je
» vous cherche depuis ſix ſemaines dans tout
» Paris, allarmé par le bruit qui a couru que
» vous étiez ſorti du Royaume. Heureuſement
» Paſquin vient de me raſſurer; & je me propoſe
» d'aller inceſſamment vous préſenter le Mé-

» moire de mes petites avances. Je vous remet-
» trai en main propre votre manuſcript; je
» l'aurais rendu à Paſquin; mais toute réflexion
» faite, il ne m'eſt pas poſſible de m'en deſ-
» ſaiſir ſans argent.

ABRAHAM PAMPHLET.

(*à Paſquin.*)

Ce billet peut ſervir. Monſieur le journaliſte,
Evitez en partant une ſcene plus triſte.
Pour vous en garantir je veux bien vous chaſſer.

PASQUIN.

Que les talens en France ont de peine à percer!

SCENE III.

MARTON.

JE ne tiens pas encor ce fourbe de Valere.
J'euſſe arrêté Paſquin; mais de tout ce myſtere
Son maître aurait ſur lui rejetté le ſoupçon,
Ou nous accuſerait d'inſpirer ce fripon.
Il vaut mieux l'oppoſer à ſon propre complice.
On peut trouver Pamphlet, & par quelque artifice...
Mais quoi! C'eſt vous, Madame?

SCENE

SCENE IV.

JULIE, MARTON.

JULIE.

AH ! ma pauvre Marton,
Quel trouble eſt répandu dans toute la maiſon !
Oronte eſt conſterné. Le fourbe que j'abhorre
Jouit de ſes douleurs & le ſéduit encore.
Il l'obſede en tous lieux, Marton, & vainement
J'ai voulu ſans témoin lui parler un moment.
J'allais lui révéler les complots de ce traître.
Mon ingénuité l'eût convaincu peut-être.
On eût dit que Valere inſtruit de mon deſſein,
Se faiſait de ma peine un plaiſir inhumain.

MARTON.

Quoi ! vous ſoupçonne-t-il !

JULIE.

Il a vu ma contrainte.
Mon cœur, je te l'avoue, eſt ſi loin de la feinte,
Mes yeux avaient ſi peu l'art de diſſimuler,
Que cent fois devant lui prête à me dévoiler,
J'allais lui découvrir le mépris qu'il m'inſpire.

MARTON.

Que la raiſon ſur vous reprenne un peu d'empire.

Il faudra bien qu'Oronte enfin ouvre les yeux.
Nous lui parlerons tous.

JULIE.

Mais cet homme odieux.
A trouvé tellement le ſecret de lui plaire,
Qu'il a même changé ſon heureux caractere.
Tu ne le croirais pas. Mon Tuteur aujourd'hui
Ne voyait, n'écoutait & n'admirait que lui.
Valere déſormais n'a plus beſoin de feindre.
Il peut à tout ſon fiel ſe livrer ſans rien craindre;
Et la ville & la cour, & nos ſociétés
N'ont ceſſé d'être en butte à ſes traits déteſtés.
On ne voit dans ſes yeux éclater quelque joie,
Que lorſqu'à ſes fureurs le mérite eſt en proie,
Et ſa perverſité que n'arrête aucun frein,
Soutient ce rôle atroce avec un front d'airain.
Oronte (conçois-tu cette faibleſſe extrême?)
Applaudit au méchant, & croit l'être lui-même.

MARTON.

Ah! cet égarement va diſparaître enfin.
Je crois tenir, Madame, un indice certain
Qui jettant ſur le fourbe une affreuſe lumiere,
Révélerait ſa honte à la nature entiere.

JULIE.

Eh! qu'avons-nous beſoin d'indices? je ſais tout.
Je n'ai qu'à dire un mot pour le pouſſer à bout.

MARTON.

Et quand vous l'aurez dit, croyez-vous qu'il ait
honte
De vous désavouer en présence d'Oronte ?
Mais un Monsieur Pamphlet que je découvrirai...

JULIE.

J'entends du bruit. Fuyons son aspect abhorré,
Le voici. Viens, Marton, concerter nos mesures.

SCENE V.

ORONTE, VALERE, MARTON.

ORONTE.

Oui, je prétends sçavoir d'où partent ces injures.
Marton, qu'un Commissaire à l'instant soit mandé.
Il faut trouver l'auteur d'un si noir procédé.
Ce paquet doit servir à démasquer le traître,
Et l'Adresse du moins peut le faire connaître.
La police a les yeux ouverts sur les méchans;
Cours, & fais tenir prêt bien vîte un de mes gens.

SCENE VI.

ORONTE, VALERE.

VALERE.

Vous êtes, en honneur, beaucoup trop ſuſcep-
tible.

ORONTE.

Comment! y penſez-vous? Ce Libelle eſt terrible.

VALERE.

Je ne vois pas cela. Ces traits injurieux,
A force de prouver, ne prouvent rien. Le mieux
Serait de mépriſer ces ſatyres obſcures.
Perſonne plus que moi n'a ſenti leurs bleſſures;
Mais j'ai ſçu les braver. Le mal eſt ſeulement
Que l'auteur ait eu l'art d'être horrible & plaiſant.

ORONTE.

Plaiſant!

VALERE.

Oui, par malheur, la forme en eſt piquante.
Je n'en blâme pas moins l'atrocité choquante;
Mais l'art que l'on y voit peut faire déviner
Quel eſt l'homme à peu près qu'on en doit ſoup-
çonner.

(*Il feint d'entrer dans une réverie profonde.*)

ORONTE.

Quel qu'il ſoit, il eſt ſûr de toute ma colere.
Mais à quoi rêves-tu? Réponds moi.

VALERE *comme ſe parlant à lui-même.*

Ce myſtere
Pourrait ſe découvrir.

ORONTE *avec vivacité.*

Tu croirais?...

VALERE.

Oui... mais non.
Comment! par quel caprice, & par quelle raiſon?...

ORONTE.

Tu dois m'ouvrir ton cœur ſans détour, cher Valere.

VALERE.

Je craindrais de former un ſoupçon téméraire.

ORONTE.

Encor!

VALERE.

Le ſtyle en eſt violent, emporté;
Mais on y trouve auſſi de la légéreté,
Je m'y perds.

ORONTE.

Parle donc. Quelle eſt cette manie?

VALERE.

On a vû la fureur ſuppléer au génie.

Ne ſoupçonnez-vous rien ?

ORONTE.

Je n'ai pas d'ennemis.

VALERE.

Mais en ce cas, le trait part d'un de vos amis.
L'auteur de ces couplets paraît bien vous connaître,
Et hors Dorante ou moi, quel autre pourrait-ce être
Qui fut ſi bien inſtruit de tous vos intérêts ?

ORONTE.

Dorante !.... A-t-on de lui quelques vers ?

VALERE *négligemment.*

De mauvais.
Je me ſouviens qu'un jour il m'en lut ſur Elmire
Qui reſpiraient aſſez le fiel de la ſatyre.

ORONTE.

Quoi ! ces vers ſur Elmire outrageux pour les mœurs,
Ce libelle indécent ?..

VALERE.

Etait de lui. D'ailleurs
Ne précipitons rien. Examinons la choſe.

ORONTE.

J'ai peine à concevoir quelle ſerait la cauſe...

VALERE.

Il ne m'a jamais vu qu'avec un œil jaloux,

Et c'eſt depuis le tems que je vis près de vous
Qu'on voit ici le trouble & les tracaſſeries.
Je vous ai déja dit que nos plaiſanteries
Paraiſſaient le bleſſer.

ORONTE.

Il eſt vrai.

VALERE.

Ce matin,
Vous avez pu le voir, il mettait du dédain,
Une ſorte d'aigreur même à nous contredire,
Vous blâmant ſous mon nom du talent de médire.
Vous avez refuſé Julie à ſon amour,
Malheur qu'il prévoyait & depuis plus d'un jour.
Vous bleſſez ſon orgueil, en faut-il davantage?

ORONTE.

Je tombe de mon haut.

VALERE.

Ma foi, plus j'enviſage
Sa conduite avec nous, plus je crois être ſûr
Que lui ſeul eſt l'auteur de ce libelle obſcur.
Je le ſoupçonnerais encor d'une autre ruſe.
D'un peu de médiſance il ſait que l'on m'accuſe.
Il aura pris le tems où je ſuis dans ces lieux,
Pour me prêter la choſe & me rendre odieux.
Cette combinaiſon eſt très-philoſophique.
Ces Meſſieurs ont porté l'eſprit géométrique

Jusques dans les noirceurs. Leur secret est connu.
Ils savent calculer le vice & la vertu.

ORONTE.

Ton idée a l'air vrai.

VALERE.

Du moins très-vraisemblable.
Autre indice. Avez-vous remarqué comme à table,
Même sans trop d'adresse, il s'est vîte écrié
Que les vers étaient plats & qu'ils faisaient pitié.
Cette ruse hardie, & pourtant puérile,
Ne pouvait, entre nous, tromper qu'un imbécille.
Pour vous en imposer il faudrait bien plus d'art.

ORONTE.

Vous avez, sur ma foi, deviné le pendart.

VALERE.

J'ai cru même observer, quand il vous a vu lire,
Sur sa bouche perfide un vénimeux sourire.

ORONTE.

Oui. Je vois en effet que tout est contre lui.
Mais ce ton si flatteur qu'il prenait aujourd'hui?..

VALERE.

Pure affectation.

ORONTE.

L'aménité?

VALERE.

Sottise.

ORONTE.

Après cela, croyez encore à la franchiſe
De tous ces charlatans dont le maſque eſt ſi doux,
Des Socrates du jour !

VALERE.

Voilà comme ils ſont tous.

ORONTE.

Je les fuis déſormais d'une lieue à la ronde.

VALERE *d'un ton d'hypocriſie.*

Ils s'étaient bien flattés, quand j'entrai dans le monde,
De s'emparer de moi.

ORONTE.

Vas, tu verras dans peu
Si contre la vertu l'impoſture a beau jeu.
Je vais du ton qu'il faut parler à ma pupille.
Adieu, je te rejoins.

SCENE VII.

VALERE.

Dorante eſt bien habile
S'il eſquive les traits que j'ai ſçu lui lancer,
Et ſon flegme moral a de quoi s'exercer.

Je ne ſais trop pourtant que penſer de Julie.
C'eſt un de ces eſprits ſans phyſionomie
Qui manquent au beſoin de verve & de chaleur.

SCENE VIII.

DORANTE, VALERE.

DORANTE *à part.*

Voyons à quel excès il porte la noirceur ;
Et pour m'en impoſer ce qu'il oſera dire.

VALERE *un peu troublé d'abord en appercevant Dorante, mais ſe remettant bien vîte, & prenant un air très-leſte qu'il garde dans toute la ſcene.*

Ah !... vous voilà, Monſieur... L'effet de la ſatyre
A paſſé votre eſpoir. Oronte eſt furieux.
Vous avez affecté, pour vous déguiſer mieux,
D'en blâmer à la fois & le genre & le ſtyle.
Ce détour eſt uſé. La feinte eſt inutile.
Pour vous juſtifier j'ai fait ce que j'ai pu,
Mais ſans y réuſſir. Il vous a reconnu.

DORANTE.

Tant d'audace, Monſieur, a de quoi me ſurprendre.

Vous! me juſtifier ?

VALERE.

Il a pu ſe méprendre.
Je ne ſuis pas garant de ſes opinions.
J'ai voulu le guérir de ſes préventions.
Vous ne l'euſſiez pas fait à ma place, peut-être.
Soyez ingrat ou non, vous en êtes le maître.

DORANTE.

Non, je n'ai point, Monſieur, le malheur d'être ingrat.
Je ſais tout ce qu'on doit aux ſervices d'éclat.
Ce que vous avez fait pour moi dans mon abſence,
Mérite & mon eſtime, & ma reconnaiſſance.
Cependant, l'apparence eſt un peu contre vous.
J'aſpirais à Julie, on vous fait ſon époux.
Il paraît un libelle, on m'en donne la honte.
J'avais lieu de compter ſur l'amitié d'Oronte;
Et c'eſt lui qui m'accuſe!

VALERE *en riant.*

A-t-il donc ſi grand tort?

DORANTE *avec indignation.*

Monſieur!

VALERE.

Il ne faut pas vous récrier ſi fort.
Vous n'êtes plus, Meſſieurs, ces graves perſonnages

Qui du public séduit attiraient les hommages.
Soyez francs comme nous. Vous autres bonnes gens
Donneriez au besoin des leçons aux méchans;
On le sait. Pourquoi donc prendre un masque hypocrite?
Dans le fonds, vos couplets ne sont pas sans mérite.

DORANTE.

Ah! c'en est trop enfin. Mes couplets!...

VALERE *se pressant de lui couper la parole en ricanant.*

En honneur,
Je ne vous croyais pas ce degré de vigueur,
Cette légéreté! je l'avoue, à ma honte,
Je vous méconnaissais sans les soupçons d'Oronte.
Si c'est votre début, je réponds qu'il prendra,
Et vous irez très-loin avec ce talent là.
Quand on est si plaisant, il convient qu'on s'affiche.
Je sais bien qu'en effet le sujet était riche;
Mais le style, parbleu! répond bien au sujet,
Et vous avez peint l'homme, entre nous, trait pour trait.

DORANTE.

Je me suis fait, sans doute, assez de violence.
Autant que je l'ai pu, j'ai gardé le silence,
Et laissé le champ libre à vos témérités.
Vous ne m'étonnez plus; mais vous me révoltez.

Vous croyez, par l'efprit, orner la calomnie.
De ce rôle odieux fentez l'ignominie,
Et défabufez-vous d'un talent fi pervers.
Croyez-moi, le méchant eft feul dans l'univers. *
A ce trifte abandon lui-même il fe dévoue.
Honteux de fes fuccès que l'honneur défavoue,
Privé de fon eftime, & de celle d'autrui,
Tous les cœurs à jamais reftent fermés pour lui.

VALERE.

Vous prêchez à ravir. Mais, Monfieur, je vous prie,
Ne nous écartons pas de la plaifanterie.
Ce n'eft plus là le ton ni l'efprit des couplets.

DORANTE.

On connaîtra bientôt celui qui les a faits.
Vous en parlez avec beaucoup de complaifance;
Et vous témoigneriez un peu plus de prudence,
En montrant moins de goût pour ce genre infernal.

VALERE.

Je n'ai pas vos raifons pour en dire du mal.

DORANTE.

Eh ! qui n'en aurait pas pour profcrire un ouvrage
Dont le feul art confifte à prodiguer l'outrage ?
Un libelle odieux dont le coupable auteur

---

* Penfée très-belle de M. Diderot. *Dans l'univers*, dit-il, *il n'y a que le méchant qui foit feul.*

Fait briller ſon eſprit aux dépens de ſon cœur ?
On put jadis permettre à l'enjoûment d'Horace *
Une malignité ſalutaire au Parnaſſe ;
Mais par l'indigne abus d'un talent déteſté
Troubler l'ordre & la paix de la ſociété,
Traitez-vous ces excès de ſimples railleries ?
Et n'eſt-ce point plutôt le talent des Furies?
Au tourment de haïr ne vous condamnez pas.
Le mépris pour votre ame a-t-il donc des appas ?
Et ferait-ce un moyen de captiver Julie
Que d'oſer ? . . .

VALERE.

Je conçois votre philoſophie.
Voilà le but moral de tous ces beaux diſcours
Qu'on vous entend ici prodiguer tous les jours.
Sous le voile impoſant d'une haute ſageſſe,
Vous croyez de Julie enyvrer la jeuneſſe.
Elle eſt belle, elle eſt riche**, aſſez ſimple d'ailleurs
Pour ſe laiſſer ſurprendre à ces dehors flatteurs.

---

* A ces deux vers qui ſemblent jettés au hazard, à cette diſtinction ſi adroite & ſi juſte de la ſatyre purement littéraire & du libelle diffamatoire, un homme de beaucoup d'eſprit, qui aſſiſtait à une répétition, ſoupçonna M. Paliſſot d'être l'auteur de la piece.

** L'acteur doit appuier beaucoup ſur ces mots : *Elle eſt riche.*

A vos vœux, jufqu'ici, tout a paru répondre;
Mais le fort quelquefois fe plaît à nous confondre.
Peut-être dès ce jour...

SCENE IX.

ORONTE, JULIE, DORANTE, VALERE.

ORONTE *à Julie.*

Vous balancez en vain.
A Valere aujourd'hui j'ai promis votre main,
(*à Dorante.*)
Et je veux... Ah! c'eft vous, Monfieur le philofophe!

DORANTE.

Que veut dire, Monfieur, cette brufque apoftrophe?

ORONTE.

Vous ne concevez pas d'où vous vient cet accueil?
Ceci va s'éclaircir pour vous en un clin d'œil.
Avec vos complimens, vos fadeurs éternelles,
Vous blâmez la fatyre & faites des libelles!

DORANTE *en fixant Valere d'une maniere marquée.*

Eh! qui peut être lâche & criminel affez
Pour ofer près de vous?...

ORONTE.

Julie, obéïssez.

JULIE *avec l'inflexion de l'effroi & de la douleur.*

Moi!... je fais le serment de m'unir à Dorante.

ORONTE.

A Dorante!

VALERE.

Qu'entens-je!

ORONTE.

Est-elle extravagante?

JULIE.

Ah! suspendez, Monsieur, un aveugle courroux.
Rien ne peut me forcer d'accepter pour époux
Un homme plein de fiel, un traître qui sans honte...

VALERE.

Madame!

JULIE.

Mon devoir est d'éclairer Oronte.
De l'Ecrit ténébreux reconnaissez l'auteur.
Pour percer les replis de son infame cœur,
J'ai feint un seul moment de répondre à ses vûes;
Mais quel dédale affreux d'horreurs inattendues
Lui-même a-t-il osé dévoiler à mes yeux!
Il m'a tout confié. Son art insidieux
Sans doute a fait tomber vos soupçons sur Dorante.
Il ne jouïra pas de sa perfide attente.

C'est

C'eſt lui, c'eſt lui, Monſieur, que vous devez punir.
(*à Valere.*)
Lui ſeul eſt criminel. Oſez me démentir.

VALERE *avec les tons de l'ironie, de l'audace & de l'hypocriſie.* *

Madame, en vérité, je ne m'attendais guere
A ce ſtyle impoſant que Monſieur vous ſuggere.
Que ne me parliez-vous un peu plus franchement?
Je ne prétendais pas vous contraindre un moment.
Si j'avais pu prévoir cette ardeur inouie
Dont je vous vois brûler pour la philoſophie,
J'aurais, ſans murmurer de votre auguſte choix,
Abjuré le projet de vivre ſous vos loix.
Mais il fallait, du moins employer d'autres armes.
Tandis qu'Oronte ici me confiait ſes larmes,
Qu'à le conſoler, ſeul, je mettais tous mes ſoins,
Vous tramiez ce complot. — Eh! quels ſont vos témoins?

---

* Une très-grande Dame donna à l'auteur, il y a pluſieurs années, l'idée de ce mélange ſingulier d'impudence & d'hypocriſie que Valere montre dans cette ſcene, en lui racontant une ſcene à-peu-près ſemblable qu'elle avait eue avec un bel eſprit, à qui elle daigna pardonner un libelle dont elle avait vivement à ſe plaindre. Cet écrivain audacieux avait le ſang froid philoſophique de lui promettre, pour l'appaiſer, une belle Tragédie domeſtique, qui ferait, diſait-il, verſer des larmes aux plus beaux yeux du monde.

ORONTE.

Julie, y penſez-vous?

VALERE *bas à Oronte.*

Il s'eſt emparé d'elle.

ORONTE.

C'eſt de ſa part encore une injure nouvelle.

DORANTE *à Oronte.*

montrant Julie.

J'oſe atteſter le ciel, & vous-même, & ſon cœur...

VALERE.

Des exclamations la trompeuſe chaleur
Ne tient pas lieu de preuve.

JULIE *à Valere.*

Et quoi! votre impoſture...

VALERE *ſans marquer d'emportement.*

L'expreſſion, Madame, eſt peut-être un peu dure.

SCENE X.

MARTON, & les Acteurs précédens.

MARTON *bas à Julie.*

(*haut à Valere.*)

ENfin, je vous l'amene. Un honnête imprimeur
Qui ſe nomme Pamphlet, vous demande, Monſieur.

JULIE *à part.*

Ah! je reſpire enfin.

VALERE.

Dites-lui qu'il attende.

(*à part.*)

Quel contre-tems !

MARTON.

Il vient ſur mes pas.

ORONTE.

Sa demande

A-t-elle pour motif des objets importans ?

VALERE.

Qu'il s'adreſſe à Paſquin. Il prend bien mal ſon tems.

SCENE XI.

M. PAMPHLET & les Acteurs précédens.

M. PAMPHLET.

JE donne le bon jour à l'honnête aſſemblée.

ORONTE.

Que voulez-vous ?

M. PAMPHLET.

Pardon, ſi j'entre ainſi d'emblée.

MARTON.

Raſſurez-vous, parlez.

M. PAMPHLET.

Ah ! j'aurai bientôt fait.
C'eſt la néceſſité qui me rend indiſcret ;
Et je viens ſeulement pour un petit mémoire.
(*à Valcre.*)
Monſieur, ce ſera faire une œuvre méritoire
Que de me l'acquitter, s'il vous plait, promptement.

VALERE *avec une impatience concentrée.*

Fort bien. Vous reviendrez.

M. PAMPHLET.

Il ne faut qu'un moment.
L'objet n'eſt pas bien fort, mais ce ſont des avances.
Daignez avoir égard à mes vives inſtances.
Je ſuis humilié d'y mettre tant de feu ;
Mais les tems ſont ſi durs ! Le comptoir rend ſi peu !
Imprimeur, colporteur, relieur & libraire,
Avec tous ces métiers je ſuis dans la miſere ;
Mais j'ai toujours grand ſoin, malgré ma pauvreté,
De ne peſer mon gain qu'au poids de l'équité.
Vous en allez juger par le ſuſdit mémoire.
(*il prend ſes lunettes, comme pour lire.*)

VALERE *avec humeur.*

Eh ! Monſieur, finiſſez.

M. PAMPHLET.

C'eſt trahir votre gloire
Que de vouloir cacher les différens Ecrits
(*Il lit.*)
Dont vous êtes l'auteur. *Les Boudoirs de Paris*, *
Ou Journal des Abbés. L'Eſpion des couliſſes,
Ouvrage aſſez piquant ſur les mœurs des actrices.

VALERE *à Oronte.*

Chaſſez cet importun.

M. PAMPHLET *continuant de lire.*

Portrait d'un Courtiſan.
Celui-ci m'a fait mettre au for-l'Evêque un an.

ORONTE.

Eh! qu'ai-je à faire!...

M PAMPHLET *pourſuivant toujours.*

Item, des *Couplets ſur Elmire*....

VALERE *à Oronte qui témoigne de la ſurpriſe à ce dernier titre.*

Je vous expliquerai ce que cela veut dire.

---

* Ceux qui pourraient s'étonner d'abord qu'un philoſophe tel que Valere ait fait des ouvrages de ce genre licentieux & frivole, concevront ſans peine que dans un moment de loiſir & de délaſſement, un philoſophe pourrait faire les *Bijoux indiſcrets*, par exemple, & le lendemain écrire un traité de morale.

(à M. Pamphlet.)

Sortirez-vous enfin ?

MARTON *à Valère.*

Non, Monſieur, s'il vous plait.
Ce Mémoire eſt trop bon.

ORONTE *commençant à remarquer l'embarras de Valere, prend le Mémoire & l'examine.*

Voyons, Monſieur Pamphlet,
Voyons.

VALERE. *à Oronte.*

C'eſt, à coup ſûr, quelque affreux ſtratagême.

ORONTE *du ton d'un homme qui commence à ſe déſabuſer.*

Je le crois; mais je veux m'en éclaircir moi-même.

DORANTE *à Valere.*

Vous vous troublez, Monſieur ?

VALERE.

Non, je vous reconnais,
Et vous juſtifiez ce que je ſoupçonnais.

M. PAMPHLET *à Julie, pendant qu'Oronte parcourt le Mémoire avec différens ſignes d'étonnement.*

Madame voudrait-elle acheter des brochures ?
J'en ai, ſelon les gens, de pures & d'impures.
Tout cela ſe vend bien; mais j'ai ſous le manteau

De petits vers gaillards d'un genre aſſez nouveau.

(à Dorante.)

Monſieur en voudrait-il ?

DORANTE.

Non, je vous remercie.

M. PAMPHLET.

Je vais donc vous montrer une autre facétie.

(Il tire une brochure d'une des joues de ſa perruque, & la donne à Dorante.)

J'ai cru devoir uſer de ces précautions.
La police a partout de nombreux eſpions.

(à Oronte.)

N'oubliez pas, Monſieur, d'ajouter à mon compte
Des couplets fort plaiſans ſur un certain Oronte.

ORONTE.

Sur Oronte !

M. PAMPHLET.

Oui, Monſieur, imprimés ce matin.
Voilà le manuſcrit que m'a livré Paſquin.

VALERE *à Oronte.*

Le complot eſt groſſier. Vous concevez . . .

ORONTE, *après avoir jetté un coup d'œil ſur le manuſcrit.*

Le traître !
Et juſqu'à ce moment j'ai pu le méconnaître !

MARTON *à Valere.*

Oh ! pour le coup, Monsieur, le fait est avéré.

ORONTE.

De quel poison funeste il m'avait enyvré !
Ah ! Dorante ! Ah ! Julie !

VALERE.

Eh quoi ! ce badinage
Vous fait jouer à tous ce triste personnage ?
Mais sentez donc le prix de la célébrité.
Votre nom va tout droit à la postérité.
Les Couplets resteront. Pour moi, je me retire.
Je vois de tous côtés des sujets de satyre. *

---

* On avait conseillé à l'auteur de donner ici une derniere jouissance à ses ennemis. On connait ce vers qui termine la Dunciade :

Messieurs les sots, je vous vois d'Argenteuil.

par allusion à la retraite que M. Palissot s'est choisie à quelques lieues de Paris. On voulait que Valere, en partant, dît deux vers qui n'eussent pas manqué de rappeller Argenteuil à quelques personnes bien intentionnées du parterre. L'auteur se prêta à cette plaisanterie qui était d'accord avec son secret. Valere eût donc dit :

. . . Pour moi je me retire,
Je vois de tous côtés des sujets de satyre.
Pour ma sincérité ce serait un écueil.
Il faut m'en garantir. Je pars. C'est sur l'orgueil,
L'intrigue, l'intérêt qu'aujourd'hui tout se fonde &c.

Quelque plaisant du parti n'eût pas manqué d'achever le vers, & de dire : *je pars pour Argenteuil.*

Loin de ce tourbillon de méchans & de ſots,
Je vais, dans mon déſert, retrouver le repos.
Sur l'intrigue & l'orgueil aujourd'hui tout ſe fonde;
Et ma vieille franchiſe eſt de trop dans le monde.

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

ORONTE, JULIE, DORANTE, M. PAMPHLET.

M. PAMPHLET.

Il ſort!... Et mon argent?...

ORONTE.

Ton argent, malheureux!
Colporteur de libelle! Ah! d'un bras vigoureux
Je m'en vais te payer d'une belle maniere.

(*M. Pamphlet s'enfuit.*)



SCENE XIII, *& derniere.*

ORONTE, JULIE, DORANTE, MARTON.

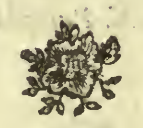
ORONTE *à Julie & à Dorante, en unissant leurs mains.*

OUblions, mes enfans, ce fourbe de Valere.

MARTON.

Enfin tout imposteur est banni de céans,
Et nous ne verrons plus que des honnêtes gens.

Fin du troisieme & dernier Acte.



LES

COURTISANNES,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT.

IL était aisé de prévoir l'effet que cette Comédie produirait sur la plûpart de nos Acteurs & de nos Actrices. On conviendra, sans peine, que cette cause n'était pas faite pour leur tribunal; & l'on ne doutera plus de la nécessité de réformer l'abus qui soumet nos productions a de pareils arbitres.

Les Comédiens d'Angleterre, plus considérés que ceux de France, &, par cette raison là même, plus honnêtes, ne crurent pas déroger à l'idée plus ou moins relevée qu'ils peuvent avoir de leur profession, ni à la décence de leur Théâtre, en représentant le célebre *Opéra du Gueux*, qui leur valut des sommes immenses. Cependant tous les personnages de cette Comédie singuliere, & pleine d'un sel qui n'appartient qu'aux Anglais, ne sont que des Courtisannes, beaucoup moins honnêtes que celles de M. Palissot, * des Filoux, & des Vo-

* On en peut juger par les noms français que leur a donnés M. Patu, traducteur de cette piece; noms équivalens, dans notre langue, à ceux de l'original : Henriette *Madré*, Fanchon *des Rues*, Babet *Brandevin*, Jeanne *Plongeon*, Dorothée *Guenipeau*, Susanne *Brillant*, Marie *Front-d'Airain*, &c.

leurs de grand chemin. Elle fut représentée, en 1728, avec un prodigieux concours, non-seulement à Londres, mais dans toute l'Angleterre; &, loin que la Nation regardât ses Comédiens comme avilis pour s'être prêtés à ses plaisirs, le Duc de Bulton épousa publiquement, peu de tems après, la jeune Miss Fenton, qui avait représenté, dans cette même piece, le rôle de *Polly* avec le plus étonnant succès.

Nos Acteurs eux-mêmes n'avaient pas, sans doute, une idée aussi ridiculement exaltée de la prétendue dignité de leur état, lorsqu'ils représenterent, en 1721, la farce grossiere de *Cartouche*, faite par un de leurs camarades, nommé le Grand.

Le rédacteur de l'Année Littéraire, par reconnaissance, apparemment, du soin que prennent les Comédiens de ne pas laisser oublier la Comédie de l'Ecossaise, a parlé très-légérement de celle des Courtisannes. Mais, quoiqu'il dût se piquer d'honneur dans cette occasion, il n'a pas même eu le mérite facile de faire contre la piece une seule objection raisonnable. Ce qui a surpris davantage, c'est la maladresse avec laquelle il décide que le génie de l'Auteur est inconciliable avec le genre comique, parce que, selon lui, la gaîté franche &

la bonne plaiſanterie ne peuvent jamais s'allier à la méchanceté.

Il oublie que, dès le tems de la Comédie des Tuteurs, il s'était récrié, avec les plus grands éloges, ſur la vocation marquée de l'Auteur pour ce même genre, dans lequel il ne veut plus lui permettre de s'exercer; *ſur le naturel & la pureté de ſon ſtyle; ſur la fineſſe & la vivacité du dialogue, ſur les morceaux pleins d'eſprit & de graces*, en un mot, ſur *l'expreſſion vraiment comique* de cette piece. » Le rôle de la Soubrette, diſait-il, eſt un des » plus vifs, *& des plus gais* que je connaiſſe » au Théâtre.

Il oublie qu'à l'occaſion de la Comédie des Philoſophes, il ne ſe bornait plus à louer *le naturel, le feu, la vivacité & la fineſſe du dialogue;* mais qu'il y faiſait remarquer *des ſcenes neuves & des traits de génie que Moliere aurait enviés;* qu'il en appellait le premier acte *un chef-d'œuvre dans tous les points, que tout le monde s'accordait à admirer;* qu'il reconnaiſſait alors, de la maniere la plus formelle, que l'Auteur *était né pour faire des Comédies, de l'aveu même de ſes ennemis, & qu'il méritait d'être encouragé par le Gouvernement, comme le fut* Ariſtophane, *à qui les Athéniens décernerent une couronne de l'Olivier ſacré.*

Il oublie enfin qu'en rendant compte des Petites-Lettres ſur de grands Philoſophes, loin de conteſter à l'Auteur le talent de la bonne plaiſanterie, il comparait ces mêmes Lettres aux meilleures des Provinciales.

Il eſt vrai qu'alors M. Paliſſot n'était pas encore coupable du péché de la Dunciade. Mais, de bonne foi, quels égards le rédacteur de l'Année Littéraire voudrait-il que l'on eut pour lui, lorſqu'il ſe reſpecte aſſez peu lui-même pour ſe contredire avec cette indécence? Après des inconſéquences auſſi hardies, eſt-il en droit de ſe plaindre de la main légere qui lui appliqua, ſans aucune malignité, ſes aîles à l'envers? Et peut-il en vouloir à ceux qui ne peuvent s'empêcher de ſourire à la plaiſanterie ſi naïve de *Fréron, par qui l'on bâille en France?*

Les pieces ſuivantes apprendront au public quelque choſe de plus intéreſſant que les contradictions d'un journaliſte. Il y verra par quel manege on eſt parvenu à lui ſouſtraire un ouvrage, non-ſeulement très-moral, mais l'un des plus utiles, peut-être, qui ayent jamais été deſtinés au Théâtre. Les Philoſophes ne manqueront pas d'obſerver que la troupe des Comédiens Français n'eut pas pour eux, en 1760, les égards dont elle a cru ne pouvoir ſe diſpenſer, en 1775, pour les Courtiſannes.

LETTRE

LETTRE
DE L'AUTEUR
A M. LE COMTE DE ********.

MONSEIGNEUR,

UN ouvrage de Théâtre eſt un bien petit objet comparé aux grandes affaires qui vous occupent ; mais les plus petites choſes peuvent occaſionner des événemens qui ne ſont pas indignes de l'attention d'un ſage.

La piece que j'ai eu l'honneur de vous lire ſans vous ſcandaliſer, Monſeigneur, ni les Dames qui ont bien voulu l'entendre avec vous, vient d'occaſionner à la Comédie un ſchiſme qui menace l'État d'un nouveau parti. Sept voix ont accepté la piece avec des éloges, dont je ſuis bien loin de me prévaloir. Huit, *en confirmant ces mêmes éloges*, l'ont rejettée *avec le plus grand regret*, comme peu compatible, *par ſon extrême indécence*, *avec la dignité du Théâtre Français*. Ce ſont, Monſeigneur, les propres paroles des ſuffrages.

Je me ſuis rappellé le mot de Moliere :

M. le premier Président ne veut pas qu'on le joue ; mais j'ai cru que, pour lever les ſcrupules des diſſidens, il ne me fallait que l'approbation de la Police. Je l'ai obtenue ſans difficulté, & le plus inutilement du monde. On m'a dit en face, & préciſément, comme j'ai l'honneur de vous le mander, que la Comédie ne revenait jamais *d'une déciſion légale.*

C'eſt ici, Monſeigneur, que le ridicule commencerait à devenir trop ſérieux. Des Comédiens qui s'arrogent les droits de la grande Police, qui violent le reſpect dû à l'autorité, donneraient, ſi on ne les réprimait pas, l'exemple d'une licence très-dangéreuſe, & finiraient par compromettre l'adminiſtration.

En effet, Monſeigneur, ne ſemblerait-il pas trop étrange qu'on eut abandonné à la liberté du Théâtre tous les états, toutes les conditions, ſans en excepter les dévots; & que les ſeules Courtiſannes fuſſent privilégiées au point de leur épargner un peu de ridicule? Eh! que diraient les Philoſophes, qui ne ſont déja que trop portés à médire de notre ſiecle, & qui ont eux-mêmes ſervi d'aliment à la malignité publique!

J'oſe vous aſſurer, Monſeigneur, que je n'ai pas le moindre empreſſement pour que ma piece ſoit repréſentée, du moins au Théâtre

de Paris; & ſi vous regardez comme une plaiſanterie ſans conſéquence qu'on puiſſe dire ouvertement (ce que l'on murmure déjà) que tout a été permis en France excepté une piece morale faite pour humilier le vice, je ne vous demande aucune protection. Mais ſi vous penſez autrement, comme je ne me permets pas d'en douter, je vous ſupplie, Monſeigneur, de vouloir bien faire demander ma piece pour la Cour, ſous le titre de l'*Ecole des Mœurs*, qui m'a paru plus convenable que le premier. Ce ſera remettre les Comédiens dans leur devoir, me rendre une juſtice, & relever un peu l'honneur d'un ouvrage qui a ſemblé ne pas vous déplaire, & auquel j'ai donné de nouveaux ſoins.

J'aurais cherché d'autres protecteurs à ma piece, pour ne pas vous importuner, Monſeigneur, mais j'ai cru qu'en prenant la liberté de recourir à vous, j'aurais l'avantage de vous prouver que je ſais mettre quelque habileté dans mes choix, & qu'ayant été obſervateur par état, j'ai du moins le mérite de me connaître en hommes.

Je ſuis avec un très-profond Reſpect,

Monſeigneur, &c.

MÉMOIRE

A CONSULTER,

Pour le Sieur PALISSOT DE MONTENOY;

CONTRE la Troupe des Comédiens Français. *

SI quelque chose pouvait avilir aux yeux de la Nation les Gens de Lettres qui se sont dévoués à la carriere glorieuse du Théâtre, ce serait, sans contredit, l'espece de correspondance forcée qui s'est établie entr'eux & les Comédiens. Autant cette correspondance était honorable pour ces derniers, autant elle est devenue injurieuse pour les autres.

Trop jaloux peut-être d'ajouter au mérite de leurs Ouvrages l'illusion brillante de la Scene, les Auteurs Dramatiques ont acheté les

* L'Auteur, en consultant ses droits contre les Comédiens, ne prétendait pas avoir avec eux une discussion juridique, ni les forcer à représenter une piece que leur propre intérêt aurait dû leur faire recevoir avec empressement. Il ne voulait qu'instruire le public, & donner aux gens de lettres un exemple utile.

complaiſances des Comédiens par un abandon de leurs droits qui n'a d'exemple qu'en France. Ils ont eu la faibleſſe de ſe donner pour Maîtres des gens qui n'avaient d'exiſtence que par eux & qui n'étaient que les échos de leurs penſées.

Mais une licence qu'on ne peut gueres comparer qu'à celle des Saturnales, n'a régné que trop long-tems, & cette eſpece d'empire bizarre uſurpé ſur les véritables Maîtres, doit ceſſer à l'inſtant même où ceux-ci voudront ſe reſſouvenir de ce qu'ils ſont, reprendre la dignité de leur caractere & ſe rétablir dans la poſſeſſion de leur domaine. Cet inſtant eſt venu peut-être. Un cri univerſel s'éleve contre la conduite audacieuſe des Comédiens. Ces Puiſſances fantaſtiques ſont à la veille d'éprouver la vérité de cette maxime célebre dont leur Théâtre a ſi ſouvent retenti:

L'injuſtice à la fin produit l'indépendance [*].

La réclamation du ſieur Mercier a préparé cette révolution. Le Public a été indigné de voir une Troupe de Comédiens non-ſeulement conſigner dans ſes regiſtres une délibération in-

[*] Vers de la Tragédie de *Tancrede*.

jurieuſe pour un Homme de Lettres, mais lui déclarer à lui-même, par l'organe d'un Souffleur, érigé en Secrétaire, qu'elle ne veut avoir rien de commun avec lui. Frappé de l'indécence de cette ſinguliere excommunication prononcée par des Comédiens, un Juriſconſulte éclairé a tracé au ſieur Mercier le plan qu'il devait ſuivre pour traduire devant les Magiſtrats les auteurs de cet abſurde anathême.

La cauſe du ſieur Paliſſot n'eſt pas moins digne de l'attention des Tribunaux.

Le ſamedi 11 Mars, cet Auteur a lu à l'aſſemblée des Comédiens une Piece nouvelle, intitulée *les Courtiſannes* ou *l'Ecole des Mœurs.* Cette Piece a occaſionné dans cet Aréopage une eſpece de ſchiſme. Sept voix, en comblant le ſieur Paliſſot d'éloges dont il eſt fort loin de ſe prévaloir, ſe ſont déclarées pour l'acceptation pure & ſimple. Huit, en confirmant ces mêmes éloges, ont rejetté la Piece *avec le plus grand regret, comme peu compatible, par ſon extrême indécence, avec la dignité du Théâtre Français* : ce ſont les propres paroles des ſuffrages.

L'Auteur a cru que pour lever les ſcrupules des Diſſidens, il n'avait beſoin que de l'approbation de la Police. Il l'a obtenue ſans difficulté le 18 Mars, & le lundi 20 il l'a noti-

ſiée lui-même aux Comédiens. Pour achever de les mettre dans leur tort, il a prononcé dans leur aſſemblée un diſcours plein de modération, qui ſe trouve placé, comme Piece juſtificative, à la ſuite de ce Mémoire.

Les Comédiens peut-être auraient dû ſavoir quelque gré à un Homme de Lettres de cet excès de condeſcendance ; mais, après une délibération tumultueuſe, la Troupe, ſe livrant à un délire d'expreſſion qui paraîtra ſans vraiſemblance, a chargé le nommé des Eſſarts de lui annoncer qu'elle avait jugé ſa premiere déciſion *légale.*

C'eſt ici que le ridicule devient ſans doute trop ſérieux. Eh ! qui ne ſerait pas choqué de la gravité burleſque d'un pareil Aréopage ? Qui ne ſerait pas indigné de voir des Gens de Lettres ſoumis à cet humiliant deſpotiſme : ſurtout ſi l'on ſe rappelle que les Grecs ſoigneux de ne point avilir la majeſté des Arts, bien loin de faire ramper, aux pieds de leurs hiſtrions, les Ariſtophanes & les Sophocles, avaient fait du Théâtre une Juriſdiction importante, & l'avaient confiée ſpécialement à leurs premiers Magiſtrats.

Quoi qu'il n'en ſoit pas tout-à-fait de même parmi nous, le ſieur Paliſſot croit devoir, pour l'honneur de la Littérature & l'intérêt des mœurs,

demander justice de la témérité des Comédiens. Il prie son Conseil de l'éclairer sur les voies légales qu'il doit suivre, pour obtenir la satisfaction qui lui est due.

Signé : PALISSOT DE MONTENOY.

PIECE JUSTIFICATIVE.

Discours prononcé par M. PALISSOT, à l'assemblée des Comédiens, le Lundi 20 Mars 1775.

JE ne sacrifierai pas légérement, Messieurs, les avantages que j'ai pu me promettre d'une piece dont je me suis occupé long-tems, à laquelle j'ai donné tous mes soins, & que je regarde comme un de mes plus importans Ouvrages ; mais je voudrais bien n'employer auprès de vous que des moyens de persuasion.

Le jour où vous m'avez entendu, M. Le Kain, frappé de l'espece de contradiction qui regnait dans vos suffrages, & des applaudissemens qui m'étaient prodigués par les mêmes voix qui m'accusaient d'avoir manqué à la décence, M. Le Kain crut devoir vous observer, MM., que vous passiez les bornes de vos usages, que l'objet de vos assemblées était de juger des convenances théâtrales, mais qu'il n'appartenait qu'au Magistrat de prononcer sur les convenances mo-

rales d'un Ouvrage. Cette judicieuse observation devient aujourd'hui d'autant plus décisive, que je vous apporte ma piece approuvée. Toutes vos délicatesses doivent disparaître, dès que l'administration a jugé ce qui était uniquement de sa compétence.

Vous vous êtes expliqués, MM., sur les difficultés qui gênaient vos suffrages. Vous avez craint que le Public n'établît une sorte d'identité entre les personnages de ma Comédie, & les Acteurs ou les Actrices chargés de les représenter. Si telle était, en effet, l'opinion publique, qui de vous pourrait se résoudre à jouer les rôles de *Narcisse*, ou du *Tartuffe* ! Verrait-on encore sur vos répertoires le Théâtre entier de *Dancourt*, qui n'a gueres peint que des Chevaliers d'industrie, des Femmes d'intrigue, en un mot, que des Courtisannes & des Fripons? Cet Auteur ne parait pas même s'être occupé de corriger ou d'adoucir, par la moindre intention morale, l'indécence de ses Comédies. Aucun personnage vertueux, tel que celui de *Lysimon* dans ma Piece, n'y contraste avec les mœurs dépravées qu'il y représente. Il y néglige absolument l'humiliation du vice, qui est une des regles de l'Art: regle à laquelle je me suis conformé, de maniere que mon Ouvrage a été jugé, non-seulement utile, mais nécessaire, par toutes les personnes qui en ont saisi l'ensemble avec un peu d'attention.

Comment vous est-il échappé, MM., que la *Baronne*, dans la Comédie de *Turcaret*, n'est qu'une Courtisanne peinte avec des couleurs infiniment plus fortes que celles que j'ai employées, & que cette

Courtiſanne, cependant, n'éprouve, dans le cours de la Piece, ni revers, ni humiliation? Le perſonnage de Madame *Turcaret* n'eſt-il pas d'une indécence encore plus ſenſible, puiſqu'enfin c'eſt une femme mariée, dont les mœurs, par-conſéquent, ſont d'un exemple plus ſcandaleux encore que celles de la *Baronne?* La Comédie de *Turcaret* n'en eſt pas moins un excellent Ouvrage, un de ceux que vous repréſentez le plus ſouvent, & avec un ſuccès qui ne s'eſt jamais démenti.

Il faut donc répéter, d'après M. Le Kain, que toutes ces queſtions de décence, élevées à l'occaſion de ma Piece, ſont abſolument étrangeres aux uſages de la Comédie: d'autant plus qu'une affectation de rigoriſme pourrait devenir ici trop voiſine du ridicule. Les femmes qui parmi vous, MM., auraient le plus de droits, ſans doute, de s'exagérer la délicateſſe morale, ne s'étaient-elles pas, pour la plupart *), déclarées hautement en faveur de l'Ouvrage? Elles ont vu, avec la fineſſe naturelle de leur ſexe, que l'indécence n'était pas de jouer dans la Comédie des *Courtiſannes*, mais peut-être de s'y refuſer; qu'une plaiſanterie maligne s'appliquerait infailliblement aux ſcrupules déplacés, & qu'enfin le Public pourrait trouver trop

*) Les Demoiſelles Drouïn, Bellecourt, Le Lievre, Molé, ont eu le mérite & le courage de ſe déclarer ouvertement en faveur de la Piece, auſſi-bien que la Demoiſelle Sainval. On leur devait la juſtice & la diſtinction de les nommer.

étrange que la Comédie Françaiſe, après avoir joué les Philoſophes, & même les Dévots, ſe crût obligée à des ménagemens envers les *Courtiſannes.*

J'ajoute que l'on n'a pas aſſez obſervé que cette ſinguliere diſparate ſemblerait rejaillir juſques ſur le Gouvernement, qui ne la permettra pas.

Peut-être m'objectera-t-on, MM., que les exemples dont je prétens m'autoriſer ſont anciens, & que la décence réprouverait aujourd'hui ce qu'on a pu tolérer dans des tems moins difficiles. L'approbation de la police me ſuffirait, ſans doute, pour négliger cette objection qui ne me regarde plus. Mais je m'intéreſſe trop vivement aux progrès de votre Art, pour ne pas vous repréſenter que ce n'eſt point à vous, MM., de vouloir en limiter les prérogatives.

Je n'entens pas répéter, ſans quelque indignation, je vous l'avoue, que la Comédie doit être de nos jours plus réſervée ou plus ſérieuſe que du tems de *Moliere.* Qui a porté cet étrange décret ? Quelle eſt l'autorité qui auroit eu le droit de nous donner ces nouvelles entraves ? Quoi! *Moliere*, MM., ce grand homme qui vous appartient, & à la gloire de qui vous avez l'avantage de prendre un intérêt, pour ainſi dire, perſonnel; *Moliere* qui a vécu dans le ſiecle le plus illuſtre & le plus décent de la Monarchie, & qui a mérité, non-ſeulement d'être appellé le Peintre des mœurs, mais le Légiſlateur des bienſéances; *Moliere* qui écrivait, en quelque ſorte, ſous la dictée de *Louis XIV*, aurait beſoin d'apologiſtes parmi vous!

Je veux bien ſuppoſer cependant, pour éviter d'im-

portunes discussions, que ce grand-homme a porté quelquefois trop loin une liberté que nous devrions tous regretter. Mais n'ai-je donc pas été infiniment plus circonspect que lui? J'en appelle à vous-mêmes, MM., dans un sujet aussi délicat que celui des *Courtisannes*, avez-vous trouvé rien d'aussi hardi que le tableau du quatrieme Acte du *Tartuffe*, que la situation de *George Dandin*, & qu'une foule de détails qu'il est inutile de vous rappeller, parce qu'ils vous sont très-familiers, mais qui se présentent, à chaque page, dans ses pieces les plus épurées. Eh! ne croyez pas, MM., que je veuille m'applaudir de cette circonspection timide, & que je n'eusse pas l'ambition d'égaler, s'il m'était possible, la vigueur d'un si beau modele. Mon excuse est ici dans la faiblesse de mes talens & dans la pusillanimité de mon siecle, qui n'a plus lui-même assez de vigueur pour soutenir l'éclat & la vivacité des couleurs de ce grand Peintre.

Mais si je pouvais rendre à la Nation une idée imparfaite de ces beaux jours de la Comédie, si j'essayais de reculer un peu les bornes qu'on vous a peut-être trop légérement imposées, serait-ce de vous que je devrais éprouver des difficultés décourageantes!

Vous vous rappellez, MM., l'impression que fit derniérement sur vous la lecture de ma Piece. Vous savez que sur dix huit suffrages, sept se déclarerent ouvertement pour l'acceptation pure & simple, en me comblant d'éloges. Huit, en répétant les mêmes applaudissemens, ne motiverent leur refus que sur l'indécence du sujet, & témoignerent le plus grand regret

de la délicateſſe trop ſévere à laquelle ils ſe croyaient forcés.

Mais aujourd'hui que l'indécence prétendue ſe trouve démentie par l'approbation de la Police, ces derniers ſuffrages ne me ſont pas moins favorables que les premiers. Trois avis ſeulement parurent déroger à l'unanimité. Je pourrais me prévaloir contr'eux de l'expérience que vingt années d'étude ont pu me donner dans mon Art; mais je vous ai promis des moyens de perſuaſion, & je ne regarde pas mon expérience comme une autorité.

L'un de ces avis, MM., (& j'en remercie l'Auteur) me fait un reproche d'avoir mis dans ma Piece trop peu d'action. Je crois pouvoir répondre que, dans le ſujet des *Courtiſannes*, le vuide d'action eſt plutôt un moyen d'adreſſe, & peut-être un ſujet d'éloge, qu'un défaut réel. C'eſt ici qu'il faut ſe défier des maximes générales. Plus d'action eût néceſſairement entraîné de l'indécence. J'ai tâché d'y ſuppléer par la vérité des peintures, la rapidité du dialogue, les ſaillies de détail, & c'eſt une maniere dont juſqu'ici, je n'ai pas eu lieu de me plaindre. Chaque Poëte a la ſienne, à-peu-près comme chaque Peintre. On ſait que *Moliere* négligeait ſes dénouemens. Dans un Art difficile, le Public n'exige pas, à la rigueur, la réunion de toutes les parties. Tel Peintre, avec une ordonnance commune, un deſſin peu correct, s'eſt fait, par le ſeul coloris, une grande réputation. Il en eſt de même de la Poéſie. Je ſuis plus pénétré que perſonne de toutes les reſſources qui me man-

quent; mais quelque faible que l'action des Courtisannes ait pu paraître, je la crois beaucoup plus attachante que celle de la Comédie des Philosophes.

On m'a reproché, dans le second avis, des ressemblances avec *Nanine* & *l'Ecole du Sage*. L'Auteur de cet avis me permettra de lui dire que je connais ces deux Pieces aussi bien que lui, & que je ne sens pas à cet égard la nécessité d'une plus longue apologie.

Le troisieme avis, MM., est le seul qui m'ait paru énoncé d'une maniere dure & peu convenable. On me fait un crime d'avoir donné, dans ma Comédie, le nom de Philosophe à un *personnage à rouer*. Je prie ce Censeur, quel qu'il soit, de vouloir bien me dire s'il a jamais vu rouer quelques corrupteurs de mœurs, & s'il n'a pas rencontré souvent, même en bonne compagnie, de ces prétendus *Mentors*, qui faisant profession de mépriser tous les préjugés & de croire au systême dangereux de l'égalité des conditions, ont entrainé de jeunes gens dans des démarches inconsidérées, & même les ont affranchis des remords, en leur persuadant que tout homme est libre d'être heureux comme il lui plaît. Ce ne sont pas de vrais Sages, je l'avoue, qui se conduisent ainsi; mais n'avais-je donc pas pris la précaution d'avertir que ce personnage était un faux Philosophe?

Le nom de Dévot a été plus long-tems respecté parmi nous que celui de Philosophe. Moliere, cependant, n'a pas craint de faire dire au *Tartuffe*:

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme.

Il est évident qu'il s'agit dans sa Piece d'un faux-Dé-

vot, comme dans la mienne d'un faux Sage, & s'il y a dans les deux Comédies *un personnage à rouer*, il est clair que le *Tartuffe* aurait la préférence.

L'Auteur de cet avis, dans son zele outré & peu raisonnable, n'a pas observé que loin de vouloir attaquer la Philosophie dans ma Piece, j'ai donné, au contraire, dans le personnage de Lysimon, le modele respectable d'un vrai Philosophe, c'est-à-dire, d'un parfaitement honnête-homme.

En voilà sans doute beaucoup trop, MM., sur un ouvrage que vous connaissez & qui vous est encore si présent. Je ne vous ai pas parlé de votre intérêt, parce que j'ai supposé qu'il ne tenait pas la premiere place dans vos délibérations. Cependant, ce n'est pas un objet que vous deviez entiérement négliger. Or, je ne sais si dans la foule des nouveautés qu'on vous présente, il s'en trouvera aucune, je ne dis pas d'un plus grand mérite; mais plus capable, à cause de la singularité piquante de son sujet, de vous attirer l'affluence publique. La Piece peut tomber, je n'en serais pas surpris & sur quelle Piece parîrions-nous avec certitude? Mais elle est d'un genre qui exclut ces succès équivoques ou traînans que l'on distingue à peine des chûtes. Le titre seul lui assure le plus grand intérêt de curiosité, & le public ne peut se décider pour ou contr'elle qu'avec une sorte d'enthousiasme.

Ces réflexions, MM., m'ont paru dignes de votre attention. Je dois vous répéter encore qu'ayant essayé l'effet de cette Comédie sur les personnes les

plus diſtinguées par leur naiſſance & leur mérite; j'ai cru remarquer qu'en général on la regardait non-ſeulement comme un ouvrage d'une morale très-pure; mais, je vous l'ai déja dit, comme un ouvrage néceſſaire.

C'eſt infailliblement le fruit des premieres paroles échappées à notre jeune Monarque, de ces paroles que les ames honnêtes ſe ſont empreſſées de recueillir, & qui ont exprimé le premier déſir qu'il ait formé ſur le Trône; celui de rendre aux Mœurs de la nation plus de décence & de dignité. Comment n'avez-vous donc pas ſenti, à la lecture de la Piece, que ces paroles auguſtes m'avaient, en quelque ſorte, ſervi de texte & d'encouragement? Et pourquoi, comme les autres ordres de la Société, ne vous feriez-vous pas un devoir de concourir, du moins par les leçons du Théâtre, à l'accompliſſement d'un déſir auſſi reſpectable?

J'ai dû vous mettre ces obſervations ſous les yeux, d'autant plus que ce ſera pour la derniere fois peut-être que vous aurez entendu ma voix dans vos Aſſemblées. Si ce n'eſt pas votre intention, MM., je conclus à ce que la pluralité de vos ſuffrages ayant été manifeſtement en faveur de la Piece, les ſeules difficultés que l'on m'ait oppoſées étant levées par l'approbation du Magiſtrat, elle ſoit cenſée acceptée du jour de ſa lecture; que vous lui donniez, pour être repréſentée, le rang qu'elle doit avoir par la faveur des circonſtances, &c.

CONSULTATION.

LE CONSEIL SOUSSIGNÉ, qui a lu, 1°. le Mémoire ci-deſſus, 2°. le Diſcours prononcé par le ſieur Paliſſot, le 20 Mars dernier, à l'aſſemblée des Comédiens; 3°. un Exemplaire de la Comédie *des Courtiſannes*, ou de l'*Ecole des Mœurs*, imprimé avec l'approbation du Cenſeur Royal & la permiſſion du Magiſtrat; 4°. un Exemplaire auſſi imprimé du Réglement pour les Comédiens Français, enregiſtré au Parlement le 7 Septembre 1761; EST D'AVIS que la queſtion propoſée par le Conſultant, intéreſſe viſiblement la grande Police. Elle doit donc être ſoumiſe à la déciſion des Magiſtrats.

Les Ouvrages dramatiques ont ſur les mœurs & ſur l'opinion publique une influence ſenſible. C'eſt ce qui les diſtingue eſſentiellement de toutes les autres productions de l'eſprit. Ils ne peuvent être mis au rang de ces objets frivoles qui s'éclipſent, en quelque ſorte, devant la majeſté des Loix. La France eſt redevable aux chef-d'œuvres de ſon Théâtre d'une ſupériorité qui a été reconnue de tous les autres peuples de l'Europe; & par conſéquent, on

doit les regarder comme un des principaux appuis de la gloire nationale.

D'ailleurs, la propriété des ouvrages de génie, la plus recommandable de toutes peut-être, forme, du vivant de leurs Auteurs, le patrimoine le plus naturel dont ils puissent jouir. Cette propriété n'est ni moins sacrée, ni moins digne que toutes les autres de la protection immédiate des Loix. Elle a par-dessus toutes les autres le privilege singulier de devenir, à la mort de ces mêmes Auteurs, une propriété publique, & pour ainsi dire, un bien national. Serait-il donc possible que des objets d'une telle importance fussent abandonnés au caprice d'une troupe de Comédiens qui peut ne pas avoir l'idée de toute leur valeur?

En vain, pour s'arroger des droits imaginaires, cette Troupe réclamerait-elle ses usages & ses Réglemens, & l'espece de possession où elle est, à la honte de la Littérature, de prononcer despotiquement sur le mérite & sur le sort des productions dramatiques. Cette possession est un abus; ces Usages sont des usurpations; tous ces Réglemens sont nuls, du moins en ce qui regarde les Gens-de-Lettres, qui n'ont été ni consultés pour la rédaction de ces prétendues loix, ni appellés pour leur enrégistrement; qui ne sont pas

même censés les connaître, puisque personne ne s'est présenté de leur part pour y stipuler leurs intérêts & pour y veiller à la conservation de leurs droits.

On sait combien ces droits ont été sacrifiés par les Comédiens, & quelle effrayante énumération l'on pourrait faire de tous les griefs que les Gens-de-Lettres auraient à leur reprocher ; mais ce n'est pas ici le lieu de se livrer à cette discussion.

Quelle que soit d'ailleurs l'existence & l'authenticité de ces Réglemens, ce qui vient de se passer à l'occasion de la Comédie du sieur Palissot, prouverait invinciblement la nécessité de les réformer. Cet Auteur devait-il s'attendre, en effet, que dans une Piece où il était question de jouer les Courtisannes, la plupart de ses Juges auraient la mal-adresse de devenir ses Parties, & que le prétexte des mœurs servirait à en trahir la cause ?

Cette Piece était incontestablement utile ; mais parce que la Comédie n'a pas voulu qu'on la jouât, faudra-t-il donc que l'Auteur soit privé du fruit de son travail ? Faudra-t-il que le Public perde les avantages qui auraient pu résulter pour les mœurs de la représentation d'un Ouvrage devenu si nécessaire ?

Quoi ! des Comédiens, par humeur ou par

caprice, auraient le droit de ſe montrer rebelles à l'inſtitution du Théâtre ? Des Comédiens pourraient contrarier les vues de l'Adminiſtration, lorſqu'elle aurait intérêt d'armer le ridicule contre la licence & d'abandonner au Poëte comique des vices échappés à la ſévérité des loix ? Des Comédiens, abuſant du mot de *décence*, prendraient l'indécence même ſous leur protection, & tandis que tous les états, toutes les conditions, auraient été livrés à la correction de la Scene, les Courtiſannes ſeraient privilégiées, au point de leur épargner un peu de honte & de ridicule ?

On ne peut ſe diſſimuler les inconvéniens ſenſibles qui réſultent de l'empire que les Comédiens ſe ſont arrogés ſur les productions des Écrivains dramatiques. Mais quand on leur paſſerait l'uſage où ils ſont de prononcer, ſur les convenances théâtrales de ces Ouvrages, il ne pourrait jamais leurs être permis de porter leur vue juſques ſur les convenances morales. C'eſt ici qu'ils ne peuvent invoquer en leur faveur aucun de leurs Réglemens ; c'eſt ici qu'ils s'en ſont manifeſtement écartés.

Par l'Article LI de ces Réglemens, il eſt dit que les Auteurs auront l'attention *de ſe munir de l'Approbation de la Police.* Cette condition interdit évidemment aux Comédiens toute diſ-

cussion sur la décence des Ouvrages qui leur sont présentés. Il n'est pas à croire que l'Administration ait voulu laisser dans leurs mains le dépôt précieux de la pureté des mœurs. Elle a institué un Tribunal spécialement chargé de veiller à cette pureté dans tous les Ecrits publics. Les Comédiens n'avaient donc aucune raison d'opposer au sieur Palissot l'indécence prétendue de son sujet; & du moins lorsque son Ouvrage a été revêtu de l'approbation du Censeur, ils ne pouvaient persister dans leur décision, sans violer le respect dû à l'Autorité.

Le sieur Palissot est donc en droit de présenter sa requête à la Cour, & d'y conclure à ce qu'il soit défendu à la Troupe des Comédiens Français de passer les bornes de son Réglement enregistré en 1761, (sans aucune approbation néanmoins, de la part du Consultant, des articles de ce Réglement qui pourraient blesser les intérêts des Gens-de-Lettres); & à ce qu'il soit également défendu à la Troupe des mêmes Comédiens de prononcer à l'avenir sur les convenances morales des Ouvrages dramatiques, attendu leur incompétence.

Les moyens & les réflexions qu'on vient d'exposer, paraîtront encore plus forts, si l'on considere que la Comédie des Courtisannes est

véritablement un Ouvrage d'une morale très-pure, & digne, à tous égards, du titre de l'*École des Mœurs.* La Troupe ne se lavera jamais, aux yeux du Public, de la honte d'avoir proscrit, sous prétexte d'indécence, un Ouvrage aussi utile. Mais ce n'est pas assez du châtiment de l'opinion publique; c'est au Tribunal auguste, dépositaire de la grande Police & conservateur des mœurs, de réprimer la témérité des Comédiens & de venger l'autorité qu'ils ont méconnue.

DÉLIBÉRÉ à Paris, ce huit Avril 1775.

MALLET.
DE NOPRATS.
SERÉE.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Me. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, Avocat.



1782

LES COURTISANNES,

OU

L'ÉCOLE DES MŒURS,

COMÉDIE.

Ne remarquez-vous pas qu'on nous respecte, nous?
Acte premier, Scene premiere.

PERSONNAGES.

GERNANCE.

LYSIMON, *parent & ami de Gernance.*

M. SOPHANÉS, *faux Philosophe.*

MONDOR, *homme de finance & de plaisir.*

ROSALIE,
ARTENICE,
ERMINIE,
HORTENSE, } *Courtisannes.*

MARTON, *Suivante de Rosalie.*

UN MAITRE DE GUITARE.

UN LAQUAIS.

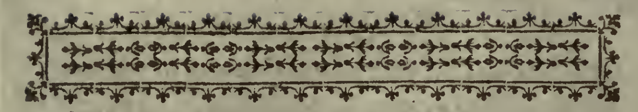
UN FIACRE.

La Scene est à Paris.





Reſpecte ma miſere ;
Elle eſt honnête au moins.



LES COURTISANNES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

Occupée à considérer différentes étoffes.

LAisse-moi contempler ces étoffes nouvelles :
Quelle variété ! que les couleurs sont belles !

MARTON.

Et bien, vous jouissez enfin de mes avis !
Vous repentirez-vous de les avoir suivis ?
Vous allez éclipser nos beautés les plus fieres.

ROSALIE.

Ce Pékin-là doit être admirable aux lumieres.

MARTON, *lui montrant un Ecrin.*

Ceci vaut un peu mieux. Regardez ces brillans.
Voilà, voilà, morbleu, de ſolides préſens,
Et qu'on peut convertir en bons contrats de rente.
Vivent de tels effets!

ROSALIE.

Ce Quéſaco m'enchante,
Comme il doit m'embellir! vîte, un miroir, Marton;
Je voudrais l'eſſayer.

MARTON.

Laiſſez-là ce chiffon,
Et ſongez....

ROSALIE.

Alary * s'eſt, ma foi, ſurpaſſée.
Regarde cette plume avec grace élancée...
Que je vais réuſſir au Bal de l'Opéra!

MARTON.

Je reconnais mon Sexe à ces ſottiſes-là.
Ce goût pour la parure au fond n'eſt point blâmable;
Mais il eſt tems d'unir l'utile à l'agréable;

---

* Fameuſe Marchande de Modes.

Il eſt tems de penſer. Voyez ce lingot d'or,
Qui vous vient ſûrement du Financier Mondor.
La forme en eſt antique & peut-être incommode;
Et je donnerais, moi tous ces chiffons de mode
Pour un bijou pareil.

ROSALIE.

Eh bien! je t'en fais don.
Ce Mondor eſt ſi triſte & d'un ſi mauvais ton!

MARTON.

Vous pourriez lui marquer un peu de complaiſance.

ROSALIE.

Non, pour le ſupporter, je me fais violence,
Et je ne puis ſuffire aux propos aſſommans
Que ſans ceſſe il me tient. Avec ſes diamans
Dont la collection l'éblouit & l'enivre,
Il devient chaque jour plus difficile à vivre,
De ſes chevaux anglais qu'il raffole chez lui;
Mais qu'il ne vienne pas m'apporter ſon ennui.

MARTON.

Vous brûlez cependant d'avoir un équipage?
Eh bien! s'il vous l'offrait, auriez-vous le courage
Là.... de lui refuſer d'être de vos amis?

ROSALIE.

Ce ſerait le payer bien cher, à mon avis.

MARTON.

Abjurez, croyez-moi, cette délicateſſe.
Vous joignez aux appas la fleur de la jeuneſſe,
Sachez en profiter, mais pour votre bonheur.
Apprenez que Mondor eſt un homme en faveur,
Un homme eſſentiel. Sa politique habile
Aux paſſions des Grands a ſu ſe rendre utile.
A ce titre-là ſeul il faut le conſerver.

ROSALIE.

Par de pareils emplois il croit ſe relever ?

MARTON.

S'il le croit ? mais ſans doute. Ignorez-vous encore
Que, dans ce ſiecle-ci, le Caducée honore,
Que c'eſt un sûr moyen de parvenir à tout,
Et qu'il n'eſt point d'état mieux accueilli par-tout.
C'eſt un Art à la mode & réduit en ſyſtême
Par plus d'un Important, par plus d'un Abbé même.
Connaiſſez donc nos mœurs & déſabuſez-vous.
Ne remarquez-vous pas qu'on nous reſpecte, nous?
A-t-on beſoin d'ayeux, alors qu'on eſt jolie ?
La France, par dégrés, à tel point s'eſt polie,
Que nous donnons le ton à la Ville, à la Cour,
Et qu'on pardonne tout aux erreurs de l'amour.
Vous en ferez un jour l'heureuſe expérience.
Tel aujourd'hui vous voit avec indifférence,
Qui, peut-être demain, mettrait tout ſon orgueil
A recevoir de vous la faveur d'un coup d'œil.

ROSALIE.

Tu me fais des Romans.

MARTON.

Des Romans? non, ma chere,
Avez-vous moins d'attraits que Naïs & Glycere?
Vous avez pû les voir. De leurs obſcurs débuts,
A peine il reſte au monde un ſouvenir confus.
On ignore en quels lieux ſe paſſa leur jeuneſſe;
Eh bien! l'une eſt Marquiſe, & l'autre Vicomteſſe.

ROSALIE.

Quoi! l'on peut, à ce point, s'oublier?

MARTON.

Sûrement.
Ce qui bleſſe l'orgueil s'oublie en un moment.
Ayez donc en vous-même un peu de confiance.
Je vois à votre char un homme de finance,
Un de nos ſénateurs...

ROSALIE.

Ah! ne m'en parle pas!
Un petit-Maître en robe a pour moi peu d'appas.

MARTON.

Vous avez ſu charmer un bel eſprit en titre,
Et qui déja, pour vous, a fait plus d'une Epitre.

ROSALIE.

Oui, la conquête eſt rare, un Écrivain blazé,
Qui va traînant par-tout ſon perſiflage uſé;

J'ignore quels talens en ſa perſonne on vante,
Mais le plaiſir ennuie auſſitôt qu'il le chante.

MARTON.

Je n'ai pas pour ſes vers plus de reſpect que vous.
A votre âge, pourtant, convenez qu'il eſt doux,
(Cette gloire par fois dût-elle être incommode)
De recevoir l'encens d'un Poëte à la mode.
Mais ce qui me paraît pour vous plus ſéduiſant,
C'eſt d'avoir obtenu le ſuffrage impoſant,
L'amitié, les conſeils d'un des grands Perſonnages
Que la Philoſophie a mis au rang des ſages.
Ces Meſſieurs, pour ſervir, ne font rien à demi.

ROSALIE.

Tu ne me parles point, Marton, de ſon ami.

MARTON.

De Gernance?

ROSALIE.

Sans doute.

MARTON.

Enfin, je vous devine,
Et ſi j'en crois vos yeux, Gernance a bien la mine
D'être l'heureux mortel, le fortuné vainqueur,
Qui doit à ſes deſtins enchaîner votre cœur.
Romaneſque, & voilà ce qui plaît à votre âge,
C'eſt par vous que l'amour eut ſon premier hommage.

Sa figure eſt charmante ; elle a dû vous tenter,
Et ce qu'il vous propoſe a droit de vous flatter ;
Mais avec lui, ſurtout, craignez d'être imprudente,
Et gardez, s'il ſe peut, une ame indifférente.

ROSALIE.

Ou je me connais mal, Marton, ou dans mon cœur,
Ce n'eſt qu'un ſimple goût qui parle en ſa faveur.
J'aime ſa bonne foi, ſon inexpérience.
Son amour eſt ſi vrai, ſi plein de confiance,
Qu'il croit ce que je veux. Il s'en fait une loi.
Ce ton du ſentiment eſt ſi nouveau pour moi,
Que, ſans me déguiſer qu'il tient à ſa jeuneſſe,
Sans m'aveugler enfin, ſon reſpect m'intéreſſe.
Tu ſais qu'il eſt d'ailleurs Maître de ſon deſtin,
Et qu'il peut, en effet, diſpoſer de ſa main.
Un jour, il doit jouir de la plus grande aiſance :
Voudrais-tu, ſur la foi d'une vaine eſpérance,
Me conſeiller, Marton, de ne point m'attacher
Au bonheur plus réel qui ſemble me chercher ?

MARTON.

Vous avez mis tant d'art à ſubjuguer Gernance,
Vous vous êtes ſouvent conduite en ſa préſence
Avec tant de réſerve & de diſcrétion,
Que je n'ai pas douté de votre intention.
Votre humeur cependant diſſipée & volage
Ne s'accorderait guère avec le mariage ;
Mais, uſez de vos droits, du moins, juſqu'à ce jour,

Et ſachez allier la prudence & l'amour.
Vous devez à Mondor quelque reconnaiſſance...

ROSALIE.

Paix, Marton, quelqu'un vient, c'eſt l'ami de Gernance.

SCENE II.

M. SOPHANÉS, ROSALIE, MARTON.

M. SOPHANÉS.

JE ne veux vous cauſer aucun dérangement,
Aimable Roſalie, & je viens ſeulement
Par de nouveaux avis vous témoigner mon zele.
Je ne ſais ſi Gernance a perdu la cervelle;
Mais je vous peindrais mal ſa pétulante ardeur:
Il vient vous conjurer d'achever ſon bonheur.
J'ai, pour l'exciter mieux, combattu ſon idée,
Il ne m'écoutait pas. Sa tête eſt décidée,
Et jamais paſſion ne prit un tel eſſor.
Je vous laiſſe le ſoin de l'attiſer encor.
Vous pouvez maintenant tailler en pleine étoffe,
Je réponds du ſuccès.

ROSALIE.

Mais, mon cher Philoſophe,

Pouvez-

Pouvez-vous m'en répondre aſſez? Si, par malheur,
Les préjugés allaient renaître dans ſon cœur ?
S'il venait à rougir ? ſi le public, l'uſage ?...

M. SOPHANÉS.

L'uſage & le public ſont le mépris du ſage.
Nous l'avons décidé. Nos plus purs ſentimens
Ne ſont-ils pas toujours l'ouvrage de nos ſens ?
Pourquoi chercher ailleurs un bonheur chimérique ?
Le moral n'eſt qu'un mot, tenons-nous au phyſique.
Vous plaiſez à Gernance, eh bien ! tout eſt au mieux.
L'amour avait ſon but, quand il forma vos yeux.
Que peut-il vous manquer avec le don de plaire ?
Quel reproche Gernance aurait-il à vous faire ?
Vous n'êtes pas venue à l'âge où je vous vois...
Sans vous être permis... quelque eſſai de vos droits.
J'aime votre embarras. Pourquoi vous en défendre?
Vous reprocheriez-vous un cœur ſenſible & tendre?
Qu'un Miſantrope amer, dans ſon triſte loiſir,
Se faſſe une vertu de fronder le plaiſir,
Moi, je ſais compâtir à l'humaine faibleſſe ;
Et Ninon, à mon gré, l'emporte ſur Lucrece.

ROSALIE.

Ah ! Monſieur Sophanés, vous me flattez !

M. SOPHANÉS.

Moi, non.
Je dis ce que je penſe, interrogez Marton.

MARTON.

Ma foi, cette morale eſt du moins très-commode.

M. SOPHANÉS.

L'inſtinct de la nature eſt ma regle & mon code.
Je ne m'abaiſſe pas à ces ſcrupules vains
Dont ſe laiſſe bercer le commun des humains,
Et je laiſſe aux Pédans ces auſteres maximes
Qui mettent de niveau la faibleſſe & les crimes.

ROSALIE.

Mais Gernance, en effet, penſe-t-il comme vous?
S'il venait à changer?

M. SOPHANÉS.

Non, il eſt trop jaloux
De paraître affranchi des préjugés vulgaires,
Pour reprendre jamais ces erreurs populaires.
Vous pouvez bien d'ailleurs vous en fier à moi.

(*A demi-voix.*)

Entre nous, vous ſavez tout ce que je vous doi.
Ma vertu favorite eſt la reconnaiſſance,
Et je crois m'acquitter en vous livrant Gernance.

ROSALIE.

Eh bien! je m'abandonne à vos avis.

M. SOPHANÉS.

Parbleu !
Que pouvez-vous riſquer avec un ſi beau jeu ?
Gernance, dans l'accès de ſa verve amoureuſe,
Vous croit d'une famille honnête & malheureuſe.
L'amour, exprès pour vous, lui prêta ſon bandeau,
Et de plus, ſa manie eſt de voir tout en beau.
Que Marton ſeulement le flatte & vous ſeconde.
Elle a, cette Marton, tout le bon ſens du monde.
A propos, il eſt tems d'employer ce reſſort,
Ce billet prétendu de Mylord Carlinfort.

(*Il fouille dans ſes poches.*)

Je crois l'avoir ſur moi. Marton, avec prudence,
Saura choiſir l'inſtant d'en régaler Gernance.
Mais quoi ! L'aurais-je donc perdu ? Non le voici.

(*Il remet une lettre à Marton.*)

Adieu. Je ne veux pas qu'on me rencontre ici.

SCENE III.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

CE Monſieur Sophanés eſt une ame excellente.

MARTON.

Oui, ſa Philoſophie eſt tout-à-fait riante.

ROSALIE.

Pour servir ses amis, il ne ménage rien,
Il est plein de chaleur.

MARTON.

Vraiment, on le voit bien;
Sa morale... Il avait, ma foi, deviné juste.
Gernance vient à nous. Prenez votre air auguste.

SCENE IV.

GERNANCE, ROSALIE, MARTON.

GERNANCE.

Vous devez vous lasser de me tenir rigueur,
Aimable Rosalie, & connaître mon cœur.
J'ai quelques droits du moins sur votre confiance;
A quelle épreuve encor mettrez-vous ma constance?
Qui vous croirait barbare avec des yeux si doux?

ROSALIE.

Mais quels sont donc mes torts? De quoi vous plaignez-vous?

GERNANCE. *Avec feu.*

Je me plains... Je me plains de vous voir indécise.
Est-ce là l'amitié que vous m'aviez promise?

Je voudrais vous venger de l'injuste hasard
Qui rendit la Fortune aveugle à votre égard ;
C'est mon plus cher desir ; l'adversité cruelle
A mes yeux attendris vous rend encor plus belle :
Cependant... (Pardonnez à l'intérêt pressant,
Que m'inspire pour vous un cœur compatissant,
Et peut-être, à l'excès, enivré de vos charmes.)
Si j'en crois de ce cœur les secrettes allarmes,
Vous avez des chagrins que vous me déguisez :
Auriez-vous des parens au malheur exposés ?
Je vous offre pour eux mon crédit, mes services.

ROSALIE. *Avec beaucoup de dignité.*

Non. Le sort m'a gardé toutes ses injustices :
Mais si mon seul partage était l'obscurité,
S'il mettait, entre nous, trop d'inégalité,
Vous aurais-je permis la plus faible espérance ?
Qui, moi, vous avilir ! Le pensez-vous, Gernance?

GERNANCE.

Eh! pourquoi différer de recevoir ma main ?
Quel caprice odieux !...

ROSALIE.

Vous me pressez envain.

GERNANCE.

Ah ! vous me haïssez, & toute ma tendresse....

ROSALIE. (*Du ton le plus auguste.*)

J'ai pour en abuser trop de délicatesse.

Je ne ſuis point, Gernance, inſenſible à l'amour !
Mais je veux vous forcer à m'eſtimer un jour,
En combattant l'erreur dont votre ame eſt ſéduite.
Vous voyez à quel ſort le malheur m'a réduite !
Je ne puis ſeulement ſuppoſer ſans effroi
Le moment où vos yeux, trop prévenus pour moi,
Éclairés tout-à-coup, verraient le précipice
Où vous aurait conduit un amoureux caprice.
Croyez, quand je refuſe un partage auſſi doux,
Que peut-être, je ſuis plus à plaindre que vous.
Ainſi que votre amour, ma faibleſſe eſt extrême;
Mais je veux vous ſauver, s'il ſe peut, de vous-même.

MARTON, *bas à Roſalie.*

A merveille !

GERNANCE.

Ceſſez des efforts ſuperflus.
Apprenez que mon cœur ne ſe poſſède plus.
Vous vous reprochez trop des erreurs de Jeuneſſe
Qui n'ont point de votre ame abaiſſé la nobleſſe.
Le malheur ne doit pas inſpirer des remords,
Et la fortune enfin veut réparer ſes torts.
Vous m'aimez.. Ah ! cent fois daignez me le redire.
Tous ces vains préjugés dont je brave l'empire,
Et que vous m'oppoſez avec trop de rigueur,
Ne m'empêcheront pas de ſigner mon bonheur.
Venez.

ROSALIE.

Vous le voulez. Eh bien, mon cher Gernance...

Mais non. De votre amour je crains la violence.
Tâchez du moins, tâchez d'en modérer le feu,
Et donnez-vous le tems de l'éprouver un peu.
Tenez, ce ſoir chez moi vous aurez compagnie,
Je vous promets Hortenſe, Arténice, Erminie.
Que ſais-je ? La gaîté, la diſſipation
Pourront faire à vos feux quelque diverſion.
Vous en auriez beſoin. Vous viendrez, je l'eſpere.

GERNANCE.

Que ne ferais-je pas dans l'ardeur de vous plaire !
Mais mon cœur, à ſon tour, vous impoſe une loi.

ROSALIE.

C'eſt...

GERNANCE.

Qu'au plus tard, demain, vous acceptiez ma foi.

ROSALIE.

(*A Marton.*)

Que vous êtes preſſant ! Il faut le ſatisfaire.

(*A Gernance.*)

A demain, ſoit. Je ſors un moment, pour affaire.

MARTON, (*bas à Roſalie.*)

Vous allez chez Mondor?

ROSALIE, (*à Marton bas.*)

Il le faut bien.

(*A Gernance, haut.*)

Adieu.

SCENE V.

GERNANCE, MARTON.

GERNANCE.

ENfin, j'ai le bonheur d'obtenir ſon aveu.
Mais, ma chere Marton, toi, qui lis dans ſon ame,
D'où venait la froideur dont s'indignait ma flamme ?
J'ai cru lui remarquer un certain embarras.
M'aime-t-elle en effet?

MARTON.

Ah ! Vous n'en doutez pas.
Jamais l'œil de l'amour a-t-il pu ſe méprendre?
Ce timide embarras eſt facile à comprendre.
Elle vous aime & craint, en acceptant vos vœux,
D'abuſer, contre vous, du pouvoir de ſes yeux.

GERNANCE.

Elle ſe plaint ſouvent des torts de la fortune.
Ma curioſité peut ſembler importune ;
Mais j'y reviens encor : tu ſais tous ſes ſecrets.
Des Parens à ſa charge, & peut-être indiſcrets,
N'abuſeraient-ils pas de ſa bonté facile ?

MARTON.

Pourquoi vous ferait-elle un myſtere inutile?

Sa Famille, il eſt vrai, n'eſt pas dans la ſplendeur,
On peut ſans opulence, être loin du malheur.
Ah! ſi vous connaiſſiez le cœur de Roſalie,
Sans vouloir la vanter, ni la croire accomplie,
Vous y verriez, Monſieur, tant d'ingénuité!...

GERNANCE.

Je le crois. Son portrait ne peut être flatté.

MARTON.

Je voudrois ſeulement lui voir plus de prudence,
Et que pour ſa fortune elle eût moins d'indolence,
Mais je n'ai pas le don de la perſuader.
C'eſt là-deſſus, Monſieur, qu'il faudrait la gronder,
Et non ſur ſes froideurs qui ne ſont qu'apparentes.
Si vous pouviez ſavoir les offres ſéduiſantes
Qu'elle vous ſacrifie....

GERNANCE.

A moi, Marton?

MARTON.

A vous.
Mais d'un pareil ſecret ſon cœur eſt trop jaloux,
Je dois le reſpecter.

GERNANCE.

De grace.

MARTON.

A ma Maîtreſſe

J'ai promis de me taire. Oh! Non, point de faiblesse.

GERNANCE.

Peux-tu te défier de moi, chere Marton?
Laisse-toi désarmer.

MARTON.

Ah! J'ai le cœur trop bon.

Elle lui remet une lettre.

Tenez, Monsieur, lisez. Jugez, si l'on vous aime,
Et si vous n'étiez pas d'une injustice extrême.
Voyez ce qu'on refuse. Et bien, avais-je tort?

GERNANCE.

Lisant la fin de la lettre.

» La fortune & la main de MYLORD CARLINFORT! »

MARTON.

Hélas! de désespoir, il est parti pour Londre.

GERNANCE.

Qu'un procédé si noble a droit de me confondre!
Dans une humble fortune, ô ciel! que de grandeur!
Tu ne m'étonnes pas, j'avais lu dans son cœur.
Et je vais, cependant essuyer les murmures,
Les reproches amers, peut-être les injures
D'une foule de sots, dont l'importune voix
Va bientôt s'élever pour condamner mon choix.
J'admire des humains l'inconséquence extrême!

Le croirais-tu, Marton? Monsieur Sophanés même,
Lui que j'ai vu cent fois avec tant de vigueur,
Des préjugés publics combattre la rigueur,
M'oppofait ce matin leur vaine tyrannie,
Et femblait, pour moi feul, démentir fon génie.

MARTON.

Quoi! Monfieur Sophanés?

GERNANCE.

Je l'en ai fait rougir.
Mais qu'il eft différent de parler ou d'agir!
Tu me verras du moins montrer plus de courage,
Et faire mon bonheur en dépit de l'ufage.
Mais qui peut m'amener mon parent Lyfimon?
D'où me fait-il ici? Retire-toi, Marton.

SCENE VI.

LYSIMON, GERNANCE.

LYSIMON.

J'Apprens, mon cher Gernance, une étrange nouvelle.
Duffai-je vous déplaire en vous prouvant mon zele,
L'amitié me défend de vous rien déguifer.
Si j'en crois le public, vous allez époufer
Une fille fans nom, dont votre ame féduite

Ignore apparemment les mœurs & la conduite.
D'où provient ce ſoupçon dont vous êtes noirci ?
J'ai ſçu par Sophanés que vous étiez ici,
Et ſans perdre un moment, j'ai volé pour vous dire
Tout ce qu'en pareil cas, l'honneur bleſſé m'inſ-
pire.
Comment s'eſt répandu ce bruit injurieux ?

GERNANCE.

De notre attachement je reſpecte les nœuds,
Lyſimon, reſpectez le cœur de Roſalie.
On ſe trompe ſouvent dans tout ce qu'on publie;
Mais mon cœur qui ne voit rien à ſe reprocher,
Veut bien ſe découvrir, & ne rien vous cacher.
Peu fait pour conſulter l'opinion commune,
Exemt d'ambition, maître de ma fortune,
Je prétens, il eſt vrai, diſpoſer de ma foi,
Et ne plus exiſter déſormais que pour moi.

LYSIMON.

Voilà donc où conduit cette philoſophie,
Cet abus de penſer, dont on ſe glorifie!
On croit, impunément, pouvoir braver les mœurs.

GERNANCE.

Dites qu'on fait la guerre à d'injuſtes erreurs.

LYSIMON.

Vous pouvez vous piquer du courage héroïque
De renoncer pour vous à l'eſtime publique;

Mais les fruits de l'hymen que vous préméditez,
Victimes du mépris qu'ici vous affectez,
Condamnés à rougir au ſeul nom de leur mere,
Et punis, en naiſſant, des faibleſſes d'un pere,
Auront-ils, au beſoin, ce courage odieux?



GERNANCE.

J'aurai ſoin, Lyſimon, de deſſiller leurs yeux
Sur tous ces préjugés que le vulgaire encenſe.
Mais briſons un diſcours dont l'amitié s'offenſe.
Vous parlez d'un objet qui vous eſt étranger;
Il faudrait le connaître avant de le juger.
Vous ſavez quels poiſons répand la calomnie:
Vous rougiriez, vous-même, en voyant Roſalie,
D'avoir prêté l'oreille à des bruits impoſteurs.

LYSIMON.

Dès que la voix publique a condamné ſes mœurs,
Je ne la verrais pas ſans quelque répugnance,
Sinon pour empêcher le malheur de Gernance.

GERNANCE.

Quoi! ne vouloir pas même être déſabuſé!
Vos yeux....

LYSIMON.

Je ne crois pas qu'on m'en ait impoſé.
Je ſuis ſans intérêt, & l'amour vous égare.

GERNANCE.

Non, quand j'honore ainſi la vertu la plus rare,

Croyez qu'à l'amour ſeul je ne me fierais pas.
Roſalie, à mes yeux, ſans biens & ſans appas,
Par d'autres qualités ſaurait encor me plaire.

Il lui montre la lettre de Carlinfort.

Jugez ſi ce refus eſt d'une ame vulgaire.
Liſez.

LYSIMON, *après avoir lû.*

Quoi! vous croyez à ces ſottiſes-là?
Mais, mon cher, il n'eſt point de fille d'Opéra
Qui ne ſache, au beſoin, ſe forger de ces tîtres.
Vous riez. Je n'en veux que vos yeux pour arbitres,
Et je vous prouverai....

GERNANCE.

L'on ne me prouve rien.

LYSIMON.

J'ai connu Carlinfort. Il ſerait un moyen,
Quoiqu'il ſoit éloigné, d'obtenir une preuve
Qui vous détromperait. Permettez-en l'épreuve.

GERNANCE.

Non, mon cher Lyſimon, rendez-moi ce billet,
Et ſur cet objet-là, terminons, s'il vous plaît.
Vous pouvez me trouver ou fantaſque, ou crédule;
Mon choix peut vous ſembler bizarre ou ridicule;
Je ne conſulterai là-deſſus que mon cœur.
Adieu.

LYSIMON.

Tâchons encor de le tirer d'erreur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

L'Amour y pourvoira ! c'eſt parler à merveille,
Mais qu'une fois du moins le danger vous réveille.
Le tems preſſe, tâchons de les brouiller tous deux,
Ou Gernance à la fin pourrait ouvrir les yeux.

ROSALIE.

Ce Monſieur Lyſimon eſt donc bien redoutable ?

MARTON.

Oh ! je vous en réponds ! je crois que c'eſt le diable
Qui nous l'a de l'enfer détaché tout exprès
Pour lutter contre nous & troubler nos projets.
Je m'en ſuis défiée en le voyant paraître,
Et pour parer les coups qu'il nous portait en traître,
De ce cabinet-ci j'ai trouvé le moyen
D'écouter juſqu'au bout leur fâcheux entretien.
Quel abominable homme avec ſa mine auſtere !
Je ne me ſuis jamais ſenti tant de colere ;

Et si j'avais suivi mon premier mouvement,
Je l'aurais, de mes mains, étranglé prudemment.

ROSALIE.

Mais que disait Gernance ?

MARTON.

Il était à la gêne ;
Un dépit concentré qu'il retenait à peine,
Et que sa passion voulait dissimuler,
Semblait, à chaque mot, tout prêt à s'exhaler.
Jamais sur un mortel l'amour n'eut tant d'empire !
C'est un aveuglement qui va jusqu'au délire ;
Mais il faut le veiller. Par un nouvel effort
On pourrait dans son cœur se rendre le plus fort,
Et bannir le prestige où notre espoir se fonde.
Auriez-vous, par hasard, rencontré dans le monde
Ce Monsieur Lysimon ?

ROSALIE.

Fort peu.

MARTON.

Je le conçois.
Mais vous le connaissez ?

ROSALIE.

Je l'ai vu quelquefois.

MARTON.

Ç'en est assez. Je veux.... Gernance est si crédule...
Oui... cet expédient n'est pas trop ridicule.

Sophanés,

Sophanés, au beſoin, peut l'appuyer encor:
Il nous réuſſira. — Vous avez vu Mondor?

ROSALIE.

Oui, je l'ai prévenu des deſſeins de Gernance;
Il a paru flatté de cette confidence.

MARTON.

Et vous approuve-t-il?

ROSALIE.

Mais . . . ſous condition.

MARTON.

J'entens.

ROSALIE.

Il a d'ailleurs porté l'attention
Juſqu'à faire avertir Artenice, Erminie,
Hortenſe même, afin que par étourderie,
Tantôt, devant Gernance, il ne ſe paſſe rien
Qui puiſſe lui cauſer quelque ombrage.

MARTON.

Fort bien.
Cette précaution, où je ſuis fort trompée,
Tout naturellement vous ſerait échappée,
Car nous avons l'eſprit d'une frivolité!
Un papillon n'a pas plus de légéreté.
Heureuſement, Mondor eſt toujours plein de zele.

(*Regardant attentivement la main de Roſalie.*)

Mais quel nouveau brillant à vos doigts étincelle?

Il eſt du plus beau feu.

ROSALIE, *ſouriant.*

Le trouves-tu, Marton ?

MARTON.

Allons, vous ſaurez faire une bonne maiſon ;
C'eſt ce que je voulais. Plus la fortune avare,
Vous...

ROSALIE.

A propos, Marton, mon Maître de Guitare
Devrait être arrivé.

MARTON.

Qui ? votre Abbé Fichet ?
Que diable faites-vous de ce colifichet ?
C'eſt bien-là le moment !

ROSALIE.

Que tu deviens ſévere !
Sais-tu qu'on en raffole ? une voix ſi légere !
Des ſons ſi bien filés ! un timbre ſi brillant !
Cours vite à mon Boudoir, peut-être qu'il m'attend...
Mais non, j'y vais moi-même. A moins que je ne ſonne,
Abſolument, Marton, je n'y ſuis pour perſonne.

MARTON.

Belle précaution ! pour qui ? pour un Abbé !

ROSALIE.

Que Marin tienne ouvert l'escalier dérobé,
Entens-tu?

MARTON.

Je voudrais, morbleu! ne pas entendre.
Et si Gernance vient?

ROSALIE.

Tu le feras attendre,
Car c'est aussi le jour de mon Peintre.

SCENE II.

MARTON.

Vraiment,
Le Peintre nous manquait. Le bel arrangement!
Allons, quoiqu'étourdie, elle a de bons caprices,
Et je ne puis, au fond, mieux placer mes services,
Je suis piquée au jeu, d'ailleurs. Un Lysimon
Ne doit pas en crédit l'emporter sur Marton.
Ici, fort à propos, je vois venir Gernance.

SCENE III.

GERNANCE, MARTON.

GERNANCE, *en lui-même.*

Quel excès de fureur, & quelle extravagance !
Ta Maîtresse, Marton, est-elle de retour ?

MARTON.

Pas encor.

GERNANCE.

Que d'instans dérobés à l'amour !

MARTON.

Elle ne peut tarder. Vous semblez en colere,
Monsieur, permettez-moi d'éclaircir un mystere.
Vous me voyez encor dans une émotion !...

GERNANCE.

Quoi donc ?

MARTON.

N'auriez-vous pas, vous & ce Lysimon,
Eu quelque démêlé ?

GERNANCE.

D'où te vient cette crainte ?
Tu me surprens.

MARTON.

Hélas! mon ame en fut atteinte
D'abord en le voyant. Comme il eſt très-jaloux,
Et qu'il eut autrefois de grands projets ſur nous....

GERNANCE.

Comment, ſur Roſalie?

MARTON.

Eh oui, vraiment, ſur elle.
Je tremblais qu'il ne vînt pour vous chercher querelle.
Roſalie, entre nous, l'a ſi fort maltraité,
Et je l'ai vu ſouvent d'une animoſité
Qui me cauſait pour elle une peur effroyable.

GERNANCE.

Ce que tu me dis-là, Marton, eſt-il croyable?

MARTON.

Comment? rien n'eſt plus ſûr? mais ce qui m'interdit,
C'eſt que, juſqu'à préſent, on ne vous l'ait pas dit.
Roſalie, il eſt vrai, s'en eſt débarraſſée
Si promptement, qu'à peine eſt-il dans ſa penſée;
Mais Monſieur Sophanés doit s'en reſſouvenir.

GERNANCE.

Embraſſe-moi, mon cœur ne ſe peut contenir.

MARTON.

Quoi donc?

GERNANCE.

Si tu ſavais avec combien d'adreſſe
Il eſt venu, tantôt, me noircir ta Maîtreſſe,
Me reprocher mon choix & mon aveuglement,
Comme il contrefaiſait le ton du ſentiment,
Oh! je te défierais de t'empêcher d'en rire!

MARTON.

En honneur, c'était-là ce qu'il venait vous dire?

GERNANCE.

En honneur.

MARTON.

Oh! ma foi, le trait eſt trop plaiſant!

GERNANCE.

Je n'ai jamais rien vu de ſi divertiſſant.
Mais ſi je te peignais ſon air de pruderie,
Sa gravité, ſa morgue, & ſa pédanterie,

Il rit.

Tu n'y pourrais tenir. Ha, ha, ha, ha, ha, ha.
Eh bien, l'on en impoſe avec ſes grands airs-là!
Mais je me promets bien de prendre ma revanche.

MARTON.

Je voudrais lui porter une botte moins franche,
Oppoſer ruſe à ruſe, & ſans émotion,
Sans y mettre d'humeur, ſans explication,
Je voudrais, juſqu'au bout, ſuivre ſa perfidie,
Et je ferais, ma foi, durer la Comédie
Juſqu'après votre hymen.

GERNANCE.

Le tour ferait meilleur,
C'eft bien dit, ha, ha, ha.

SCENE IV.

M. SOPHANÉS, GERNANCE, MARTON.

M. SOPHANÉS.

Tu ris de bien bon cœur!
Je venais m'accufer à toi, mon cher Gernance,
D'avoir commis, peut-être, une extrême impudence
En t'adreffant ici le trifte Lyfimon.

MARTON, *très-preftement.*

Vous vous en accufez vraiment avec raifon:
Un rival maltraité, de qui la jaloufie
Aurait pû fe porter à quelque frénéfie,
Car vous favez combien fon orgueil fut bleffé,
Et comme il eft ardent malgré fon air glacé.
Par bonheur, fon dépit fe borne à des injures.

M. SOPHANÉS.

A l'amour malheureux on permet des murmures.
(*A Gernance.*)
Tu dois lui pardonner.

GERNANCE.

S'il n'offenſait que moi;
Mais Roſalie !...

M. SOPHANÉS.

Eh bien, ce doit être pour toi
Un triomphe de plus. Du moins, rien ne me flatte
Comme un rival jaloux qui ſe plaint d'une ingrate.
Il t'en a donc bien dit ?

GERNANCE.

J'ignorais ſon motif;
Mais parbleu ! l'amour-propre eſt bien vindicatif!
C'eſt un déchaînement contre mon mariage !

M. SOPHANÉS.

Je l'avais bien prévu : tu n'auras le ſuffrage,
Que de quelques eſprits à peine remarqués,
Et toujours, à coup-ſûr, par l'envie attaqués ;
Tu ſais ce que tantôt j'ai cru devoir te dire.
Mais ſi de ta raiſon le ſouverain empire
T'éleve, en homme libre, au-deſſus des clameurs
De ce peuple inſenſé qui crie au nom des mœurs,
Moi-même, aveuglément, je t'invite à conclure.
Roſalie a l'eſprit, les talens, la figure ;
D'un honnête homme au moins, je lui crois les vertus :
Eh bien ! pour être heureux, que te faut-il de plus ?

GERNANCE.

Ah ! je te reconnais à ce noble langage.

Que peut le préjugé contre la voix du ſage !

MARTON.

Ma foi, le vrai bonheur eſt de vivre pour ſoi.

M. SOPHANÉS.

Sais-tu bien que Marton eſt philoſophe ?

MARTON.

Moi !

Je ſuis, tout bonnement, les loix de la nature,
Et m'embarraſſe peu ſi le monde en murmure.
Jamais les médiſans... mais, on ſonne, je crois !

GERNANCE.

Vois ſi c'eſt Roſalie.

MARTON.

Oh ! oui, j'entends ſa voix.
J'y vais !

M. SOPHANÉS.

Adieu mon cher. Certain devoir d'uſage
Me force à te quitter ; mais on t'en dédommage
D'une façon bien douce.
(Il apperçoit Roſalie, & la ſalue reſpectueuſement.)

GERNANCE.

A demain.

M. SOPHANÉS.

Sûrement.

SCENE V.

ROSALIE, GERNANCE, MARTON.

GERNANCE.

SEs yeux feront témoins de notre engagement,
Charmante Rofalie, & cet ami fidele
Rendra notre union encor plus folemnelle.
Il fera le garant des fermens de l'amour.

ROSALIE.

Moi, je veux vous donner un garant à mon tour,
Qui n'aura pas pour vous moins de prix, ce me
femble.
Regardez ce portrait; trouvez-vous qu'il reffemble?

MARTON.

Je le trouve parlant.

GERNANCE.

Il m'eft bien précieux :
Mais pardonnez.... mon cœur ne voit point là vos
yeux,
Ces yeux fi féduifans que l'amour feul peut rendre.
Peut-être dans l'Artifte il n'eft rien à reprendre;
Ce portrait eft charmant, j'en conviens, mais tenez,
Là ... fans prévention... vous-même... examinez,

Voyez si cette bouche où regne un doux sourire,
Offre ici ces appas que l'on ne peut décrire,
Cette douce fraîcheur, ce ton voluptueux.
Que les efforts de l'art semblent infructueux !
Le teint a moins d'éclat, le nez moins de finesse,
Tous vos traits, en un mot, ont plus de gentillesse.

ROSALIE.

Vous êtes difficile, ou du moins trop flatteur ;
Gernance, mais enfin, c'est un don de mon cœur.

GERNANCE.

Je ressens tout le prix d'une faveur si chere.

ROSALIE.

Vous aviez, m'a-t-on dit, un récit à me faire.
Vous ne me parlez pas de Monsieur Lysimon ?

GERNANCE.

J'aurais cru vous manquer en prononçant son nom.
Mais pardonnez, de grace, à son extravagance ;
Il est assez puni par votre indifférence.

ROSALIE, (*avec finesse.*)

Ses discours n'ont point fait d'impression sur vous?

GERNANCE.

Vous pouvez en juger.

MARTON.

Les propos d'un jaloux
Ne sont pas faits, je crois, pour donner de l'ombrage.

GERNANCE.

Il ne m'en aurait pas inſpiré davantage,
Quand j'aurais ignoré ſes ſecrets ſentimens.
Je me prive à regret de mes plus doux momens ;
Mais je les ſacrifie à mon unique affaire.
J'ai donné rendez-vous, ce ſoir, à mon Notaire :
Ce ſont vos intérêts que noûs devons régler,
Et j'ai quelques papiers encore à raſſembler.
Adieu.

ROSALIE.

Vous reviendrez, nous aurons compagnie.

GERNANCE.

Je le ſais.

SCENE VI.

ROSALIE, MARTON.

MARTON

CEt enfant vous aime à la folie,
Et vous lui devez bien quelque tendre retour.

ROSALIE.

Tant d'amour, à la fin, doit inſpirer l'amour.
Je crois que par degrés ſa paſſion m'enflamme,
Et ce n'eſt plus l'orgueil qui commande à mon ame.

MARTON.

J'entends, je crois, quelqu'un.

ROSALIE.

C'eſt Mondor, ſûrement,
Qui m'amene du monde. Arrange promptement
Des ſieges.

SCENE VII.

ARTENICE, ERMINIE, HORTENSE, MONDOR, ROSALIE, MARTON.

ROSALIE, *courant au devant de ſes amies.*

QUoi ! c'eſt vous ?

ARTENICE.

Nous accourons, ma reine,
Pour te féliciter ſur ta grandeur prochaine.

MONDOR.

Gernance eſt-il ici ?

ROSALIE.

Non, mais il reviendra.

ERMINIE.

Nous avions eu deſſein d'aller à l'Opéra ;

Mais au Chevalier Gluck nous t'avons préférée,
Et nous venons passer avec toi la soirée.

ROSALIE.

Rien n'est plus obligeant. Marton, qu'on laisse
entrer,
Et dites à Marin de venir éclairer.

A l'assemblée.

Et bien, quelle nouvelle avez-vous à m'apprendre?

HORTENSE.

On dit qu'Arsinoé vient de quitter Clitandre.

MONDOR.

Quoi vraiment?

ARTENICE.

Oui vraiment, & le trait est bien bon!
(*A Rosalie.*)
Tu sais qu'ils s'étaient pris de belle passion.
C'était des deux côtés, du moins en apparence,
Des amours du vieux tems l'incroyable constance.
Ils s'étaient séquestrés du monde absolument,
Et cela s'appellait un coup de sentiment.

ROSALIE.

Eh bien?

ARTENICE.

Pour t'abréger, notre auguste héroïne
A pris, un beau matin, la fuite à la sourdine.
Les gens étaient séduits, les paquets emportés,

Le pauvre amant dormait ſur la foi des traités :
Juge de ſon réveil, lorſqu'un fatal indice
Lui fit voir clairement qu'il perdait Euridice.

A ce mot d'Euridice, Erminie chante à demi-voix.

J'ai perdu mon Euridice.

ROSALIE.

Sans aller aux enfers il la retrouvera.

HORTENSE.

Mais vraiment, on le dit remplacé.

ROSALIE.

Quoi ! déjà ?

MONDOR.

Sans doute. Arſinoé ne fut jamais vacante.

ERMINIE.

Sa conduite, il eſt vrai, fut toujours très-prudente.

ROSALIE.

Que dit-on d'Aglaé ?

ERMINIE.

Ma foi, le beau d'Orval
Se conduit avec elle on ne peut pas plus mal.
Il l'avait enlévée au Financier Chryſante,
Qui lui faiſait bâtir une maiſon charmante ;
Il lui devait au moins un dédommagement :
Il vient de la quitter impitoyablement
Pour prendre à l'Opéra la célebre Amélie.

ROSALIE.

Aglaé me parait mille fois plus jolie.

HORTENSE.

Elle a de beaux cheveux.

ARTENICE.

Mais d'un blond très-ardent.

ROSALIE.

Je ne m'en doutais pas.

ARTENICE.

C'eſt un fait cependant.

ROSALIE.

Son teint...

MONDOR.

A de l'éclat, grace au blanc qu'elle employe.

ROSALIE.

Elle ?

MONDOR.

Pour en juger, il ſuffit qu'on la voie.

ROSALIE.

Ah ! c'eſt une noirceur.

MONDOR.

Je vous dis qu'elle en met.
Pour peu qu'elle m'en eût demandé le ſecret,
Je ne le dirais pas.

HORTENSE.

HORTENSE.

Un fait plus incroyable,
Plus rare, & qui pourtant n'eſt pas moins véritable,
C'eſt que Julie...

ERMINIE.

Eh bien ?

HORTENSE.

Oh ! ma foi devinez.

MONDOR.

Je n'y ſuis pas.

ROSALIE.

Ni moi.

HORTENSE.

Cherchez, imaginez.

ARTENICE.

A-t-elle fait encor quelque dupe nouvelle ?

HORTENSE.

Vous tiendrais-je en ſuſpens pour une bagatelle ?
Elle eſt dévote au point d'afficher les remords.

ROSALIE, *éclatant de rire.*

Les remords de Julie !

MONDOR.

Elle a le diable au corps !

HORTENSE.

Vous n'êtes pas au bout. La prude ſe marie.

MONDOR.

Et quel eſt le mortel de qui l'ame aguerrie ?...

HORTENSE.

C'eſt une eſpece d'ours, un noble campagnard
Du Limouſin, dit-on, nommé Monſieur Nacquard.

ROSALIE.

Nacquard tant qu'on voudra; mais, malgré ſa réforme,
Avec ſon air ignoble, & ſa figure énorme,
Julie eſt de tout point un objet révoltant.

MONDOR.

Ah! ſes yeux quelquefois, ont aſſez de montant.

ROSALIE.

Oui; c'eſt tout ce qu'elle a de la figure humaine.

HORTENSE.

La nouvelle pourtant n'en eſt pas moins certaine.

ERMINIE.

Dieu préſerve à jamais de tout mauvais hazard
Le front & la ſanté du bon Monſieur Nacquard!

ROSALIE.

Vous ne me dites rien de l'illuſtre Arſénie?

MONDOR.

On prétend qu'elle mene une aſſez triſte vie

Avec ſon Commandeur. Il en eſt ſi jaloux,
Qu'on ne peut lui parler ſans le mettre en courroux.
C'eſt bien de tout Paris le duo le plus ſombre ;
Aux ſpectacles, au bal, il la ſuit comme une ombre,
Et ne s'apperçoit pas que c'eſt lui ménager
Ce ſuprême bonheur qu'on goûte à ſe venger.

ARTENICE.

Qui peut la retenir dans ce dur eſclavage ?

MONDOR.

L'avarice. Il lui donne un brillant équipage ;
Des diamans ſans nombre, un train du plus grand ton,
Et même on en murmure en plus d'une maiſon.
Il joue à s'abymer, malgré ſon opulence,
Et c'eſt ce qu'Arſénie attend avec prudence.

HORTENSE.

Le deſtin de ſa ſœur eſt beaucoup plus heureux.

ERMINIE.

Alceſte en eſt, dit-on, toujours plus amoureux.

ROSALIE.

Elle a de bons garants, du moins, de ſa tendreſſe.

ARTENICE.

Comment ?

ROSALIE.

Il a quitté la petite Ducheſſe,
Qui, ſe piquant d'honneur, pour la premiere fois,

Affichait la conftance, au moins, depuis un mois.
On la dit furieufe, outrée, inconfolable.
Il faut qu'Alcefte, au fonds, foit un homme impayable
Pour occafionner de fi vives douleurs.

HORTENSE.

Dit-on qu'il gagne au change ?

ROSALIE.

Oui, du côté des mœurs.

MONDOR.

C'eft toujours pour Cléone un très-beau facrifice.

ROSALIE.

Sans doute, & très-flatteur pour la fille d'un Suiffe.

ERMINIE.

Quoi, ce n'eft que cela ?

ARTENICE.

Peut-être moins encor.

HORTENSE.

On devrait de fes airs rabattre un peu l'effor.

ROSALIE.

Le tableau de nos mœurs eft, ma foi, bien bizarre!

ERMINIE.

Quoi? des réflexions ? la fantaifie eft rare.

(*On entend chanter derriere le Théâtre.*)

Que veut dire ce bruit? eft-ce un chant nuptial?

SCENE VIII.

L'ABBÉ FICHET, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

MONDOR.

EH! c'eſt l'Abbé Fichet, en propre original.

ARTENICE.

On le trouve toujours en bonne compagnie.

L'ABBÉ.

Vos deux airs ſont notés, charmante Roſalie ;
Vous avez le premier & le ſecond deſſus.

MONDOR.

Comme le voilà fait !

HORTENSE.

Qu'il a les yeux battus !

ERMINIE.

N'importe, il nous dira quelques chanſons nouvelles.

L'ABBÉ.

J'ai toujours du regret à refuſer les belles.
Pardonnez. Ma poitrine eſt d'un délabrement,
Qui ne me permet pas de parler ſeulement.
On donne à Céliante une Fête ſuperbe :

Je devais y chanter, y jouer un proverbe.
C'eſt ma fureur à moi qu'un proverbe ! & d'honneur,
Je me ſuis vu forcé de lui tenir rigueur.
De mon talent un jour, je ſerais la victime,
Et je vais, quelque tems, m'exiler par régime.
Je ſuis anéanti.

ARTENICE.

Quoi ! ſans rémiſſion ?..

L'ABBÉ.

Moi, me faire prier ? c'eſt mon averſion.

ROSALIE.

Ah ! ne lui faiſons pas de demande indiſcrette,
Il a beſoin....

L'ABBÉ.

Je vais riſquer une Ariette,
Puiſque vous m'y forcez ; mais c'eſt ſous le ſecret :
Céliante jamais ne me pardonnerait.

(*Il prélude & chante un Air quelconque, mais très-court.*

ROSALIE.

Il eſt délicieux !

ARTENICE.

Inconcevable !

ERMINIE.

Unique !

MONDOR.

Harmoniſte profond ! — En parlant de Muſique,
Auriez-vous, cette nuit, des projets de Vaux-Hall?

HORTENSE, *vivement.*

Mais, en effet, pourquoi n'irions-nous pas au Bal ?
Mondor nous ménerait.

MONDOR.

Non, j'ai donné parole
D'aller faire au Marais un triſte cavagnole.

ROSALIE.

Vous ne ſauriez manquer à cet engagement ?

MONDOR.

Non; mais je vois pour vous un autre arrangement,
Vous pourrez diſpoſer de ma berline anglaiſe.

ROSALIE.

Ah ! vous êtes charmant !

MONDOR.

Vous y ſerez à l'aiſe.
Sur le ſiege, au beſoin, l'Abbé tiendrait encor;
Vous l'aurez dans une heure.

ROSALIE.

Au plus tard, cher Mondor.

MONDOR.

Vous pouvez y compter.

ARTENICE, *à Rosalie.*

Eh! mais, charmante Reine,
Parle-nous donc un peu de ton auguste chaîne.
Irrémissiblement tu vas prendre un époux?

MONDOR.

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous!

ARTENICE.

Comment gouvernes-tu ce malheureux Gernance?
Est-il toujours aveugle, & plein de confiance?
Nous ne te perdrons pas apparemment?

MONDOR.

Oh! non.
(*Appercevant Gernance.*)
Mais, c'est lui-même.

SCENE IX.

GERNANCE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARTENICE, *se composant & élevant la voix pour être entendu de Gernance.*

On dit qu'il est du meilleur ton.
(*A Gernance.*)
Ah! nous parlions de vous; & du fond de mon ame,
Je faisais à l'instant votre éloge à Madame.

ERMINIE.

On voit qu'assurément vous êtes connaisseur,
Et vous ne pouviez pas mieux placer votre cœur.

HORTENSE.

De tous les gens sensés vous aurez le suffrage,
Et vous faites un choix au-dessus de votre âge.

MONDOR.

On doit également les applaudir tous deux ;
Et l'Amour leur promet le sort le plus heureux.

ARTENICE.

Ne leur dérobons pas des momens pleins de
charmes.
Il faut pour cette nuit nous mettre sous les armes.
(*A Rosalie.*)
Mondor, prenons congé de Madame. A tantôt.
Nous allons nous presser pour revenir plutôt.

SCENE X.

GERNANCE, ROSALIE.

ROSALIE.

Vous avez bien tardé ?

GERNANCE.

Je quitte mon Notaire ;
Mais on ne finit rien avec ces gens d'affaire !

Pardonnez. Ce devoir tenait trop à mon cœur,
Et j'étais trop jaloux d'aſſurer mon bonheur.

ROSALIE.

J'ai cru pouvoir compter ſur votre complaiſance.

GERNANCE.

Ah ! ne doutez jamais de vos droits ſur Gernance.

ROSALIE.

On a parlé d'un bal qui doit être charmant :
Nous pourrons, ſous le maſque, y cauſer librement.
Ce projet m'a ſouri, je n'ai pû m'en défendre ;
Allez changer d'habit & revenez me prendre.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

MOn rouge eſt-il bien mis, Marton?

MARTON.

Divinement.

ROSALIE.

Cette mouche, eſt, je crois, placée artiſtement?
Comment me trouves-tu?

MARTON.

Je vous trouve charmante,
Et le bal n'aura pas de beauté plus brillante.
Gernance avec orgueil enchaîné ſous vos loix,
Verra tous les regards applaudir à ſon choix.
Vous allez dans les cœurs exciter mille flammes,
Charmer tous les maris, & déſoler les femmes.

ROSALIE.

Je n'ai pas aujourd'hui cette prétention,

Et même je faiſois une réflexion.

MARTON.

Vous ?

ROSALIE.

Je penſais qu'Hortenſe, Erminie, Artenice,
Ne me convenaient plus.

MARTON.

Comment ! par quel caprice,
Vous qui ne pouviez pas les quitter un moment?...

ROSALIE.

Je leur trouve entre nous un air bien peu décent.
N'as-tu pas, dans leurs yeux chargés de jalouſie,
Vu le ſecret dépit dont leur ame eſt ſaiſie ?
Rien ne m'eſt échappé de leurs tons ricaneurs,
De leurs propos légers, de leurs ſouris mocqueurs.
Je dois m'accoutumer, en épouſant Gernance,
A mettre déſormais un intervalle immenſe
Entre ce monde & moi. Pour les humilier,
Je veux avoir, Marton, un Suiſſe à baudrier,
Le ſac, une livrée, enfin, tout l'équipage
Qu'aux femmes de mon rang peut accorder l'uſage;
Et ſi quelque haſard me les fait rencontrer,
Je mettrai mon bonheur à les déſeſpérer.

MARTON.

Ce ſera votre état; que pourraient-elles dire?

ROSALIE.

Oh! rien ne contraindra leur fureur de médire,

Mais ce ſera de loin ; & je n'entendrai pas
Leurs propos inſolens, leurs perfides éclats.
Ah! quel bonheur, Marton, d'écraſer des rivales
Qui ſe croyaient en droit de nous traiter d'égales !
Combien je vais jouir de leur confuſion !

MARTON.

Mais il faut ſe monter ſur ſa condition.
Je vous approuve fort. Cependant, par prudence,
Sachez diſſimuler ce deſir de vengeance
Juſqu'après votre hymen.

ROSALIE.

C'eſt bien ce que je veux,
Et même les forcer à ſeconder mes vœux.
Il faut, pour mettre un frein à leurs langues traî-
treſſes,
Leur prodiguer encor les plus tendres careſſes.
Elles n'y perdront rien, & mes reſſentimens....

SCENE II.

Monſieur SOPHANÉS, ROSALIE, MARTON.

Monſieur SOPHANÉS.

EH bien, tout eſt-il prêt pour vos arrangemens,
Ma chere Roſalie ? Epouſez-vous Gernance ?

Craignez de vous trahir par quelque négligence.
Lyſimon peut cacher quelque mauvais deſſein,
Et je ſuis informé qu'il manœuvre ſous main.

ROSALIE.

Quoi pourrait-il encor nous donner de l'ombrage?

MARTON.

Quand il faudrait lutter contre un nouvel orage,
Nous ſaurions mettre au pis le Seigneur Lyſimon.
N'avez-vous pas pour vous & l'amour & Marton,
Montrant Roſalie.
Et ces yeux-là, ſurtout, en qui je me confie,
Et Monſieur Sophanés, & ſa Philoſophie?

ROSALIE.

Et Gernance, d'ailleurs, Gernance en un moment
Pourrait-il démentir ſon tendre empreſſement?

Monſieur SOPHANÉS.

Un moment, quelquefois, n'eſt pas ſans conſé-
quence.
A parler vrai, pourtant, j'y vois peu d'apparence.
Mais, par malheur, enfin, s'il venait à changer,
Il faudrait bien encor ne pas trop s'affliger.
Le mariage, au fond, n'eſt qu'un nœud populaire,
Un pis-aller.

MARTON.

Sans doute. Avec ſon caractere,
L'hymen n'aurait jamais trouvé grace à mes yeux.

Monsieur SOPHANÉS.

On pourrait aisément vous trouver beaucoup
mieux,
Du moins pour la fortune; &, dans l'âge où nous
sommes,
L'intérêt est le Dieu qui captive les hommes.
Tout dépend, à Paris, de jetter sur son nom
Un vernis imposant de réputation,
Et tout peut y servir, même jusqu'au scandale.
Tenez, j'ai, par exemple, un Traité de Morale
Que je suis à l'instant tout prêt à publier,
Ma foi, je suis tenté de vous le dédier.
Tout-à-coup, au moyen de cette bagatelle,
Vous auriez un brevet de bel-esprit femelle,
Un cercle, un tribunal, un nom accrédité.
Nous disposons ainsi de la célébrité.
Il n'est point, parmi nous, de si mince génie,
D'Auteur, si peu fêté, qui n'ait son Aspasie.
Je vous mets du secret. Un tel rôle, au besoin,
Pourrait vous réussir, & vous mener très-loin.
Fiez-vous à mon zele, à mon expérience:
D'ailleurs, il n'est pas dit que vous perdiez Ger-
nance.

ROSALIE.

Soit amour, soit orgueil, je tiens à ce Roman.

MARTON.

Parbleu! j'y tiens aussi, j'en ai conduit le plan,

Et j'ai ſu diſpoſer Gernance de maniere
Qu'à Monſieur Lyſimon il doit rompre en viſiere.
(A Roſalie.)
Allez, je vous prédis le plus heureux ſuccès.
Mais, avec l'agrément de Monſieur Sophanés,
Il faut ſonger, Madame, à s'habiller bien vîte:
C'eſt un moyen de plus pour notre réuſſite:
Nous aurons, cette nuit, Gernance ſous la main,
Nous le menons au bal, & terminons demain.

SCENE III.

M. SOPHANÉS, *ſeul.*

Roſalie eſt encore un effet très-ſtérile,
Mais un jour ſa beauté pourrait la rendre utile.
Il faut la ménager. On ne ſait quelquefois
Juſqu'où l'on peut monter avec un tel minois.

SCENE IV.

GERNANCE, M. SOPHANÉS.

M. SOPHANÉS.

Ah! vous voilà, Gernance, en habit de conquête?
On voit que de l'amour vous préparez la fête.
C'eſt

C'eſt toujours à demain?

GERNANCE.

Oui, c'eſt le jour heureux
Qui va livrer enfin Roſalie à mes vœux.
Rien ne peut égaler ma tendre impatience.
Mais, quoi! c'eſt Lyſimon!

SCENE V.

LYSIMON, GERNANCE, M. SOPHANÉS.

LYSIMON.

Je vois, mon cher Gernance,
Que vous n'attendiez pas mon importun retour;
Vous comptez les momens que j'enleve à l'amour;
Mais je viens de finir des courſes néceſſaires,
Qui pourront vous donner d'importantes lumieres.
Vous m'avez cru tantôt l'eſprit préoccupé:
De faux bruits, en effet, pouvaient m'avoir trompé.
On eſt ſi confiant, d'ailleurs, lorſque l'on aime!
Mais, on doit, à l'inſtant, m'apporter, ici-même,
Des faits bien conſtatés, bien ſûrs, bien évidens:
Vous vous devez, du moins, ces éclairciſſemens.
Je les attends, vous dis-je, & vous allez connaître

Le deſtin, qui, ſans moi, vous menaçait peut-être.
Ma reſſource eſt encor au fond de votre cœur :
Conſultez-le, Gernance, il eſt né pour l'honneur.

GERNANCE.

Vous pouviez, Lyſimon, vous épargner ces peines...
Je vous l'ai déjà dit, vos démarches ſont vaines.
J'en connais les motifs, d'ailleurs ; & c'eſt aſſez.
Mais pour vous éviter tant de ſoins déplacés,
Apprenez que demain j'épouſe Roſalie.
N'outragez plus un nom à qui le mien s'allie.
(*Ironiquement.*)
Je ne vous preſſe pas d'en être le témoin ;
Je vois que vous pourriez vous emporter trop loin.

LYSIMON.

Vous ne rougiriez pas d'une telle alliance ?
à Monſieur Sophanés.
Et vous la ſouffririez, vous, l'ami de Gernance,
Vous, que je ſuis ſurpris de rencontrer ici,
Vous, Monſieur Sophanés ?

M. SOPHANÉS, *d'un ton léger.*

Il eſt bien endurci.
J'ai tenté, comme vous, de combattre ſa flamme ;
Mais toute ma morale a gliſſé ſur ſon ame.
Aux diſcours que tantôt je n'ai pas ménagés,
Lui-même a dû me croire un homme à préjugés.
Je ſais que bien des gens fronderont ſa manie ;

Mais un zele indiſcret deviendrait tirannie.
D'ailleurs l'amitié même a ſes préventions.
Le bonheur, comme on ſait, tient aux opinions:
La ſienne eſt de braver tout uſage incommode;
Et chacun a le droit d'être heureux à ſa mode.

LYSIMON.

Ciel! de combien d'écueils il eſt environné,
Et que le nom d'ami me ſemble profané!
Quoi! dans tous les états une aveugle licence
Se produit au grand jour avec tant d'aſſurance!
Ces coupables excès ont duré trop longtems,
Et j'oſerais m'attendre à d'heureux changemens.
Le Français ſuit toujours l'exemple de ſon maître:
La décence, les mœurs, les vertus vont renaître.

GERNANCE.

De ce jargon moral mon cœur ſent tout le prix.
Entre nous, cependant, je ne ſuis pas ſurpris
Qu'il ait pû, quelquefois, fatiguer Roſalie.

LYSIMON.

La fatiguer? qui? moi! Quelle eſt cette folie,
Gernance?

M. SOPHANÉS, *à Gernance.*

Vous verrez qu'il ne la connaît pas.

GERNANCE.

Vous jouez à merveille, & cet air d'embarras
Eſt très-comique, au moins.

LYSIMON, *en lui-même.*

J'entrevois l'artifice.

GERNANCE.

Le plus ſage a, par fois, ſes momens de caprice ;
Il faudrait, ſeulement, qu'il prît un ton moins dur.

LYSIMON.

Je n'approfondis point ce perſiflage obſcur ;
J'en démêle aiſément la ſource clandeſtine.
Je reconnais, partout, l'erreur qui vous domine.
Je vous vois entouré de conſeils ſéducteurs,
Mais l'amitié vous reſte, & les remords vengeurs
Rameneront bientôt la vertu dans votre ame.
Je ne vous verrai point, eſclave d'une femme,
Vous mêler, ſans pudeur, à ces hommes perdus,
Qui vainement jaloux d'un honneur qu'ils n'ont plus,
Ont d'un nom reſpectable avili la nobleſſe,
Pour ramper lâchement aux pieds d'une maîtreſſe.

GERNANCE.

Je pourrais m'offenſer de tous ces vains éclats
D'une fauſſe chaleur, qui ne m'impoſe pas.
Je ne vous dis qu'un mot. Roſalie eſt chez elle,
Et pourrait d'un regard confondre votre zele.
C'eſt trop vous emporter dans ſa propre maiſon.

LYSIMON.

J'y reſte, & vous ſavez quelle en eſt la raiſon,

Mais croyez que l'ardeur de vous rendre ſervice
Ne m'impoſa jamais un plus grand ſacrifice.
Je vois trop, en effet, l'aſcendant de ces lieux,
Combien on y reſpire un air contagieux;
Mais je vois vos dangers, je vous ſuis néceſſaire:
On ne rebute pas une amitié ſincere.
Vous pouvez méconnaître, en ce moment d'er-
reur,
Cet intérêt preſſant qui commande à mon cœur;
Vous ne me verrez point ſenſible à cet outrage.
Je veux à vos périls meſurer mon courage;
Et dût tomber ſur moi votre imprudent courroux,
Je dois au déshonneur vous ravir malgré vous.

Monſieur SOPHANÉS, *à Gernance.*

Mais vraiment, c'eſt porter le délire à l'extrême.

SCENE VI.

ROSALIE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

GERNANCE.

VENEZ, venez ici vous défendre vous-même.
C'eſt trop le ménager. Que ſa confuſion
Egale, s'il ſe peut, ſon obſtination.
Montrez-vous, qu'il rougiſſe en vous voyant ſi
belle:

Je vous jure, à ſes yeux, une ardeur éternelle.

ROSALIE, *à Lyſimon.*

Eh! quoi! vous vous plaiſez à me ſurprendre ainſi!
Je ne m'attendais pas à vous trouver ici.
Mais ne feignez donc point de ne me pas connaître.
Votre reſſentiment ſe calmera peut-être.
Quel ſujet avez-vous de vous plaindre de moi?
Ne puis-je librement diſpoſer de ma foi?

LYSIMON.

On m'avait prévenu de l'éclat de vos charmes,
J'éprouve en les voyant de nouvelles allarmes.
Je ne me pique pas d'inſenſibilité,
Et je ſais quel hommage on doit à la beauté.
Je ne m'en défens pas; cette figure aimable
Rendrait à d'autres yeux ſa faibleſſe excuſable.
Moi-même, je pourrais pardonner une erreur;
Mais il a des projets réprouvés par l'honneur.
Voyez à quels dangers ſa paſſion l'expoſe.
Son cœur un jour, peut-être, en haïrait la cauſe.
Prévenez ces malheurs, & vous-même aujourd'hui
Prêtez-lui, contre vous, un généreux appui.
Agréez un conſeil à tous deux ſalutaire.
Renoncez, par prudence, au don qu'il veut vous faire,
Ou craignez que bientôt une triſte clarté
Ne dévoile à ſes yeux l'affreuſe vérité.

ROSALIE.

Je ne vous entends point. Je crains peu la menace;
Je conviens, cependant, que ce ton m'embarrasse,
Et vous pourriez, du moins, mieux cacher votre humeur.
Gernance a-t-il un maître? êtes-vous son tuteur?
Quels sont vos droits sur lui?

LYSIMON.

Ceux d'un ami fidele;
Et ç'en était assez pour exciter mon zele.
Mais pour lui rappeller ce qu'il doit à son rang,
J'ai d'autres droits encore, & l'intérêt du sang.
Je saurai les défendre, & j'ose vous prédire
Que l'honneur, malgré vous, reprendra son empire.

ROSALIE.

Monsieur vient donc au bal?

LYSIMON, *froidement.*

Oui, s'il en est besoin.

ROSALIE.

La ferveur d'obliger ne peut aller plus loin.
Cela sera plaisant.

M. SOPHANÉS.

Très-plaisant.

SCENE VII.

ARTENICE, ERMINIE, HORTENSE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS, & MARTON, *qui se tient à portée de servir.*

HORTENSE, *à Rosalie.*

Ah! ma chere,
Ne va pas,
N'allez pas nous gronder. Vous semblez en colere?
Nous n'avons pas perdu le plus petit moment.
Vous pouvez en juger par notre ajustement.
Le Bal sera, dit-on, d'une magnificence
Mémorable à jamais. — Bon soir, Monsieur Gernance.

M. SOPHANÉS, *à Gernance, au fond du Théâtre.*

Lysimon vous promet des éclaircissemens :
Lui-même peut avoir fabriqué ces Romans.
L'amitié n'eut jamais cette ardeur menaçante.

GERNANCE.

Rosalie à mes yeux n'en est que plus touchante.

ERMINIE.

Mais, nous n'avons pas vu la Berline là-bas.

HORTENSE.

Oh! Mondor eſt exact, & ne tardera pas.

ARTENICE.

Je l'eſpere. — A propos, on dit qu'il ſe prépare
Pour Vendredi prochain, une merveille rare.

ROSALIE.

Quoi donc?

ARTENICE.

Un Opéra, dit-on, du dernier beau,
Un ſpectacle étonnant, des chœurs d'un goût nouveau,
Et, des paroles même, on fait beaucoup d'éloge.

ROSALIE, *appellant un Laquais.*

Marin!... Courez ce ſoir me fermer une Loge
A l'Opéra. — Tâchez d'avoir celle du Roi.
N'allez pas l'oublier. — C'eſt un régal pour moi
Que de voir dans ſa fleur une Piece nouvelle.

ERMINIE.

Eh bien, cette Berline enfin arrive-t-elle?

HORTENSE, *à M. Sophanés, qui parcourt une brochure.*

Ah! Monſieur Sophanés, que liſez-vous donc là?
(*Elle regarde le titre*)
ANGOLA? Mais vraiment je connais *Angola*;
C'eſt un conte charmant. N'eſt-il pas de Voltaire?

M. SOPHANÉS.

Très-certainement, non.

ERMINIE.

De qui donc? de Moliere?

M. SOPHANÉS.

L'Auteur eſt inconnu.

ERMINIE.

Mais très-injuſtement,
Car il ſait tout gazer ſi délicatement,
D'un ton ſi... je croyais entendre la Berline.

ARTENICE, *à Roſalie.*

En vérité, mon cœur, ce retard me chagrine.
Nous n'arriverons pas.

(*Montrant Lyſimon.*)
Quel eſt ce loup-garou?

ROSALIE.

Un parent de Gernance, une eſpece de fou.

HORTENSE *à Roſalie.*

Ma chere, nous perdrons les frais de nos parures.
Ah! Mondor doit s'attendre à de belles injures!

LYSIMON, *en lui-même.*

Et Gernance, à la fin, n'ouvrirait pas les yeux!

ERMINIE.

Le traître de Mondor! le tour eſt odieux!

ROSALIE.

Peut-être, le Cocher a fait quelque méprife.

HORTENSE.

Il faut, ma Reine, il faut qu'on nous cherche un Remife.

ROSALIE.

Que l'on ait un Remife, au plus vite, Marton.

ERMINIE.

Parbleu! Monfieur Mondor, vous m'en ferez raifon!

ARTENICE.

Il aura sûrement oublié fa parole.

HORTENSE.

Oui, c'eft fon maudit jeu, fon chien de cavagnole.
Puiffe-t-il éprouver des revers inouis!

ARTENICE.

Non vraiment, j'en ferais d'un écu par louis.

ERMINIE.

Comme ils font impolis, tous ces gens de Finance!

HORTENSE.

Ah! c'eft une noirceur qui doit crier vengeance.

MARTON, *qui rentre.*

On ne vous trouve rien, ce qui s'appelle rien.
Le Vaux-hall a tout pris.

HORTENSE.

Oh! je m'en doutais bien!
Mais il faudrait pourtant parer cette disgrace.

MARTON.

J'aurais bien une idée ... on pourrait, sur la place,
Trouver quelque cocher...

ARTENICE.

Un fiacre! ah! quelle horreur!

HORTENSE.

Pourquoi pas? dans le fonds, c'est un petit malheur.

MARTON.

Voyez, consultez-vous, il ne fait pas de lune.
Vous aurez, au retour, cent voitures pour une,
Car tous nos élégans sont les honneurs du bal.

HORTENSE.

Il serait trop piquant de manquer le Vaux-hall:
Cours bien vite, Marton, un peu d'étourderie,
De désordre, d'excès, anime une partie.

A Artenice, à demi-voix.

Nous bravons l'étiquette & le qu'en dira-t-on.

UN LAQUAIS *apportant une lettre à Lysimon.*

Cette lettre s'adresse à Monsieur Lysimon.

LYSIMON, *avec joie.*

Ah! Je respire enfin. — Jusqu'ici, cher Germance.

J'eſpérais que bleſſé de ce ton d'indécence,
Vous vous reprocheriez la honte de vos feux.
Ce dernier trait, du moins, va deſſiller vos yeux :
Liſez, détrompez-vous d'un indigne artifice.
On vous avait vanté le brillant ſacrifice
De Mylord Carlinfort — cette lettre eſt de lui.

M. SOPHANÉS, *couvrant ſon embarras d'un ton de perſiflage.*

Et de Londres, ſans doute, elle arrive aujourd'hui !

ROSALIE, *du même ton.*

La ſuppoſition par bonheur eſt notoire,
Carlinfort eſt parti.

LYSIMON.

Vous avez dû le croire ;
Moi-même, ce matin, je le croyais auſſi :
Mais comment récuſer le témoin que voici.
(A Gernance.)
Liſez.

GERNANCE, *avec du trouble, du dépit, & un reſte d'incertitude.*

Vous le voulez — il faut vous ſatisfaire,
Mais craignez…

LYSIMON, *avec nobleſſe.*

Reſpectez l'ami qui vous éclaire.

ERMINIE.

D'où peut donc provenir tout ce grabuge-là.

HORTENSE.

Vraiment après le bal, cela s'éclaircira.
Enfin voici Marton.

SCENE DERNIERE.

MARTON, UN FIACRE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

(*Gernance eſt tour-à-tour occupé de la Scene, & de la Lettre de Carlinfort. Il doit marquer dans ſon jeu l'étonnement & l'indignation.*)

MARTON.

Ce vilain homme eſt yvre.
Je n'ai pu m'en défaire, il a voulu me ſuivre;
Il veut faire ſon prix, dit-il.

Le FIACRE.

Certainement.
Dans notre état, ma mie, on doit être prudent.
Vous ne voudriez pas me payer à la courſe.
Vous ſavez qu'un Vaux-hall eſt un jour de reſſource.

HORTENSE.

Va, tu ſeras content, partons.

Le FIACRE.

C'eſt très-bien dit ;
Mais, j'aurais mieux aimé, pour éviter le bruit,
Convenir de nos faits : chacun a ſa marotte.
(*Regardant Roſalie avec une attention marquée.*)
Mais je me donne au diable... ou c'eſt ma ſœur Javotte :

ROSALIE, *confondue & s'appuyant ſur Marton.*

Quel funeſte embarras !

Le FIACRE.

Oui, parbleu ! c'eſt ma ſœur.
Elle eſt, ma foi, très-bien dans ſes meubles ! d'honneur,
Je ne lui croyais pas une ſi grande aiſance.
Les Filles ont toujours des moyens d'opulence...

GERNANCE.

Qu'entens-je, & qu'ai-je lû? quel état, juſte ciel !

MARTON.

Ah ! le malheureux bal !

ARTENICE.

Le revers eſt cruel.
Je ſens à quel dégré ſon ame eſt au ſupplice.

HORTENSE, *éclatant de rire.*

Mais vraiment, c'eſt bien pis que la fille du ſuiſſe!

LYSIMON.

N'ajoutez pas l'inſulte à ſa confuſion.

Eh bien, Gernance, eh bien!

GERNANCE.

Ah! mon cher Lyſimon,
Dans quel abîme, ô ciel, j'étais prêt à deſcendre!

LYSIMON.

Le haſard a plus fait que je n'oſais attendre.
Cette faveur du ſort nous épargne à tous deux
Des éclairciſſemens, peut-être dangereux;
Qui ſait où la faibleſſe aurait pû vous conduire?
Le ciel vous fit un cœur trop facile à ſéduire:
Venez, que l'amitié vous conſole en ce jour,
Et vous ſauve à jamais des erreurs de l'amour.

(*Il l'emmene.*)

Le FIACRE, *à Roſalie.*

Je vois que par orgueil tu méconnais ton frere.
C'eſt à toi de rougir, reſpecte ma miſere;
Elle eſt honnête au moins.

M. SOPHANÉS, *à Roſalie,*

Sans adieu, belle enfant:
Va, pour un de perdu, l'on en retrouve cent.

FIN.

AVIS

LA petite Piece ſuivante courut à Paris ; & deux éditions en furent enlevées, dès que le public fut inſtruit que quelques Comédiennes prudes s'étaient récriées ſur l'indécence de la Comédie des Courtiſannes.

REMERCIMENT

DES FILLES DU MONDE

AUX DEMOISELLES

DE LA COMÉDIE FRANÇAISE,

Pour la protection que ces dernieres ont bien voulu leur accorder, à l'occasion de la Comédie des Courtisannes.

DE la ſcene françaiſe auguſtes héroïnes,
O vous Reines des Arts, Déeſſes des talens,
Vous dont l'aréopage a jugé dans leur tems
Les Corneilles & les Racines,
Recevez nos remercimens.
Un rimeur inſolent s'était donc mis en tête
D'immoler notre honneur à ſa malignité?
Il comptait ſur votre art pour égayer la fête:
Nous jouer, quelle atrocité!
Quoi! vouloir au public prouver en plein théâtre
Que ce public eſt fou quand il nous idolâtre!
Oſer dire aux Seigneurs que nous les ruinons!
Tracer de nos boudoirs les chroniques profanes,
Et du vil nom de Courtiſannes
Flétrir de nouvelles Ninons!

Vous avez eu raiſon, Meſdames, de proſcrire
Ce Drame dont l'affreux ſuccès
Aurait déshonoré le théâtre français.
Thalie a pu ſoumettre à ſa juſte ſatyre
Les Sophiſtes du tems, & même les dévots;
Tous les états enfin livrés à ſes bons mots:
Mais rire à nos dépens! ah! c'eſt un vrai délire!
Sœur Préville a très-bien penſé
Que l'honneur de nos Sœurs en ſerait trop bleſſé.
Eh! c'eſt de votre part un trait de politique
D'interdire la ſcene à cet auteur cauſtique.
Quel déſordre, en effet, quel trouble dans l'Etat,
Quel étrange mépris des loix fondamentales,
Si vous n'euſſiez pas craint de jouer des veſtales,
Fideles, comme nous, au vœu du célibat!
Vous ſentez qu'un tel attentat
Vous accuſant ſoudain d'un bégueuliſme auſtere,
Faiſait rayer vos noms du tableau de Cythere,
Et qu'en vous ſéparant de nous,
Des filles de Vénus la noble compagnie
Ceſſait, pour ſe venger de cette ignominie,
De communiquer avec vous.
Mais de l'eſprit de corps nous oſons tout attendre..
Mettez, pour mieux vous ſignaler,
Votre pudeur à nous défendre;
Et nous mettrons, pour vous le rendre,
Notre gloire à vous reſſembler.

Fin du ſecond Volume.

TABLE

Des pieces contenues dans ce second volume.

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 14, dans la liſte des Acteurs de la Comédie du Cercle, dernier perſonnage, Paſquin, *liſez* Frontin.

Page 90, ligne 2, des revers, *liſez*, de revers;

Ibid, ligne 14, s'élevaient *liſez*, s'éleverent.

Page 98, corrigez ainſi les deux vers Italiens de la Remarque:

Non la connobe il mondo, mentre l'ebbe:
Connobill' io c'ha pianger qui rimaſi

Page 141, ligne 24, les Tragédies *liſez* des Tragédies

Page 153, ligne 17, les déshonorer, *liſez* le déshonorer.

Page 178, vers 4, je ſuivrais, *liſez* je ſuivais

Page 206, vers 1, ſur le vrai; ni le faux, *liſez* ſur le vrai, ni le faux;

Page 239, vers 2, je le connais, *liſez* je les connais.

Page 263, ligne 22, celle, *liſez* celles

Page 270, ligne derniere de la Remarque, *une*, *liſez un*

Page 287, l'homme Dangéreux, *liſez partout* l'Homme Dangereux.





